

2741. I G. g. 1. d.

ABRÉGÉ

CHRONOLOGIQUE

OU

HISTOIRE

DES DÉCOUVERTES

FAITES PAR LES EUROPÉENS DANS LES
CONTINENS DE L'AMÉRIQUE

ET DANS LES ÎLES DE L'AMÉRIQUE
MÉRIDIONALE

PAR M. DE LAURENT, AUTEUR
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES DÉCOUVERTES

PAR M. DE LAURENT, AUTEUR
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES DÉCOUVERTES

PAR M. DE LAURENT, AUTEUR
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES DÉCOUVERTES

PAR M. DE LAURENT, AUTEUR
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES DÉCOUVERTES

PAR M. DE LAURENT, AUTEUR
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES DÉCOUVERTES

PAR M. DE LAURENT, AUTEUR
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES DÉCOUVERTES

PAR M. DE LAURENT, AUTEUR
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES DÉCOUVERTES



A B R É G É
C H R O N O L O G I Q U E
O U
H I S T O I R E
D E S D É C O U V E R T E S

F A I T E S par les Européens dans les
différentes parties du Monde,

*EXTRAIT des Relations les plus exactes
& des Voyageurs les plus véridiques,*

Par M. J E A N B A R R O W , Auteur du
Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. T A R G E.

T O M E C I N Q U I E M E.



A P A R I S ;

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais
DELORMEL, rue du Foin.
DESAINTE, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Française.



M. D C C. L X V I.

Avec Approbation & Privilège du Roi

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS DEPARTMENT
UNIVERSITY OF CHICAGO
5780 S. UNIVERSITY AVE.
CHICAGO, ILL. 60637





HISTOIRE

DES DÉCOUVERTES

*Faites par les Européens dans les
différentes parties du monde.*

*DESCRIPTION de l'ancien & du
nouveau GROENLAND : Découvertes
faites dans ces pays par le Capitaine
Jean MONCK, & par quelques
autres Voyageurs.*

CHAPITRE I.

*Situation du vieux Groenland : Recherches
sur l'origine des Habitans de ce pays :
Aventures d'Erick & de son fils Lief :
Diversité de sentimens au sujet de ce pays :
Description de différents Animaux du
Groenland : Phénomènes particuliers à
cette côte.*

LE Groenland comprend la vaste
étendue de pays baigné par la mer
Glaciale, depuis le Cap Farewell,

Tome V.

A

RELATION
du Groen-
land.
Chap. I.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. I.
Situation du
Groenland.

jusqu'au Spitzbergen & à la nouvelle Zemble. On a pensé, sans en avoir de justes raisons, qu'il joignoit la Grande Tartarie: ses bornes du côté du nord sont inconnues, & il est terminé par l'Océan du côté du sud. Il a la mer Glaciale à l'est, & est séparé de l'Amérique à l'ouest par le détroit d'Hudson. Quand on se fut assuré que le détroit de Davis se terminoit à une Baie, on en conclut que le Groenland joignoit le continent de l'Amérique, mais il paroît, par le Voyage du Capitaine Monck, que ce sentiment n'est pas fondé.

Suivant les Croniques Danoises, le Groenland fut d'abord habité par les Américains, qu'une tempête jeta sur la côte, & qui étendirent ensuite leurs Etablissements jusques dans la Norwege: mais ce récit paroît tenir des fables, presque toujours inséparables des anciennes histoires. Il est plus probable que ce pays fut d'abord peuplé de la Norwege, & il y a plusieurs raisons très-fortes pour appuyer ce sentiment.

Histoire d'E-
rick & de son
filz.

On rapporte que Tonvold, Gentilhomme de Norwege, ayant été convaincu de plusieurs meurtres, fut

obligé de prendre la fuite & de se retirer en Islande, où il mourut. Son fils Erick, surnommé aux cheveux rouges, l'avoit accompagné dans sa retraite, & après la mort du pere, s'étant aussi rendu coupable des mêmes crimes, il fut poursuivi & se mit en mer, pour chercher un pays nommé Gundebiurn, situé à l'ouest de l'Islande. Il découvrit bien-tôt deux Promontoires, l'un dans une Isle nommée Witscrcken, qui signifie chemise blanche, à cause de la quantité de neige dont il étoit couvert, & l'autre qu'il nomma Sand-Safn, dans le continent appelé Vharf.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. I.

Erick passa l'hiver dans l'Isle, & au printems il gagna le continent qu'il nomma Groenland, ou plutôt Greenland, qui signifie terre verte, à cause de la verdure qu'il y vit peut-être inopinément. Il avoit été suivi de plusieurs Aventuriers, puisqu'il éleva des Forts en divers endroits pendant trois ans qu'il y demeura. Il repassa ensuite en Islande, & parla de ce nouveau pays avec tant d'éloges, qu'il trouva plusieurs personnes disposées à le suivre. Dans le

Il aborde au
Groenland.

même temps, un de ses fils, nommé Lief, qu'on appella depuis Lief le fortuné, passa en Norwege, & donna quelques connoissances des mêmes contrées au Prince régnant. Lief s'étant converti à la Religion Chrétienne, fut baptisé & renvoyé dans ce pays avec un Prêtre, pour y prêcher le Christianisme. Le peuple le reçut avec joie; mais son pere fut mécontent de ce qu'il avoit amené des Matelots étrangers qu'il avoit sauvés d'un naufrage, jugeant qu'il étoit contraire à ses intérêts, que ce pays fut connu des autres Nations. Cependant il se réconcilia quelque temps après avec lui, & fit profession ouverte de la Religion Chrétienne, ainsi que tous ceux qui l'avoient suivi.

Le Chris-
tianisme est
etabli dans le
Groenland.

Cet événement arriva vers l'an 780, & depuis ce temps, a postérité d'Erick augmenta considérablement. Ses Descendans s'avancerent dans le pays, à mesure qu'ils se multiplierent & ils y trouverent de bons pâturages, un terroir fertile, & de l'eau excellente. Ils le diviserent en Groenland Oriental & Occidental: dans le premier, ils bâtirent une ville

nommée Garde, où ils éleverent une belle Eglise cathédrale, qu'ils dédièrent à Saint Nicolas, Patron des timides Marins ; l'Evêque y fit sa résidence, & nous en trouvons un, nommé Henri, rapporté par Pontanus, comme un des Prélats qui assistèrent à l'Assemblée des Etats de Danemarck, en 1389 : plusieurs Norwégiens y alloient aussi pour le commerce. Quelque temps après, on bâtit près du rivage de la mer, une autre ville nommée Alb, & l'on fonda un Monastere dédié à l'Apôtre Saint Thomas, parce que le peuple de ce pays étoit en général fort religieux.

Le Groenland étoit déjà bien connu, quand les Rois de Danemarck se firent Chrétiens, & nous trouvons ce pays sous la juridiction d'Ansgarius, Evêque de Brême, qui fut nommé Archevêque du Nord, par une Bulle du Pape Grégoire IV, publiée en 835, qu'on trouve dans les Chroniques de cet Evêché. Ce pays fut soumis par la suite, pour le spirituel, à l'Evêque de Drontheim, & pour le temporel, il fut régi suivant les Loix de l'Islande,

RELATION
du Groen-
land.
Chap. I.

par un Gouverneur que nomma le Roi de Norwege. Angrim Jonas, Islandois, dans un ouvrage, intitulé *Specimen Islandicum*, nous donne une liste de ces Gouverneurs & des Evêques, jusqu'à l'an 1489.

Il devient
tributaire du
Roi de Nor-
wege.

AN. 1256.

La Chronique Danoise, d'où nous avons tiré ce que nous disons du Groenland, en nous aidant d'un autre Chronique d'Islande, également écrite en la langue du pays, nous parle d'un soulèvement arrivé en 1256, à cause d'une taxe imposée sur ces Peuples par Magnus, Roi de Norwege. Ce Monarque aidé du secours d'une grosse flotte par son frere Erick, Roi de Danemarck, força bien-tôt les Rebelles à demander la paix, qui leur fut accordée en 1261, & ils consentirent à payer un tribut perpétuel à la Couronne de Norwege. On trouve dans la Chronique d'Islande, dont je viens de parler, une description obscure & confuse du Groenland, où il est parlé d'une ville nommée Scagenfiord, située dans la partie la plus orientale, avec un port entièrement inaccessible, à cause des rochers qui l'entourent, excepté

dans le temps des plus hautes marées. On y prend des baleines & plusieurs autres especes de poissons, particulièrement dans les temps orageux. A une petite distance, est un autre port, auquel Funchibudet, Officier de Oaas, Roi de Norwege, donna son nom, parce qu'il fut près d'y périr. Un peu plus loin, est l'Isle de Roanson, qui abonde en bêtes sauvages, particulièrement en ours blancs. Au delà, on ne voit que des glaces de toutes parts.

RELATION
 du Groen-
 land.

Chap. I.

An. 1256.

Dans la partie occidentale, est une ville nommée Kindelfjord, entourée d'un bras de mer, avec un Couvent de filles dans le voisinage, à un endroit appelé Rempesingford. Dans plusieurs petites Isles des environs, il y a beaucoup de sources d'eaux chaudes, dont on fait grand usage en médecine pendant l'été, mais en hiver elles sont trop brûlantes pour qu'on puisse s'en servir. Un peu plus loin, on trouve une substance qu'on appelle talc, si tendre qu'on la coupe de façon à lui pouvoir donner telle forme qu'on veut, creuse ou solide: elle est à l'épreuve du feu. Bondefjord est situé plus à l'ouest,

Fontaines
 brûlantes
 dans ce pays.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. I.

ainsi que plusieurs petites Isles, & d'autres endroits très-commodes pour le débarquement.

An. 1256.

Celui qui a écrit cette Chronique pensoit que l'intérieur du pays étoit inhabité; mais c'est une erreur fondée sur la timidité naturelle des Groenlandois, qui se cachent à l'approche des étrangers, comme on l'a remarqué en beaucoup d'occasions. La Chronique Danoise assure positivement, que les Norwegiens ne possèdent pas la centieme partie du Groenland, & que le reste, divisé en différentes Nations & Principautés, est gouverné par des Naturels du pays, qui n'ont que très-rarement communication avec les Norwegiens.

Diversifié
de sentimens
sur la fertilité
de ce pays.

Les Islandois parlent différemment de la fertilité du Groenland: dans un endroit, ils mettent le bled, & de gros orge entre les productions du pays: dans un autre, ils assurent que le pain est inconnu aux habitants & que le terrain est tellement resseré par le froid excessif, qu'il est absolument stérile. Le Chroniqueur Danois confirme ce dernier récit, en disant qu'Erick, aux cheveux rouges, fut obligé de vivre de poisson en ar-

rivant dans ce pays, parce que ce fut la seule subsistance qu'il pût s'y procurer : cependant nous avons déjà remarqué que la postérité fut plus heureuse. Il dit aussi que dans le Groenland, le froid est moins vif qu'en Norwege, que tout le monde connoît pour un pays à bled. On dit même qu'on y fait deux moissons en été, ce qui ne paroît pas hors de probabilité, si l'on fait attention que les rayons du soleil étant réfléchis dans les vallées par les rochers qui les environnent, acquierent une double force, & que la terre y est améliorée par la neige qui s'y mêle, en sorte qu'il n'est nullement étonnant qu'on fasse deux récoltes pendant les mois de Juin, Juillet & Août, qui sont le temps de la grande chaleur. Enfin nous sommes assurés qu'il vient de très-bon bled à Upland en Suede, sous la même élévation du pôle que la partie du Groenland, habitée par les Norwegiens.

De ces différents récits, on peut conclure qu'il y a, comme dans tous les autres pays, des terrains fertiles & d'autres stériles. Quoique les hauteurs soient des rochers, où l'on

RELATION
du Groen-
land.
Chap. I.

An. 1256.

——— trouve une grande diversité de mar-
 bres, les vallées peuvent produire
 de très-bons pâturages pour les che-
 vaux, les cerfs, les lièvres, & même
 pour les ours & les loups. On y
 trouve aussi une grande quantité de
 faucons, qui sont très-estimés.

RELATION
 du Groen-
 land.

Chap. I.

An. 1256.

Animaux
 du pays.

Les baleines, les loups, les veaux
 & les chiens marins sont en abon-
 dance sur cette côte : nous pouvons
 y ajouter les ours blancs, qui sont
 des animaux amphibies, vivant dans
 les glaces & se nourrissant de pois-
 sons. Les ours noirs ne sont pas à
 beaucoup près si gros ni si sauvages.
 Ils demeurent toujours sur terre, &
 ne font point leur nourriture de pois-
 son. Les loups & les chiens marins
 sont reconnus pour des animaux as-
 sez voraces : ils élèvent leurs petits
 sur la glace, crainte des baleines, qui
 sont leurs ennemies implacables de
 même qu'aux ours blancs. Ces der-
 niers ont grand soin de ne se pas
 écarter trop loin, quand les glaces
 commencent à fondre : cependant il
 y en a quelquefois d'emportés sur
 de grandes pièces qui se détachent
 tout-à-coup, & qui sont poussées
 sur les côtes du Norwege & d'Is-

lande. Alors pressés de la faim, ces ours détruisent avec une fureur étonnante tout ce qu'ils rencontrent.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. I.

C'est d'une espèce de baleine, assez commune sur cette côte, qu'on tire cette corne ou dent, que les Danois, il y a quelques siècles, vendoient un prix excessif, en la faisant passer pour la vraie corne de licorne, qu'on prétendoit être d'un grand usage dans la médecine, en quoi ils trompoient évidemment les autres Nations. On en montre une à Saint Denis en France, comme une grande curiosité; mais on en voit une beaucoup plus grosse à Fredericshourg, dans les Etats du Roi de Danemarck.

An. 1256.
De la pré-
tendue corne
de licorne.

Il y a quelques années qu'il en fut porté une, excessivement grosse à Moscow, par un homme au service de la Compagnie de Groenland, établie à Copenhague: le Grand Duc de Russie fut près de l'acheter un prix considérable: mais un de ses Médecins découvrit que c'étoit une dent de poisson, & le marché fut aussi-tôt rompu.

Il est parlé de la licorne dans l'Écriture Sainte, comme d'un animal terrestre, auquel Dieu est comparé

Remarques
sur les licor-
nes.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. I.

An. 1256.

par Moïse, à cause de sa force & de sa légèreté. Aristote donne le même nom à l'âne des Indes, & Pline fait la description de la licorne, comme d'un animal qui a la tête de cerf, le corps de cheval & les pieds d'un éléphant, avec une longue corne torse sur le front, d'une force & d'une agilité extraordinaire.

Ne pourroit-il pas y avoir des licornes de terre & de mer, de même que des loups, des chiens, des veaux & de plusieurs autres especes d'animaux? Cependant par la description qu'en a donné Thorlas Scalonius, Evêque d'Islande, qui l'a peinte d'après nature, ce que nous appelons une corne, est plutôt une dent, qui tient à l'os de la mâchoire supérieure. On prétend aussi qu'il y a eu autrefois deux especes de monstres, qui infestoient la mer du Groenland, & présageoient toujours quelque tempête. Ceux de la première espece, étoient, dit-on, transparents comme de la glace, avec le nez, les yeux, les épaules, la taille & les bras, à peu près semblables à ceux de l'homme, mais sans avoir de mains. Leur tête se terminoit en

pointe comme une pyramide, & les Norwegiens les nommoient Hafs-trambs. L'autre espece avoit le corps à peu près comme une femme, le sein large, de grands cheveux flottans, & à l'extrémité des bras, des especes de doigts attachés ensemble par une membrane comme les pattes d'oies. On nommoit ce monstre Margugwer.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. I.

An. 1256.

On voit dans ces mers un autre phénomène très-dangereux : c'est une espece de gouffre, ou plutôt de trombe, causée par des ouragans, qui élevent les vagues à une hauteur prodigieuse, & si quelque vaisseau a le malheur de s'y trouver engagé, il périt inmanquablement dans ce vaste abyme. Le grand nombre de sources chaudes qu'on trouve en Groenland, prouve qu'il y a des montagnes de soufre brûlant comme dans l'Islande, & la Chronique Danoise rapporte qu'en 1308, il y eut une tempête furieuse de tonnerres & d'éclairs, qui brula jusqu'aux fondemens une Eglise du Groenland, nommée Sealholt, ce qui fut suivi d'un ouragan le plus furieux qu'on puisse imaginer, puis

Phénomè-
nes terribles
dans ce pays.

14 DÉCOUVERTES

qu'il déracina des rochers, qui furent brisés par leur propre chute, & que tout le pays fut couvert de cendres.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. I.

AN. 1256.



CHAPITRE II.

Météores du Groenland : Loi pour empêcher personne d'y commercer , sans une permission du Roi de Norwege. Perte du vieux Groenland: Tentatives pour le retrouver : Martin Frobisher fait deux voyages pour le chercher : Il descend au nouveau Groenland.

DANS le Groenland, les jours sont très-courts en hiver : il n'y a presque pas de nuit en été, & le temps y est toujours clair, ce qui est occasionné par les lumieres septentrionales, autrement nommées aurores boréales, qui sont présentement communes dans nos climats, & qui nous étoient autrefois inconnues. Ce phénomène y est ordinairement fort étendu, & paroît sous diverses formes, spirale, pyramidale, oblongue, &c. Il est dans une agitation continuelle, & répand un éclat très-vif: quelquefois il rentre, pour ainsi dire, sur lui-même, mais c'est

RELATION
du Groenland.
Chap. II.

An. 1256.

Météores du
Groenland.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. II.

AN 1256.

pour s'élaner ensuite à une plus grande étendue & avec un nouvel éclat: il paroît le plus souvent pendant les nuits où il fait une belle gelée, & il est beaucoup plus commun en Irlande, qu'en France où en Angleterre.

Ce pays est
perdu. Tentatives pour
le retrouver.

Les Rois de Danemarck & de Norwege ont fait plusieurs fois de vains efforts pour découvrir les parties septentrionales du Groenland, dans l'espérance qu'ils y trouveroient de l'or, de l'argent & des pierres précieuses. Cette idée leur est venue du récit de quelques Frizons, qui furent forcés par une tempête de relâcher dans une anse du Groenland septentrional, où ils débarquèrent, & trouverent dans des cabanes à demi enfoncées en terre, une grande quantité de pierres métalliques, dont ils se chargèrent, & se mirent en chemin pour retourner à leurs vaisseaux: mais les Naturels du pays les attaquèrent dans leur retraite avec des frondes, des arcs & des fleches. Ils les poussèrent très-vivement, & mirent en piéces un d'entre-eux, qui étant resté un peu en arriere, eut le malheur de tomber entre les mains

de ces barbares. On fit cette découverte sous le regne d'Olaüs le Saint, Roi de Norwege.

RELATION
du Groenland.

Chap. II.

Les revenus du Groenland étoient appliqués à l'entretien de la table du Roi de Norwege, & il étoit défendu, sous peine de mort, par une loi, d'y passer sans une permission particulière. En 1389, quelques Norwegiens accusés d'en avoir fait clandestinement le voyage, furent près de payer cette faute au prix de leur vie, & quoiqu'ils assurasent avec serment, qu'ils y avoient été jettés par une tempête, ils demeurèrent long-temps en prison, où ils furent traités avec beaucoup de rigueur. Ces sortes de défenses sont toujours très-nuisibles aux découvertes: elles empêchent le commerce avec le pays dont le voyage est interdit, & privent des connoissances qu'on en pourroit tirer. C'est cette prohibition qui a, particulièrement, contribué à la perte de ce pays: quoiqu'il paroisse très-étonnant qu'on n'en ait plus eu aucune connoissance. On a cessé d'y avoir des relations depuis la fin du quatorzieme siecle, où une maladie épidémique emporta la plus grande

An. 1256.

Causes de
la peste du
Groenland.

An. 1389.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. II.

An. 1389.

partie des Membres de la Compagnie privilégiée du Groenland, ce qui interrompit d'abord la correspondance, & elle fut ensuite totalement rompue par une guerre qui survint quelque tems après, entre la Suede & le Danemarck. La route de ce pays est devenue absolument inconnue, & quelques efforts qu'on ait pu faire pour le retrouver, ils ont été, jusqu'à présent, infructueux.

Recherche
faite par Hen-
nington.

An. 1578.

En examinant, dans la Chronique Danoise, la suite des Souverains qui ont succédé aux Couronnes de Danemarck & de Norwege, depuis la Reine Marguerite, nous trouvons que plusieurs ont été détournés par des vues politiques, ou par des vues de religion, de tenter la découverte de ce pays, & que ceux qui s'y sont portés, semblent n'avoir pu y réussir par une espeece de fatalité. Nous en voyons un exemple sous le regne du Roi Frédéric II, pendant lequel un nommé Magnus Hennington, ayant été envoyé en 1578, pour faire cette découverte, n'y put parvenir, à cause des temps contraires. Cependant il alla jusqu'à la vue du rivage, & quoique la mer fût par-

faitement libre, & qu'il ne fût re-
 tenu ni par les glaces ni par les bas
 fonds, son vaisseau fut arrêté, si l'on
 en veut croire le Chroniqueur, &
 tous les efforts qu'il fit pour débar-
 quer, furent inutiles. Il attribue,
 avec plus de simplicité que de scien-
 ce, cet événement à la grande quan-
 tité de pierres d'aiman dont il pense
 que le terrain étoit rempli sous les
 eaux. Si Magnus avoit connu le pou-
 voir du poisson nommé Rémore,
 dont on dit qu'un seul est capable
 d'arrêter un vaisseau qui vogue à tou-
 tes voiles, il n'auroit pas été surpris
 de se trouver immobile.

RELATION
 du Groen-
 land
 Chap. II.
 An. 1578.

L'année précédente, la Reine Eli-
 sabeth avoit envoyé Martin Frobis-
 her pour faire des découvertes au
 Nord, mais les approches de l'hiver,
 & la quantité de glaces, l'empêche-
 rent de gagner le rivage, en sorte
 qu'il fut obligé de revenir en An-
 gleterre sans aucun succès.

Frobisher en-
 tente la dé-
 couverte : il
 trouve un nou-
 veau Groen-
 land.

En 1583, le même Navigateur
 partit pour une autre expédition
 semblable, & découvrit le nouveau
 Groenland. Les Habitants abandon-
 nèrent leurs huttes à son arrivée, fai-
 sis d'une si grande terreur, que quel-

An. 1583.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. II.

An. 1583.

ques-uns se jetterent dans la mer. Tous les efforts des Anglois pour adoucir ces Sauvages, furent infructueux : cependant ils se rendirent maîtres d'une vieille femme & d'un enfant, mais la femme jetta les cris les plus horribles quand l'enfant lui fut ôté. Leurs tentes étoient faites de peaux de baleines & de veaux marins, attachées à de longues perches, & bien garanties des vents d'est & de nord ; mais elles étoient ouvertes du côté de l'ouest & de celui du sud.

Férociété des
Savages.

Comme les Anglois suivoient la côte, ils virent la tête d'un monstre, avec une corne longue de près de quatre pieds, qui s'élevoit au-dessus de la surface de l'eau, ils descendirent à terre, où ils remarquerent que le sable brilloit comme de l'or, & ils en chargerent trois cents tonneaux. Ils firent plusieurs avances pour entrer en conférence avec les habitants, qui d'abord parurent n'en être pas éloignés, puisqu'ils firent signe aux Anglois de remonter plus haut en ramant dans la riviere. Frobisher entra dans une barque avec quelques soldats, mais voyant que les Sauva-

ges étoient postés en grand nombre entre les rochers, il ne voulut pas approcher trop près du rivage, crainte de quelque trahison. Il fit très-bien d'agir avec autant de prudence, & la conduite des Habitants fit bien connoître qu'ils avoient quelque dessein pernicieux. Entr'autres artifices dont ils se servirent pour l'attirer à terre, ils mirent un des leurs, qui paroissoit perclus & estropié, sur un rocher, avec une forte embuscade derriere, mais hors de la vue. Frobisher, qui soupçonna leur dessein, fit tirer un coup de canon sur le prétendu boiteux, qui se leva aussi-tôt sur ses pieds, & prit la fuite. Au bruit du canon, le rivage fut en un instant couvert des Sauvages, qui y accoururent de leur embuscade, & commencerent à jeter des pierres & des fleches sur la barque : mais une décharge les écarta bien-tôt, & ils prirent tous la fuite avec la plus grande précipitation.

Ces peuples sont actifs, bien faits, de couleur olivâtre, & la trahison paroît former leur caractère. Ils sont couverts de peaux de veaux marins, cousues ensemble, avec du fil qu'ils

RELATION
du Groen-
land.
Chap. II.

AN. 1583.

Description
des Habitans

RELATION
du Groen-
land.

Chap. II.

AN. 1583.

font des nerfs des animaux. Les hommes & les femmes sont habillés de même, & portent des espèces de culottes qui ont beaucoup de poches, & ils les remplissent de couteaux, d'aiguilles, de pelotons de laine, de miroirs, & de toutes les autres bagatelles qu'ils trouvent sur le bord de la mer après les naufrages. Leurs visages sont peints de couleur bleue, & ils portent de longs cheveux épars sur leurs épaules. Leurs vêtements sont très-lâches, & liés si négligemment qu'ils semblent n'avoir aucune notion de la honte dont fut frappé notre premier pere. S'il est vrai, comme le prétendent les Casuistes, quelle est une suite nécessaire de sa chute, on croiroit, à voir leur négligence à cet égard, que les effets de cette première faute ne sont point passés jusqu'à eux. Ils n'ont d'autres richesses que leurs arcs & leurs fleches, dont ils se servent pour tuer le poisson, quand il nage à la surface de l'eau. Ils ont des canots couverts de peaux de veaux marins, qui ne contiennent qu'une seule personne.

De leurs
barques ou
canots.

Leurs plus grandes barques tien-

nent environ vingt hommes : elles
 sont de bois, couvertes de peaux
 de baleine, & ils font des voiles avec
 les membranes intérieures des pois-
 sons. Ils se mettent hardiment en
 mer avec ces petits bâtimens, qui
 sont très-forts, quoiqu'ils ne soient
 liés par aucun morceau de fer. Ils
 n'ont pas de chevaux, & leurs trai-
 neaux sont tirés par de gros chiens
 fort dociles. Le climat ne produit
 & ne peut faire vivre d'animaux plus
 venimeux que les coufins & les arai-
 gnées. Ils n'ont point de sources
 d'eaux fraîche, & ils sont obligés de
 boire de la neige fondue.

RELATION
 du Groen-
 land.
 Chap. II.

An. 1582.



RELATION
du Groen-
land
Chap. III.

CHAPITRE III.

Christiern IV, Roi de Danemarck, équipe une Flotte pour chercher le vieux Groenland. Découverte du nouveau : On y trouve quelque argent : On emmene cinq ou six Habitants captifs en Danemarck : Grande espérance de trouver de l'or sur cette côte.

Le Roi de Danemarck fait chercher le vieux Groenland : on aborde au nouveau.

CH RISTIERN IV, Roi de Danemarck, voulant essayer de découvrir, ou plutôt de retrouver le Groenland, prit à son service un Pilote Anglois, très-expérimenté, auquel il joignit un Danois, nommé Lindenau, qui connoissoit très-bien les côtes septentrionales, & il les envoya avec trois vaisseaux dans ces mers. Ils ortirent du Sond, l'été de l'année 1605, & furent séparés par les glaces. L'Anglois fit route au sud-ouest, le Danois au nord-est, & le dernier aborda au nouveau Groenland. Les Habitants s'approcherent dans leurs canots, & l'on réussit aisément à les engager à venir à bord,

où

où on les régala de vin & de vieille huile : mais ils donnerent la préférence à cette dernière liqueur, dont ils burent avec avidité. Ils faisoient la plus grande estime du fer, & donnoient jusqu'à leurs armes & leurs habits, pour en avoir ; mais ils paroïssent mépriser l'or & l'argent. Ils échangerent des peaux d'ours, des morceaux de corne de licorne & des peaux de veaux marins, pour des aiguilles, des couteaux, des miroirs & d'autres bagatelles.

Le Danois demeura trois jours sur la côte, sans oser descendre sur le rivage, & le quatrième jour, il remit à la voile pour le Danemarck. Il emmena deux Habitants, qui marquerent tant de colere de se voir retenus, qu'on fut obligé de les lier. Leurs compatriotes firent leurs efforts pour les venger, du rivage, avec leurs fleches ; mais quelques volées de canon les mirent bien-tôt en fuite.

L'Anglois toucha en même-temps dans une autre partie du même pays, où il trouva de très-bons ports, & d'excellents pâturages. Les Naturels parurent plus réservés & moins con-

RELATION
du Groen-
land.

Chap. III.

An. 1605.

On emmene
quelques Ha-
bitants.

fians que ceux qui avoient eu commerce avec le Danois, car aussi-tôt qu'ils avoient obtenu ce qu'ils desiroient, ils se retiroient précipitamment avec des marques de frayeur. Quelques Anglois descendirent à terre bien armés, & trouverent que le terrain étoit excellent, quoiqu'il y eût beaucoup de roches, comme dans la Nørwege. L'odeur fulphureuse dont tout l'air étoit rempli, leur fit juger que les montagnes devoient contenir une grande quantité de soufre & de matieres combustibles. D'environ cent livres de matiere minérale qu'ils y trouverent, & qu'on emporta en Danemarck, on en tira vingt onces d'argent pur. Ils firent prisonniers quatre des Habitants, & l'un d'eux, étant plus opiniâtre que les autres, on le jetta à terre d'un coup de crosse de mousquet, ce qui rendit ses compagnons plus doux. Aussi-tôt que les Habitants virent qu'on retenoit leurs compatriotes, ils fermerent le passage aux vaisseaux, mais il fut bien-tôt ouvert par quelques volées de canon. On emmena les trois prisonniers, qui furent présentés au Roi de Da-

nemarck, & on les trouva plus civilisés, & mieux faits que ceux qui furent amenés par le Danois : ils différoient aussi de langage, de mœurs & d'habillements.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. III.

An. 1605.

L'année suivante, Christiern, qui avoit été content de ce voyage, envoya cinq vaisseaux commandés par le Danois Lindenau, avec ordre de suivre le cours des Anglois, & de faire route au sud-ouest; on mit les Sauvages à bord, pour servir d'interprètes; mais il en mourut un dans la traversée. Lindenau arriva sur la côte de Groenland avec quatre vaisseaux, le cinquième ayant été séparé par une tempête. Les Habitants accoururent de toutes parts en armes sur le rivage, & l'on jugea par leurs gestes & par leurs airs menaçans, que ce seroit une folie d'entreprendre de débarquer. On voulut cependant en faire l'épreuve en deux ou trois ports différens, mais on les trouva par-tout également sur la défensive: cependant on réussit à prendre cinq ou six Sauvages de ceux qui suivoient les vaisseaux à quelque distance, comme pour observer quelle route tenoient les Danois. On les

Nouvelle ex-
pédition dans
ce pays.

An. 1606.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. III.

AN. 1606.

mit sur les vaisseaux, avec leur canots & leurs rames; mais il y en eut un, qui, de désespoir se jeta dans la mer, où il se noya.

Le valet de Lindenau, aussi imprudent que courageux, s'imagina qu'il pourroit amener les Sauvages à entrer en composition avec les Chrétiens, & après plusieurs instances, on lui permit d'aller à terre; mais il fut taillé en pieces avant d'avoir seulement avancé quelques toises. Lindenau, voyant qu'il ne lui étoit pas possible de faire aucun progrès dans ce pays, retourna en Danemarck, après un voyage très-fatigant & très-dangereux.

Expédition
de Richard-
son.

Quelque temps après, le Roi fit équiper deux vaisseaux pour une troisieme expédition dans le Groenland, & il en donna le commandement à un nommé Richardson, natif du Duché de Holstein, accompagné de quelques uns des Mariniers les plus expérimentés de Norwege & d'Islande. Le vingt-fixieme jour après être sortis du Sond, ils eurent la vue du Groenland; mais ils n'en retirent aucun autre avantage, d'autant que le passage étoit tellement fermé

par les glaces, qu'il fut impossible d'approcher du rivage. Il se trouve fréquemment des étés où les glaces ne fondent point, soit que l'hiver ait été trop rigoureux, soit que la belle saison ne devienne pas assez chaude. Richardson séparé d'un de ses vaisseaux, craignit de se trouver embarqué dans les glaces, & revint en Danemarck, où il fut très-bien reçu du Roi, malgré son peu de succès.

Ce Monarque ne jugeant pas à propos de continuer à envoyer des vaisseaux à ses propres frais, il se forma une Compagnie de Marchands & de quelques personnes de qualité, sous le nom de Compagnie du Groenland. Ils équipèrent deux vaisseaux pour le détroit de Davis, & aussitôt qu'ils y eurent jetté l'ancre, huit des Naturels vinrent à bord: mais pendant qu'ils étoient occupés à échanger des peaux & des cornes pour des miroirs & des aiguilles, le feu prit par hazard à un canon, ce qui les fit tous sauter dans la mer, où ils nagerent sous les eaux, jusqu'à ce qu'ils fussent fort éloignés du vaisseau. Cependant on les engagea par la suite à revenir, & ils acheverent

RELATION
du Groen-
land.
Chap. III.

An. 1606.

Il se forme
une Compa-
gnie.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. III.

An. 1606.

On y trouve
du sable qui
paroît conte-
nir de l'or.

leur trafic. Leur façon de commercer étoit de mettre les effets des Danois & les leurs en deux monceaux & d'ôter de l'un ou d'ajouter à l'autre, jusqu'à ce qu'ils fussent contents.

Le Contre-mâitre d'un des vaisseaux, ayant remarqué une espece de sable pesant, où l'on voyoit beaucoup de particules semblables à de l'or, il en prit une charge, & se remit en mer le plutôt qu'il lui fut possible, disant à ses compagnons de voyage que leur fortune seroit faite à tous. Le Grand-Mâitre de Danemarck qui étoit du nombre des intéressés, fut aussi étonné de leur prompt retour, que flatté de ce qu'on lui dit au sujet de l'or. Il fit remettre aussi-tôt la charge entre les mains de quelques Rafineurs de Copenhague, mais ils l'assurèrent qu'elle n'étoit de nulle valeur. Le Grand-Mâitre très-irrité, donna ordre au Contre-mâitre de jeter tout le reste de ce prétendu trésor dans la mer, sans parler à qui que ce fût de cette folie. Cet homme obéit & mourut quelque temps après, de chagrin de cette erreur. Cependant le Grand-Mâitre eut lieu de se repentir de sa

précipitation : on apporta des mines de Norwege du sable parfaitement semblable, d'où il fut tiré une quantité d'or assez considérable, par des gens experts, au lieu que s'il avoit été entre les mains des Orfévres ignorants de Copenhague, ils l'auroient, sans doute, condamné, comme ils avoient fait le premier.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. III.

An. 1606.

Dans ce voyage, on se rendit maître de deux Naturels, qui saisi-
rent l'occasion de se jeter dans la
mer, où vraisemblablement ils péri-
rent, parce qu'ils étoient trop éloi-
gnés de terre, pour qu'on puisse croire
qu'ils y aient abordé. Les Danois
en rapportèrent aussi cette corne,
qu'ils voulurent vendre, comme nous
l'avons dit, au Grand Duc de Mos-
covie. Elle est demeurée à Copenha-
gue, & on l'estimoit six mille écus.
Ils jugerent par les signes des Sau-
vages, que l'intérieur du pays étoit
habité par une Nation nombreuse,
féroce & inhumaine, armée d'arcs &
de fleches.

Les Sauvages qu'on amena en Da-
nemarck y vécutent de lait, de fro-
mage, de poisson, de chair crue,
& d'huile de Baleine; mais il ne fut

Sauvages
amenés en
Danemarck.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. III.

An. 1606.

jamais possible de les engager à manger de la viande cuite, ni à boire du vin. Deux de ces Sauvages s'échapperent & se mirent en mer avec leurs canots, mais ils furent repoussés par le vent, & reprirent terre à Schoonen, à douze lieues de l'entrée du Sond, où on les reprit, & ils furent ramenés à Copenhague. Ils ne vécutent pas long-temps après leur retour, peut-être parce qu'on les garda alors avec plus de soin qu'auparavant.

Leurs efforts
pour s'échap-
per.

On fit mettre cinq de ces Sauvages dans leurs canots, qu'ils firent voguer avec leurs rames, pour en donner le divertissement à l'Ambassadeur d'Espagne à la Cour de Copenhague. Quoiqu'ils n'eussent chacun qu'une rame, & que leur canot fût très-petit, ils surpassèrent de vitesse une barque de seize rameurs. L'Ambassadeur en fut très-satisfait, & les récompensa libéralement. Saisis d'une nouvelle ardeur, ils se servirent de cet argent pour s'équiper à la manière des Allemands, avec des bottes & des éperons, & ils offrirent de servir le Roi comme cavaliers. On reconnut depuis, que cette proposition étoit un artifice pour

qu'on veillât moins sur eux, & pour se sauver plus aisément; en effet, il y en eut deux qui réussirent à s'échapper, mais on en reprit un, & l'autre fut englouti vraisemblablement par les flots. Il y a tout lieu de croire que ce dernier, qui devança les gens qui le poursuivoient, avoit une famille dans son pays, car il ne voyoit jamais une femme avec un enfant dans ses bras, sans soupirer amèrement.

RELATION
du Groen-
land.
Chap III.
An. 1606.

Ils moururent tous de mélancolie en très-peu de temps l'un après l'autre, à l'exception de deux, qui vécutrent douze ans en Danemarck. Il y en eut un, qui fut employé par le Gouverneur de Coldingen, à la pêche des perles, dont il y a une assez grande quantité dans les environs de cette Ville: mais par l'avarice de cet homme, on lui fit faire un travail si rude qu'il en mourut de fatigue, étant obligé de plonger sous la glace au milieu même de l'hiver. L'autre Sauvage, inconsolable, se mit encore une fois en mer, & rama jusqu'à trente lieues, mais il fut encore ramené. On voulut lui faire entendre qu'il lui étoit absolument

Ils meurent
tous faute d'y
réussir.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. III.

An. 1606.

impossible de gagner le Groenland : il parut être d'un autre sentiment, & répondit qu'il auroit suivi la côte de Norwege, jusqu'à une certaine pointe, & auroit ensuite traversé la mer, en suivant la direction des étoiles. Il ne vécut que peu de temps après cette tentative, & mourut vraisemblablement de chagrin de n'avoir pu réussir.

Leur stupi-
dité.

Tout le temps qu'ils passèrent en Danemarck, ils parurent de la plus grande stupidité : quelques soins qu'on employât, on ne put leur donner qu'une très-foible teinture de la Langue Danoise, & il fut absolument impossible de leur inculquer les plus légères notions de la Religion Chrétienne, quoique plusieurs hommes savants s'appliquassent à leur instruction. Cependant ils paroïssent avoir quelque espece de culte : on leur voyoit souvent fixer les yeux vers le ciel, & marquer de la dévotion pour le soleil levant. Ils étoient assez bien faits quoique petits, d'un teint basanné, avec des nez larges & de grosses levres.

La maniere la plus probable d'expliquer la perte du Groenland, est

de supposer que les glaces venant du nord-ouest, ont totalement fermé le passage entre ce pays & l'Islande, où elles auront eu d'autant plus de facilité à se rassembler, que suivant les Chroniques Islandoises, il y a entre les deux, une grande quantité d'isles & de rochers. C'est en cherchant à retrouver ce passage, que les Pilotes ont été jettés sur le cap Farewell & dans le détroit de Davis, où ils ont découvert le pays qu'on a nommé nouveau Groenland.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. III.

An. 1686.

CHAPITRE IV.

M. Chancellor jette les fondemens d'un commerce avec la Russie: Il descend au port Saint Nicolas: Abrégé d'un voyage de Sir Hugues Willoughby à la mer Glaciale, pour chercher un passage au nord-est: Il périt avec tous ses gens par le froid: Première découverte du Spitzbergen.

APRE'S la découverte du cap de Bonne-Espérance, & celle de la Chine & du Japon, que les Portugais firent ensuite, d'autres Nations

Tentatives
des Anglois.
pour trouver
un passage.

essayerent de trouver un passage plus court pour gagner ce pays par les parties de l'Amérique, situées au nord & au nord-ouest. Ensuite on fit des tentatives du côté du nord-est, dont la première fut celle des Anglois, sous le regne d'Edouard VI. Il se forma alors une Compagnie, composée des principaux Sujets de la Nation, pour la découverte des pays inconnus, & elle équipa trois vaisseaux, qui furent mis sous les ordres de Sir Hughes Willoughby & de Richard Chancellor, pour trouver s'il étoit possible, un passage au nord-est, qui conduisît à la Chine, par la mer de Tartarie.

Chancellor fut séparé des autres à la hauteur de Wardhuc & de la Laponie, par les grands vents & par les brouillards. Il croisa quelque temps dans ces mers, avec l'espérance de les rejoindre, & trouva par hazard la baie de Saint Nicolas, qui appartenoit à la Moscovie, & qui n'étoit nullement connue des Européens. Le Grand Duc étoit alors en guerre avec les Livoniens; cependant Chancellor se rendit auprès de ce Prince, fit un traité avec lui, &

établit un commerce, que les Anglois ont continué depuis, avec grand succès.

RELATION
du Groen-
land. Chap. IV.

Sir Hughes Willoughby, après avoir long-temps erré, trouva enfin, au soixante-douzième degré de latitude, une terre que quelques cartes ont toujours nommés depuis, pays de Sir Hughes Willoughby. Il continua son cours en suivant la côte, jusqu'à ce qu'il entra dans un port inconnu de la Laponie, nommé Areina Keceas, où les approches de l'hiver, l'obligèrent de demeurer. De cet endroit, il envoya trois hommes au sud-ouest, pour reconnoître le pays & les Habitants: d'où ils revinrent sans en avoir rien appris, & sans avoir vu aucunes marques qu'il fût peuplé. Il en envoya d'autres à l'ouest & au sud-est, qui eurent aussi peu de succès que les premiers.

AN. 1606.
Sort funeste
de Willough-
by.

Cette contrée parut alors déserte, parce qu'aux approches de l'hiver, les Habitants se retirent dans l'intérieur des terres, où le froid est moins vif que sur les côtes qu'ils habitent ordinairement durant l'été. Quelques Pêcheurs vinrent par hazard au même endroit, l'année sui-

RELATION
du Groen-
land.
Chap. IV.

An. 1606.

vante, & ils y trouverent Willoughby avec les équipages de ses deux vaisseaux, montant à soixante & douze hommes tous morts de froid. Ils trouverent aussi son journal dans son cabinet, où étoit écrit le récit de cette expédition. Le corps de Willoughby fut rapporté à Londres par un vaisseau Anglois, appartenant à la Compagnie de Russie, & il fut enterré honorablement.

Le commerce qu'on avoit établi avec la Russie, rendit les côtes du Nord plus connues aux Anglois: ils y remarquerent plusieurs des poissons qu'on nomme chevaux marins, & envoyerent des vaisseaux pour en faire la pêche, particulièrement à cause de leurs dents, qui sont très-estimées en Moscovie.

Le cheval marin est très-fort, aussi gros qu'un bœuf, avec quatre pieds, & la peau très-épaisse. Il pèse quelquefois jusqu'à quatre cens livres: sa tête est fort grosse, il a deux dents aussi blanches que l'ivoire, dont chacune a un pied de l'ong; & c'est pour ces dents qu'on le chasse avec tant d'ardeur. Ces animaux sont fort attachés à leur petits, & en apportent

quelquefois deux ensemble. Il est très-difficile de les chasser dans l'eau parce qu'ils y font d'une force prodigieuse ; mais on les prend aisément sur la glace, où leurs lourdes masses & leurs pieds trop courts les empêchent de faire grande résistance. On les frappe sur la tête, parce que toute autre partie de leurs corps est invulnérable. Les Russes les appellent Morfes, & les Hollandois Walnissels.

Leur chair fournit de très-bonne huile : on trouvoit d'abord une grande quantité de ces animaux vers l'endroit que les Hollandois appellent l'Isle des ours, & les Anglois l'Isle des cerises ; mais les épreuves qu'ils ont souffertes de la cruauté des hommes, les ont instruits à se retirer en mer à l'approche des Européens, & la pêche en est devenue très-dangereuse & très-difficile.

En l'année 1610, la Compagnie Angloise, dont nous avons déjà parlé, envoya Jean Pool dans la mer Glaciale, où il s'avança jusqu'au Spitzbergen, qu'on croit faire partie du Groenland, & qui avoit déjà été découvert en 1596, par les Hollandois, dans leur troisième voyage à

RELATION
du Groen-
land.

Chap. IV.

An. 1606.

Découverte
du Spitzber-
gen.

An. 1610.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. IV.

An. 1610.

la nouvelle Zemble. Pool y vit un grand nombre de baleines, & la Compagnie envoya l'année suivante deux vaisseaux sous ses ordres, pour faire la pêche. Il y eut un grand succès; mais ces deux vaisseaux eurent ensuite le malheur de périr, & Pool, ainsi que les équipages, furent ramenés en Angleterre par un bâtiment de leur Nation, que le hazard avoit jetté à cette latitude.

An. 1612.

En 1612, deux autres vaisseaux Anglois, firent voile pour le même pays, & rencontrèrent sur la côte, un navire Hollandois, qu'ils forcèrent à revenir, sans aucune cargaison.

An. 1613.

En 1613, cette Compagnie obtint du Roi Jacques, une patente pour exclure tous autres, tant Anglois qu'Etrangers, de l'avantage de ce commerce. Les Intéressés firent armer sept vaisseaux pour en chasser toutes les autres Nations, & même ceux de leurs compatriotes qui voudroient naviguer dans le même pays. Cependant, les deux années suivantes, les Hollandois firent pencher la balance de leur côté, & s'emparèrent de ce commerce, soutenus par dix-huit bons vaisseaux & par quatre

frégates, chacune de trente canons, & les Anglois qui n'en avoient que de quinze pieces, n'osèrent le disputer; mais en 1616 & 1617, ils reprirent l'ascendant sur les Hollandois. En 1618, les derniers retournerent avec une forte escadre, & non-seulement s'opposèrent aux Anglois, mais même, ils les attaquèrent, les pillèrent & les forcerent à la retraite.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. IV.
An. 1618.

Cette contestation ayant duré long-temps, les deux parties, se lassèrent enfin de la soutenir, & ce commerce devint libre aux navires de toutes les Nations.

Les Hollandois fondoient leur droit sur ce qu'ils prétendoient en avoir fait les premiers la découverte, & les Anglois soutenoient que cet avantage leur appartenoit, en disant que ce devoit être le pays trouvé par Hughes Willoughby, qui, vraisemblablement, s'étoit trompé de degrés, & avoit écrit 77, au lieu de 72, puisqu'il n'y avoit aucune terre à cette dernière latitude. Le Roi de Danemarck avoit aussi de fortes prétentions, parce qu'il regardoit ce pays, comme faisant par-

Différentes
Nations s'en
attribuent la
découverte.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. IV.

AN. 1618.

tie du vieux Groenland, qui avoit été tributaire de la Couronne de Norwege, & il soutenoit ses droits par quelques vaisseaux de guerre ; mais ils étoient trop foibles, pour forcer les autres Nations a reconnoître sa supériorité, ou a lui payer un tribut, comme il le prétendoit.



CHAPITRE V.

Description des Animaux & des Végétaux du Spitzbergen, ainsi que du climat de ce pays. De différentes especes de Baleines : De la maniere d'en faire la pêche & d'en tirer l'huile.

LE Spitzbergen, ou nouveau Groenland, est le pays le plus septentrional dont on ait eu, jusqu'à présent, connoissance; & il s'étend depuis le soixante-seizieme degré de latitude, jusqu'au quatre-vingtieme. On le nomme Spitzbergen, à cause de ses hautes montagnes qu'on voit de très-loin en mer, & qui n'ont point de fonds solide, étant seulement composées d'un gros sable, mêlé de pierres plates, assez semblables à nos ardoises. Il n'est habité que par des ours blancs, qui vivent sur la glace, aussi gros & aussi forts que des bœufs: par des renards de diverses couleurs, gris, blancs & noirs: par des rennes, animaux qui ressemblent assez aux cerfs, mais plus

RELATION
du Groen-
land.

Chap. V.

An. 1618.

Description
du Spitzber-
gen.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. V.

An. 1618.

petits, & avec des cornes plus unies. Ils se nourrissent d'une mousse d'un verd pâle, qui pousse sur le sable & sur les pierres : ils sont fort maigres tant que la neige est épaisse sur la terre ; mais aussi-tôt qu'elle commence à se fondre, ils deviennent excessivement gras, & ont souvent deux pouces de graisse sur les côtes : ils approchent des hommes plutôt qu'ils ne les évitent ; & quoiqu'ils se dispersent au bruit du canon, ils reviennent bien-tôt au même endroit, & sont si doux qu'il est aisé de les prendre par les cornes, ou de les tuer sur la place.

Ce pays est extrêmement froid ; & quoique dans l'été, le soleil y demeure plus de six semaines sur l'horizon, ce qui forme un jour continu, la rigueur de l'air n'y est cependant que de très-peu diminuée. Plus le ciel y est serein, & plus on trouve de vivacité dans l'air : mais l'humidité qui s'élève des montagnes, rend encore souvent le froid plus pénétrant : & quelquefois l'air y est si chargé de brouillards, qu'il est difficile de distinguer plus loin que la longueur d'un vaisseau, enforte qu'il

n'y a qu'une avarice insatiable qui puisse porter les hommes à visiter cet affreux pays.

Le terrain ne produit ni arbres ni arbrisseaux ; cependant ceux qui vont y faire de l'huile, y trouvent autant de bois qu'il leur est nécessaire. Chaque marée en apporte une grande quantité sur le rivage, & il paroît assez difficile d'expliquer d'où il peut venir : mais on en voit de même sur toutes les côtes septentrionales. On y trouve quelques canards sauvages, & un petit nombre d'autres oiseaux, particulièrement des perroquets, qui different de ceux des Indes, en ce qu'ils n'ont pas la même docilité, & en ce que leurs pieds sont comme ceux des oies. Il n'y a point de petits poissons, excepté des merlus, mais en très-petite quantité.

La côte est présentement fréquentée chaque année par des vaisseaux de toutes les Nations, qui y viennent pour la pêche, parce que l'huile qu'on tire du poisson, rapporte un profit très-considérable. Chaque Peuple a son port particulier, ou son lieu de station, ses huttes, ses chaudières, & les autres instruments nécessaires

RELATION
du Groen-
land.

Chap. V.

An. 1618.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. V.

An. 1618.

Description
des baleines.

pour tirer l'huile : on les y laisse tous les ans, quand la saison force à quitter la côte.

Les États Généraux ont accordé des patentes à quelques Particuliers à l'exclusion de tous autres, pour faire la pêche de la baleine, au Spitzbergen : mais il y a aussi des Aventuriers Hollandois, qui se rendent sur la côte du Groenland, & ne descendent jamais à terre. Les baleines qu'ils pêchent en mer, ils en coupent la chair en petits morceaux qu'ils mettent dans des tonneaux & les emportent en Hollande, où ils font l'huile comme on le fait au Spitzbergen. Cependant elle acquiert une odeur forte, qui vient de ce que la chair est gardée trop long-temps, ce qui la rend désagréable, & elle se vend à plus bas prix que celle de la Compagnie.

On distingue deux différentes classes de baleines, les noires & les blanches, qu'on subdivise encore en diverses especes. Les blanches sont ainsi nommées, parce qu'elles ont une espece de harnois de coquilles blanches sur le dos. Entre les noires, on en remarque de diverses sortes;

celles qu'on appelle à nageoires, sont les moins recherchées, d'autant qu'elles sont aussi sauvages que maigres. Les deux meilleures espèces, sont celles qui ont comme un tuyau, ou plutôt un puits sur la tête, où se trouve le *sperma ceti*, & celles qu'on appelle de la grande baie, qui sont les plus grosses & les plus grasses, par conséquent les plus estimées. Nous allons en donner une description abrégée, ainsi que de la manière de les pêcher.

La grande baie est très-grosse & très-pesante, ce qui en rend la pêche plus facile : sa tête seule est égale au tiers de son corps : les yeux ne sont pas plus grands que ceux d'un bœuf, & la prunelle n'est que de la grosseur d'un pois : au lieu d'oreilles, elle a seulement deux petites ouvertures presque imperceptibles ; mais au dedans de la tête & sous ces ouvertures, sont deux oreilles très-bien formées, & elle a le sens de l'ouïe très-actif : elle porte deux trous sur le haut de la tête, qui lui servent à respirer & à rejeter l'eau qu'elle a avalée & qu'elle lance quelquefois en grande quantité, à une hauteur considérable.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. V.

An. 1618.

Sa langue qui pèse environ six cents livres, est de dix-huit pieds de longueur & de dix de largeur, si épaisse que le plus grand homme, ne peut porter la vue dessus. Elle est environnée de crins épais, assez ressemblants à ceux du cheval, & qui tiennent à la substance qu'on appelle improprement, côte de baleine. On trouve environ huit cents de ces especes de nerfs, couchés les uns sur les autres dans la bouche de l'animal, qui a de profondeur, depuis quatre jusqu'à cinq toises. Les lèvres sont larges & épaisses, & pèsent au moins six milliers : mais il n'y a point de dents. Son gosier est extrêmement étroit, & il est rare qu'on trouve autre chose dans ses intestins, qu'une mousse qui se forme au fond de la mer, & une espece d'araignée, qui couvre souvent la surface de l'eau. Les Marins la regardent comme une marque certaine qu'il y a des baleines aux environs ; mais il paroît que ces araignées ne contribuent que très-peu à leur nourriture, & l'on croit en général, qu'elles ne vivent que de l'eau de la mer avec laquelle elles avalent par hazard ces insectes.

Depuis

Depuis la tête jusqu'au milieu du corps, la baleine est extrêmement grosse; mais elle va ensuite en diminuant jusqu'à la queue, dont l'extrémité est d'environ deux pieds d'épaisseur, sur près de vingt-sept pieds de longueur. On se sert de cette queue pour faire des billots à hacher, parce qu'elle est beaucoup plus forte, & d'un meilleur usage que presque tous les bois qu'on y peut employer. La principale force de l'animal, consiste dans cette partie & dans ses nageoires qui ne s'élevent point au-dessus, comme il arrive à tous les autres poissons quand ils nagent. Les parties naturelles du mâle, qui ont environ quatorze pieds de long sur un pied d'épaisseur, sortent en dehors comme celles des animaux terrestres, & celles de la femelle, qui ont quelque ressemblance avec notre espèce, s'ouvrent & se ferment, suivant les occasions. Elles ne portent qu'un petit à la fois, qui les suit par-tout, & s'attache à leurs mamelles. Le corps du mâle a depuis soixante pieds jusqu'à soixante & dix de longueur: mais la femelle est plus grande.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. V.

An. 1612.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. V.

An. 1613.

Du poisson
à épée.

Le poisson à épée, est commun dans ces mers : il a de longueur environ sept à huit pieds, il est très fort ; & il arrive souvent, qu'après l'avoir frappé avec le harpon, il fuit avec tant d'impétuosité, qu'on est obligé de couper la corde, parce que la chaloupe ne peut le suivre. Ce poisson est un ennemi très-dangereux pour la baleine, qui l'évite autant qu'il lui est possible : mais ils l'attaquent un grand nombre à la fois, lui arrachent peu à peu ses nageoires qui font sa principale force, pendant qu'elle donne de grands coups de toutes parts avec sa queue, pour les écarter, jusqu'à ce que ses forces soient épuisées. Alors ils entrent dans sa bouche & lui dévorent la langue ; aussi voit-on souvent, sur la surface de la mer, des baleines mortes, dont cette partie est totalement rongée.

Le poisson nommé licorne, est aussi ennemi déclaré de la baleine, & il lui enfonce sa corne le plus avant qu'il le peut, dans les côtés, toutes les fois qu'il la rencontre.

Pêche de la
baleine.

Voici la manière dont on pêche ordinairement la baleine : on envoie trois chaloupes après elle avec

fix hommes dans chacune, & l'un d'eux porte un harpon, qui est un instrument de fer recourbé & barbu, afin qu'il ne sorte point quand on en a frappé ce pesant animal. Les Pêcheurs prennent garde à ne se pas exposer aux coups de la queue, & ils se tiennent sur leurs rames, ou ne les font agir que très-doucement, pour ne pas être entendus de la baleine. Le Harpeneur de la chaloupe qui est le plus à portée, prend son temps pour lui lancer le harpon, qui est attaché à une corde longue de deux cents brasses, même plus; aussitôt que la baleine en est frappée, elle plonge avec tant de vitesse, que si les hommes n'avoient pas l'attention de tenir la corde bien mouillée, elle prendroit feu par le frottement contre la chaloupe, où elle répand seulement de la fumée. Il y a aussi un homme chargé de filer la corde à mesure que la baleine s'éloigne, parce que s'il arrivoit qu'elle se mêlât, la chaloupe seroit en grand danger d'être submergée. S'il ne se trouve pas assez de corde dans une chaloupe, celle qui en est la plus proche y supplée, & lui en jette pour l'allonger :

RELATION
du Groen-
land.

Chap. V.

An. 1618.

mais cela ferviroit très-peu, si l'animal n'étoit pas obligé de reparoître sur la mer pour respirer, après avoir couru quelques centaines de brasses sous l'eau; & elle fait alors un rugissement si fort, qu'on l'entend de plus d'une demi lieue. Aussi-tôt qu'on la revoit, le Harpeneur la frappe une seconde fois, & après ce coup, on lui enfonce des lances qu'on peut retirer aisément après l'avoir blessée, afin de la fatiguer, jusqu'à ce que ses forces soient épuisées: car avant ce tems, aucun Pêcheur n'oseroit s'avancer à la portée de ses nageoires ou de sa queue. On en approche de plus en plus, & l'on s'efforce de la blesser sous les nageoires, qui paroît être l'endroit le plus sensible: mais quand on réussit à la frapper dans les poumons ou dans le foie, le sang rejaillit à la hauteur du mât d'un grand vaisseau. On la laisse ensuite se débattre d'elle-même; elle se bat le corps avec ses nageoires, & frappe de sa queue avec tant de force, qu'il semble qu'on entende le bruit d'un canon, & que la mer en est toute couverte d'écume. Pendant tout ce temps, elle reste à la

surface de l'eau pour respirer, & les chaloupes sont quelquefois obligées de la suivre trois ou quatre lieues, jusqu'à ce qu'elle ait totalement perdu ses forces: alors elle tombe sur un côté; & quand elle est morte, on la voit entièrement sur le dos; après quoi, il n'y a plus de difficulté à la traîner jusqu'au rivage ou à la remorquer jusqu'au vaisseau. Le premier jour, elle n'est qu'à fleur d'eau; le second, elle s'éleve de six à sept pieds au dessus, & le troisieme, elle est quelquefois plus haute que le bord du bâtiment. On a dans chaque navire, un homme qui entend à la découper: il commence par lui ouvrir le ventre, d'où il sort un bruit semblable à un rugissement & une odeur très-infecte. Cet homme sépare la chair d'avec les os, & la coupe en morceaux de deux ou trois cents livres chacun, qu'on met à bord ou sur le rivage, selon ce qu'on trouve le plus commode; après quoi on les coupe en plus petites pieces, pour les jeter dans la chaudiere, où l'on en tire l'huile, en les y faisant bouillir: enfin, on met cette huile dans des bariques,

RELATION
du Groen-
land.
Chap. V.

An, 1618.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. V.

AN. 1618.

pour l'usage des différentes Nations. Il y a trois Harponeurs sur chaque vaisseau; on donne à chacun, dix livres sterlings par baleine qu'on pêche, & quelquefois un vaisseau en trouve neuf ou dix. Une baleine produit, depuis soixante, jusqu'à cent barriques d'huile, qui se vend trois ou quatre livres sterling la barrique, & quelquefois davantage. Pour l'encouragement de cette pêche, le Parlement de la Grande-Bretagne a accordé une récompense de quarante schellings par tonneau, aux vaisseaux destinés pour le Groenland, ce qui a considérablement augmenté le nombre des bâtimens qui vont y pêcher depuis quelques années.



CHAPITRE VI.

*Voyage du Capitaine Monk dans la
Mer Glaciale.*

APRE'S avoir donné un récit abrégé du vieux & du nouveau Groenland, ainsi que de la pêche de la baleine, nous allons parler du voyage que fit le Capitaine Monk, pour trouver, au nord-ouest, un passage entre le Groenland & l'Amérique, qui pût conduire aux Indes Orientales. Nous avons choisi ce Voyageur par préférence, non-seulement parce qu'il étoit le plus habile marin de son tems, mais encore parce que son exactitude est si bien reconnue, qu'aucun de ceux qui ont suivi le même cours, n'a pu le contredire dans la plus légère circonstance.

Le Capitaine Monk fut employé pour cette expédition par Chrif-tiern IV, Roi de Danemarck, qui lui fit donner deux bons vaisseaux montés de soixante & quatre hommes, avec ordre de suivre les côtes

RELATION
du Groen-
land.

Chap. VI.

MONK,
An. 1619.

Exactitude
du Capitaine
Monk.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. VI.

An. 1619.

Il met à la
voile, pour
faire des dé-
couvertes.

des détroits, qui avoient pris le nom
d'Hudson, Voyageur Anglois, le-
quel y avoit été tué quelques an-
nées auparavant, par une mutinerie
de ses gens.

Monk sortit du Sond, le 16 de
Mai 1619, & le 20 de Juin, il dou-
ble le Cap Farewel, qui est un pays
de rochers, couvert de glaces & de
neiges, au soixante & deuxieme de-
gré, trente minutes de latitude sep-
tentrionale. Il fit voile au nord-est,
pour gagner les détroits d'Hudson,
& fut un peu retardé par les glaces,
sans qu'elles lui causassent aucun
autre dommage, parce qu'il y avoit
assez de largeur. Ce qu'il eut de plus
remarquable, fut que le vent devint
un jour si fort & si froid, que les
voiles se roidirent comme une piece
de glace, ce qui les mit absolument
hors d'état de servir; & que le lende-
main à midi, la chaleur étoit si étouf-
fante, que les gens d'équipage fu-
rent obligés d'ôter leurs habits & de
faire la manœuvre en chemise.

Il prend ter-
re dans le dé-
troit d'Hud-
son.

Le 17 de Juillet, ils arriverent aux
détroits d'Hudson, auxquels ils don-
nerent le nom de détroits de Chris-
tiern, par honneur pour le Roi de

Danemarck. Ils débarquerent dans une isle, vis-à-vis du Groenland, & quelques-uns des gens s'étant avancés pour reconnoître le pays, y trouverent des traces d'hommes; mais ils n'en rencontrèrent aucun. Les habitants parurent le lendemain, marquerent une grande surprise à la vue des Danois, & s'avancerent vers eux avec des signes d'amitié, mais en tenant toujours les yeux attachés sur leurs armes, qu'ils avoient cachées derriere un monceau de pierres. Les Danois réussirent à leur en couper la communication, ce qui causa le plus grand chagrin à ces honnêtes sauvages, qui demanderent, avec les marques de la plus parfaite soumission, qu'on les leur rendît, faisant entendre par leurs signes, qu'elles étoient leur unique ressource pour trouver leur subsistance. Leurs prieres ne furent pas infructueuses; non-seulement les Danois leur remirent leurs armes, mais ils leur firent encore présent de quelques bagatelles, & les sauvages en marquerent leur reconnaissance, en apportant aux vaisseaux, plusieurs sortes de poissons & d'oiseaux.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. VI.

An. 1619.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. VI.

An. 1619.

On donna un petit miroir à l'un d'entre eux, qui marqua la plus grande joie de ce présent. Il s'y regarda deux ou trois fois, le serra fortement contre son sein, & prit la fuite avec la plus grande vitesse, comme s'il eût craint qu'on ne le lui enlevât.

Ils donnerent des marques d'une amitié particulière à l'un des gens de Monk, qui avoit de longs cheveux noirs & le teint basané, ce qui le rendoit assez semblable à ces sauvages. Ils s'imaginèrent peut être que cet homme étoit né dans leur pays, & qu'il avoit été emmené dans son enfance en Danemarck : cette distinction divertit beaucoup tout le reste de l'équipage.

Le 22 de Juillet, Monk abandonna cette isle; mais à cause de quelques bas fonds, causés par les glaces, il fut obligé de jeter l'ancre le 28, entre deux autres isles où il y avoit quelque abri. Il fit avancer ses vaisseaux le plus près qu'il lui fut possible du rivage de l'une de ces isles, & même en cet endroit, il falloit employer la plus grande industrie pour les garantir d'être endommagés

par les glaces, que les vagues leur pouffoient avec violence. Ils y trouverent de très-bon talc, dont ils remplirent plusieurs tonneaux : & virent aussi beaucoup de petites isles dans les environs, mais la mer étoit trop forte pour se hasarder d'y descendre. Ils étoient au soixante & deuxieme degré de latitude, environ cinquante lieues dans les détroits ; & Monk nomma la baye où il jetta l'ancre, Hareford, à cause de la grande quantité de lievres qu'il vit en cet endroit.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. VI.

An. 1619.

Le 10 d'Août, il quitta cet ancrage, & fit route à l'ouest-sud-ouest, ayant le vent au nord-est : le lendemain ils gagna la partie méridionale des détroits, du côté de l'Amérique, & jetta l'ancre près d'une grande isle, qu'il nomma l'isle des Neiges, parce qu'elle en étoit toute couverte.

Il en partit le 20 du même mois, fit voile nord-ouest & ouest-nord-ouest, dans la baye d'Hudson, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à soixante & trois degrés, vingt-minutes, où il se détermina à hiverner dans un endroit qu'il appelle le nouveau Danemarck, donnant le nom de port

Il se déter-
mine à pas-
ser l'hiver
dans ce port.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. VI.
An. 1619.

d'hiver de Monk, à la partie où il se trouvoit. Il fit remorquer ses vaisseaux dans une petite anse, où ils étoient à couvert contre l'inclémence des temps, après quoi ses gens éleverent des huttes pour y passer l'hiver, près d'une riviere qui n'étoit pas encore gelée au mois d'Octobre, quoique toute la mer des environs fût prise de glaces.

Le 7 d'Octobre, le Capitaine Monk essaya de remonter une riviere dans une chaloupe; mais il en fut empêché par une cataracte. Il fit quatre lieues dans le pays, pour chercher des habitants, & n'en ayant découvert aucun, il retourna à ses vaisseaux par un autre chemin. Il y rencontra une image de pierre, avec des griffes & des cornes, comme on représente le diable, & près de cette figure, environ huit pieds de terre, entourée de petites pierres. Il y avoit d'un côté un petit monceau de pierres plates, mêlées avec de la mousse d'arbres, & de l'autre côté, trois charbons posés en travers sur une grande pierre plate, soutenue de deux autres; ce qui lui donnoit quelque ressemblance avec un autel. Il

en rencontra depuis, plusieurs autres pareils, & près d'eux, des traces de pieds humains; cependant il ne put découvrir aucuns habitans.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. VI.

An. 1619.

Il y a tout lieu de penser qu'ils offroient des sacrifices en ces endroits, soit au feu, soit avec du feu, puisqu'on vit aux environs plusieurs os, qui venoient, sans doute des victimes, dont les sacrificateurs avoient mangé la chair crue. On y trouva aussi quelques chiens muzelés, & des troncs d'arbres qui avoient été coupés par la racine avec des instrumens de fer, ce qu'on reconnut en les examinant avec attention. On remarqua encore des trous dans la terre, qui parurent avoir été destinés à recevoir les pieux de quelques tentes, & plusieurs morceaux de peaux d'ours, de loups, de veaux marins, & de quelques autres animaux. On jugea qu'elles avoient servi d'habits aux habitans, d'où Monk conclut qu'ils menaient une vie errante, comme les peuples de la Tartarie & de la Laponie.

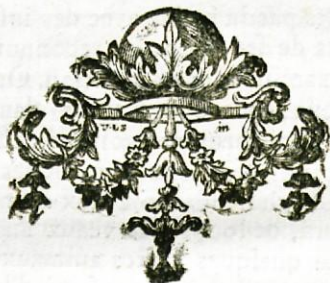
Quand les gens de Monk eurent construit des huttes très-closes, ils y mirent du bois & des oiseaux

RELATION
du Groen-
land.

Chap. VI.

An. 1619.

fauvages pour s'en servir pendant l'hiver. Le Commandant eut le bonheur de tuer de sa main, un ours blanc qui lui servit de nourriture, de même qu'à ses gens, & ils ne la trouverent nullement désagréable. Ils eurent aussi en abondance des lievres, des perdrix & d'autres oiseaux, ainsi que des renards noirs & des martres.



CHAPITRE VII.

Monk perd tout son monde par le froid, à l'exception de deux hommes : Il retourne en Danemarck : Il projette une seconde expédition pour la Mer Glaciale : mais il perd la vie par un événement singulier.

LE 27 de Novembre, Mouk & ses gens virent un phénomène de trois soleils, & ils en observerent encore deux, le 24 de Janvier suivant. Le 10 de Décembre, vieux style, à huit heures du soir, il y eut une éclipse de lune, & peu de temps après, cet astre fut entouré d'un cercle très-brillant, avec une croix qui le coupoit. Ce phénomène sembloit présager les malheurs qui étoient prêts à leur arriver.

Le froid devint si excessif, que ni la bierre, ni le vin, ni l'eau-de-vie, ne purent y résister, toutes ces liqueurs gelerent, & les vases qui les contenoient furent brisés en morceaux. Les hommes furent obligés

RELATION
du Groen-
land.

Chap. VII.

Phénomene
que Monkre-
marque.

AN. 1620.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. VII.

An. 1620.

pour boire, de les rompre avec des haches & de les faire fondre au feu : ils mesurerent de la glace qui avoit trois cents soixante pieds d'épaisseur, & malgré tous les moyens dont ils se purent servir, & toutes leurs forces, les Danois ne purent résister à une saison aussi rigoureuse. Ils moururent les uns après les autres de dyssenterie, accompagnée de tranchées, en si peu de temps, qu'au commencement de Mars, le Capitaine fut obligé de monter en sentinelle à son tour, faute de monde, pour en remplir le poste.

Etat fâcheux
où il se trou-
ve réduit.

Au printems, les maladies de ceux qui avoient résisté devinrent plus fâcheuses, leurs dents s'ébranlerent, & leurs gencives s'enflerent, de façon qu'ils ne pouvoient plus prendre d'autre nourriture que du pain & de l'eau. Peu de temps après, le scorbut qui se joignit à leurs autres maux, augmenta encore leur affliction ; & au mois de Mai, il en mourut un si grand nombre, qu'il ne restoit pas assez de bras pour les enterrer, encore ceux qui étoient demeurés vivants, ne pouvoient presque se remuer par la foiblesse & la

maladie. Pour comble de misere, le pain vint à leur manquer, & ils ne purent y suppléer qu'en tirant des especes de framboises, qu'ils rencontrèrent sous la neige; mais il falloit les manger dans l'instant, parce qu'on ne pouvoit les conserver.

Le 12 d'Avril, tomba la premiere pluie qu'ils eussent vue depuis sept mois: vers la fin de Mai, ils commencerent à voir des oies sauvages, des canards, des cignes, des hirondelles, des perdrix, des corbeaux, des bécassines, des faucons & des aigles: mais les hommes étoient si foibles, qu'ils ne leur étoit pas possible de chasser.

Le 4 de Juin, Monk tomba dangereusement malade, & fut quatre jours sans prendre aucune nourriture: il fit alors son testament, par lequel il prioit ceux que le hazard conduiroit en cet endroit, de le faire enterrer, & de faire passer son journal au Roi de Danemarck. Cependant il se trouva plus fort le 8, & sortit de sa hutte, pour voir s'il restoit encore quelqu'un de ses compagnons vivants, mais il n'en trouva que deux, de soixante & quatre qui étoient

RELATION
du Groen-
land.

Chap. VII.

An. 1620.

Il tombe
malade & re-
couvre la
santé.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. VII.
An. 1620.

partis. Ces gens transportés de joie, de voir que leur Capitaine avoit survécu à tant de calamités, le conduisirent au feu, lui donnerent à manger, & les trois s'encouragerent par des promesses, de se soutenir réciproquement jusqu'au dernier soupir. Les glaces commençant à fondre, ils trouverent sous la neige une racine qui leur fut un grand restaurant & une bonne nourriture, ce qui les fortifia beaucoup. Ils commencerent alors à chasser & à pêcher, exercices qui les rétablirent totalement, & ils ne songerent plus qu'aux moyens de retourner dans leur patrie.

Il s'embar-
que avec
deux hom-
mes qui lui
restoient.

L'été qui s'approchoit, produisit une quantité prodigieuse de cousins, dont ils furent excessivement incommodés : cependant ils monterent sur le plus petit de leurs vaisseaux, laissant l'autre à la côte, & mirent à la voile : mais ils furent dans un grand embarras à cause des glaces, & ils perdirent leur chaloupe & leur gouvernail. Ils retrouvèrent la chaloupe dix jours après, & se firent un nouveau gouvernail. Ils étoient souvent arrêtés par les glaces : mais ils s'en débarrassoient aussi-tôt qu'il survenoit

un changement de temps favorable.

Le 8 de Septembre, ils sortirent des détroits, doublerent le Cap Farewel, & entrèrent dans le grand Océan; mais ils furent surpris d'une violente tempête, qui cassa leur grand mât & le jetta en mer. Ils eurent la plus grande peine à empêcher que leurs voiles ne se perdissent dans les flots: cependant ils réussirent à gagner la côte de Norwege, où ils jetterent l'ancre dans une petite baie. Le gros temps duroit toujours, & ils auroient été brisés en pieces, s'ils n'avoient eu le bonheur de trouver un abri entre les rochers & la terre. Ils s'y reposerent quelques jours, & poursuivirent ensuite leur voyage pour le Danemarck, où ils arriverent enfin, en peu de temps. Le Capitaine Monk, que personne n'espéroit revoir vivant, fut reçu du Roi avec de grandes marques de faveur, Sa Majesté paroissant très-satisfaite des efforts qu'avoit fait ce Capitaine.

Monk, qui étoit un homme d'un courage invincible & excellent Mathématicien, soutint toujours après son retour, qu'il étoit possible de

RELATION
du Groen-
land.

Chap. VII.

An. 1620.

Son retour
en Dan-
marck.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. VII.

An. 1620.

trouver un passage au nord-ouest. Il fut chargé par quelques Seigneurs Danois, & par quelques riches Marchands de Norwege, de faire une nouvelle expédition pour le découvrir, & ils formerent de gros fonds pour les dépenses de ce voyage : mais le projet manqua par un événement qu'il étoit impossible de prévoir.

Il meurt de
chagrin.

Dans un entretien que Monk eut avec le Roi, Sa Majesté lui parla des malheurs de sa première tentative, & s'étendant sur la nouvelle entreprise, le Monarque lui dit qu'il avoit causé la perte de trop de braves gens, pour en mettre encore d'autres au hazard. Monk qui pensoit que sa persévérance & son habileté ne méritoient pas un pareil reproche, répondit en des termes que le Roi trouva peu respectueux. Il frappa légèrement le Capitaine sur l'estomac, d'un bâton qu'il tenoit à la main, avec un mouvement de colère, & Monk fut si sensible à cet affront, qu'il se retira dans sa maison, où il mourut trois jours après, n'ayant voulu prendre aucune nourriture. Nous ne trouvons pas que

les Danois ayent fait aucunes nouvelles tentatives pour cette découverte depuis ce temps, quoiqu'il n'y ait aucune Nation en Europe qui soit plus à portée de l'entreprendre.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. VII.

AN. 1620.



HISTOIRE

De la conservation étonnante de huit hommes, qui furent laissés sur la côte du GROENLAND, par les vaisseaux de la Compagnie Angloise de Russie, en l'année 1630.

CHAPITRE VIII.

Les Anglois envoient trois vaisseaux à la pêche. Il reste huit hommes à terre, sur la côte du Groenland : Ils s'éloignent de leur vaisseau, par l'entêtement du Canonier : Ils trouvent que tous les bâtimens sont partis : Ils s'occupent à amasser des provisions pour l'hiver : Ils en perdent une partie par le fort temps : Ils arrivent à Bel-Sound, où ils se déterminent à hiverner.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. VIII.

AN. 1630.

EN l'année 1630, la Compagnie Angloise de Russie, envoya trois vaisseaux pour la pêche de la baleine

& du bœuf marain, sur la côte du Groenland. Un des bâtimens, nommé la salutation, étant arrivé avec un vent favorable, au lieu de sa destination, se tint quelques jours en croisiere, & envoya ensuite la chaloupe à terre avec huit hommes pour chasser. On leur donna deux chiens, une arquebuse, deux lances & un briquet. Le vaisseau étoit alors à quatre lieues du cap noir, & à cinq de l'endroit nommé par les Anglois, Maiden-Pap, qui est renommé pour la quantité de daims excellens qu'on y trouve.

Le 15 de Juin, le jour étant très-clair, la chaloupe aborda la terre en quatre heures de temps: les hommes étant débarqués, tuerent quatorze daims, & se trouvant ensuite très-fatigués, tant de la chasse, que d'avoir ramé, ils s'arrêterent pour manger les vivres qu'ils avoient apportés: mais comme la nuit s'approchoit, ils résolurent de demeurer où ils étoient, pensant qu'il seroit dangereux d'entreprendre de gagner le vaisseau dans les ténèbres, au risque même de ne pas y réussir.

Le lendemain matin, l'air étant

RELATION
du Groen-
land.
Chap. VIII.

An. 1630.

Les Anglois
envoyent
trois vais-
seaux à la pê-
che.

Il reste huit
hommes à
terre.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. VIII.

An. 1630.

fort épais, le vent s'éleva très-fort du côté du sud, & jetta une grande quantité de glaces entre la terre & le vaisseau, ce qui l'obligea de se mettre un peu plus avant en mer, hors de la vue de la chaloupe. Ce mouvement donna quelque alarme aux huit mariniers, & ils penserent que le parti le plus sûr pour eux, étoit de suivre le rivage, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au port verd, où l'un des autres vaisseaux avoit sa station, & d'y demeurer à attendre des nouvelles de leur propre bâtiment, parce qu'ils avoient tout lieu de croire qu'il s'étoit trouvé enfermé par les glaces.

En exécutant leur projet, ils suivirent toujours le rivage, & tuerent encore huit daims, qu'ils mirent à bord de la chaloupe; mais le 17, étant arrivés au port-verd, ils virent avec le plus grand chagrin, que le vaisseau étoit parti. Ce malheur aussi imprévu que fâcheux, les jetta dans un embarras d'autant plus grand, qu'ils n'avoient pas assez de provisions pour oser entreprendre de regagner leur pays. Cependant il ne restoit plus que trois jours du temps limité

limité, pour que les vaisseaux partis-
 sent de la côte, & ils voyoient toutes
 les suites dangereuses de s'arrêter
 trop long-temps à délibérer, ce qui
 les détermina à faire leurs efforts
 pour gagner Bell-Sound, où le ren-
 dez-vous général étoit indiqué. Pour
 soulager leur chaloupe, & la mettre
 en état de voguer plus légèrement,
 ils jetterent en mer toute leur chasse.
 Du Port-Verd à Bell-Sound, ils esti-
 moient qu'il y avoit seize lieues de
 distance, & ils gagnèrent le même
 soir, la pointe de Nesse, qu'ils re-
 gardoient comme la moitié du che-
 min. Ils furent obligés de jeter l'an-
 cre dans un endroit assez sûr entre
 deux rochers, parce qu'il s'éleva un
 brouillard si épais, qu'ils ne voyoient
 pas à un pied de distance. Le len-
 demain, le temps s'éclaircit vers
 midi, ils quitterent cet endroit, &
 continuerent à ramer, sans décou-
 vrir Bell-Sound, parce qu'ils le pas-
 serent au moins de dix lieues du côté
 du sud, vers l'endroit nommé Horn-
 Sound. On ne sera pas surpris de
 cette erreur, si l'on fait attention
 qu'ils n'avoient pas de compas de
 mer, & qu'aucun d'eux ne connoissoit

RELATION
 du Groen-
 land.

Chap. VIII.

An. 1630.

bien cet endroit, quand ils le passerent.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. VIII.

Ann. 1600.

Ils s'éloi-
gnent de leur
vaisseau.

Après quelque délibération, ils reconnurent qu'ils étoient allés trop loin vers le sud; & malgré le sentiment contraire & l'opiniâreté du canonier William Fakey, ils revinrent du côté du nord, ce qui étoit leur véritable cours, & parvinrent bien-tôt à deux milles de distance de la pointe qu'ils cherchoient. Le temps étoit alors très-serein, & tout le pays bien découvert: mais Fakey l'ayant examiné attentivement, leur dit avec un mouvement de colere, qu'ils s'étoient sûrement trompés, & que l'endroit où ils se trouvoient, n'avoit aucune ressemblance avec Bell-Sound. Enfin, il réussit encore à leur persuader de reprendre leur cours au sud, ce qui fut l'unique cause de tous les maux qu'ils éprouverent ensuite.

Après avoir navigué long temps, ils furent convaincus que Bell-Sound ne pouvoit être au sud de l'endroit où ils se trouvoient, & ils résolurent de reprendre encore la route du nord; ce qui irrita tellement l'entêté canonier, qu'il refusa son service,

& abandonna la premiere rame à Edouard Pelham. La chaloupe fut emportée par le vent qui étoit assez fort, & le 21, ils se retrouvèrent à la vue de Bell-Sound : mais le vent changea alors, & souffla est-nord-est, ce qui les obligea de carguer la voile & de reprendre les rames ; ils approcherent à deux milles du rivage où ils s'arrêterent, pour ne pas être emportés par le vent.

Il furent alors pleinement convaincus, non-seulement que cet endroit étoit Bell-Sound, mais que c'étoit le même d'où ils s'étoient éloignés quelques jours auparavant, & William Fakely ne put en disconvenir. Ils commencerent alors, à chercher un abri sûr pour la chaloupe ; & quand ils y furent rangés, deux matelots se mirent en chemin, pour aller par terre à la tente de Bell-Sound, dont ils étoient éloignés de dix milles, afin de voir s'ils y trouveroient encore des gens des vaisseaux : mais ils en avoient peu d'espérance, parce que le vent leur avoit été favorable pour partir, & que le temps de leur séjour étoit absolument expiré. Les matelots

RELATION
du Groen-
land. Chap. VIII.

An. 1629.

Ils trou-
vent que tous
les vaisseaux
sont partis.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. VIII.

An. 1630.

revinrent, & dirent qu'ils n'avoient trouvé personne : cependant ils résolurent de ne point épargner leurs peines pour chercher dans tous les endroits où les vaisseaux pouvoient s'arrêter, & ils convinrent de visiter Bottle-Cove; qui est environ à trois lieues de l'autre côté de Bell-Sound. Ils y arriverent le 22, avec aussi peu de réussite, & il ne leur resta plus aucune espérance de soulagement dans le malheur où ils se trouvoient plongés.

Après avoir fait de sérieuses & tristes réflexions sur leur situation, le résultat de leur délibération, fut de s'exhorter réciproquement à tout attendre de la protection divine, & à supporter avec courage la disette de toutes choses qui les menaçoit. Cependant ils résolurent d'employer tous les moyens possibles pour se munir contre les attaques de l'hiver, & contre les inconvénients affreux auxquels ils alloient être exposés, manquant du nécessaire, & de toute espece de soulagement. Ils jugerent que la première démarche qu'ils avoient à faire pour leur subsistance, étoit de s'assurer d'une bonne quantité de provisions, & ils résolu-

rent unanimement, de retourner au Port-Verd, pour y faire une bonne chasse, au premier temps favorable.

Le 25 d'Août, ils monterent dans la chaloupe, & se mirent en route pour cet endroit avec un bon vent, qui les y conduisit en douze heures. Ils enfoncerent leurs rames en terre, & jetterent dessus la voile de la chaloupe, ce qui leur forma une espece de tente, où ils se reposerent cette nuit. Comme le temps étoit très-se-
rein ils dormirent peu, & se mirent en marche de grand matin pour Coles-Park, suivant le conseil de Thomas Ayres, qui savoit que cet endroit abondoit en bêtes fauves. Le même jour ils tuerent sept daims & quatre ours, dans l'intention de les conser-
ver pour leur nourriture.

Le temps étant devenu fort couvert & peu propre pour la chasse, ils retournerent au Port-Verd, où ils éleverent une tente, comme nous l'avons déjà dit, avec leurs rames & leur voile, & dormirent très-bien cette nuit. Le lendemain matin, voyant que l'air étoit clair & se-
rein, Jean Dawes & William Fakely demeurerent pour garder la tente &

RELATION
du Groen-
land.

Chap VIII.

An. 1630.

ils s'occu-
pent à amas-
ser des pro-
visions pour
l'hiver.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. VIII.

An. 1630.

préparer des vivres jusqu'au retour des autres, qui se mirent dans la chaloupe & retournerent à Coles-Park. Ils y tuerent en peu de temps six daims avec l'aide de leurs chiens, & ils en virent un septieme qui païssoit sur un coteau : mais comme le temps s'étoit obscurci, ils ne jugerent pas à propos d'aller plus loin que le pied de la montagne, qu'ils parcoururent le reste du jour, & tuerent six autres daims. Aux approches de la nuit, voyant que le temps se mettoit au vent & à la pluie, ils firent la plus grande diligence pour regagner leur tente, où ils demeurèrent tout le jour suivant, qui fut très-froid, très-humide & très-orageux.

Us arrivent à Bell-Sound, où ils se déterminent à hiverner.

Il trouverent sur le rivage une autre chaloupe appartenant aux vaisseaux de la Compagnie, qui en laisse toujours deux ou trois en arriere. Ils partagerent dans les deux leurs provisions, qui consistoient en ours & en bêtes fauves, avec les greves ou chairs des baleines qu'on avoit fait bouillir cette année, & se partagerent en deux compagnies, dans l'intention de gagner Bell-Sound, où ils résolurent d'hiverner. Les approches de la nuit les empêcheren

de partir le jour même ; & comme le lendemain étoit un dimanche, ils résolurent de ne se point mettre en route, afin de l'observer avec plus de respect. Le lundi matin ils partirent par un très-beau temps, cependant ils ne purent faire que la moitié du chemin. Le mardi, ils arriverent à Bottle-Cove, & le vent étant très-fort, ils y demeurèrent jusqu'au jour suivant. Cependant il commença à souffler avec tant de violence, & la mer devint si haute, que leurs chaloupes s'étant heurtées l'une l'autre, furent bien-tôt remplies d'eau, & que leurs provisions, non-seulement furent mouillées, mais qu'une partie fut emportée par-dessus les bords dans la mer. Les mariniers furent donc obligés de se mettre à l'eau pour les retirer & pour vider leurs chaloupes qu'ils amenerent à force de bras sur le rivage, où ils les attachèrent avec une haussière & d'autres cordages. Ils résolurent de les y laisser, jusqu'à ce que le vent devint favorable pour les conduire à Bell-Sound : enfin, le tems ayant changé, ils y arriverent sans accident, le 3 de Septembre.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. VIII.

AN. 1636.

CHAPITRE IX.

Précautions que prennent les huit Anglois pour se garantir du froid : Ils construisent un petit bâtiment dans un plus grand : Soins qu'ils se donnent pour avoir un feu continuel : Ils reglent leur nourriture : Ils tuent une ourse étant près de manquer de viande. Oiseau singulier dans ce pays : Il arrive des vaisseaux sur la côte. Retour des huit Anglois dans leur patrie.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. IX.

An. 1630.

Précautions
que prennent
les Anglois
pour se ga-
rantir du
froid.

LORS QUE les Anglois furent à Bell-Sound, leur premier soin fut de décharger leurs provisions, & de les mettre en sûreté dans la tente, qu'ils avoient destinée à faire leur séjour durant tout l'hiver. Le lecteur doit juger que cette tente étoit très-différente de la première, qu'ils s'étoient faite avec une voile & des rames. Celle de Bell-Sound étoit une espèce de maison bâtie par les Flamands, à l'usage des vaisseaux marchands des Pays-Bas qui se rendent sur cette côte pour la pêche.

Elle étoit construite en bois solide-
 ment assemblés, & couverte de tui-
 les de Flandres; elle avoit environ
 quatre-vingt pieds de long & cin-
 quante de large, étant particuliere-
 ment destinée à mettre à couvert les
 tonneliers, quand ils font les ton-
 neaux pour mettre l'huile.

RELATION
 du Groen-
 land.
 Chap. IX.

Ann. 1630.

Le temps étant devenu très-froid,
 & la gelée très-vive, il n'y eut plus
 lieu de penser à faire de nouveau
 voyage au Port-Verd, crainte que le
 détroit ne devint tellement emba-
 rassé par les glaces, qu'il ne fût plus
 possible de revenir par mer. Le che-
 min de terre étoit trop rude & trop
 montagneux, pour oser le suivre;
 en sorte qu'il ne leur resta plus d'autre
 ressource que d'aller à la chasse des
 daims, & de s'attacher à rendre leur
 habitation la plus chaude & la plus
 close que les circonstances pouvoient
 le permettre. Pour y réussir, ils pen-
 sèrent à élever une petite tente dans
 la grande, avec des planches de sa-
 pin, des poteaux & des chevrons,
 qu'ils tirèrent d'une autre maison,
 bâtie dans le voisinage, pour la ré-
 ception des huiles de la Compagnie.
 Les cheminées des fourneaux leur

RELATION
du Groen
land.
Chap IX.

An. 1630.

ils construi-
sirent un pe-
tit bâtiment
dans un plus
grand.

fournirent des briques, & ils eurent encore le bonheur de trouver quatre muids de bonne chaux, qui étant mêlée avec le sable de la mer, leur fit d'excellent mortier.

Pendant que Fakely & Pelham s'occupèrent à bâtir un mur de l'épaisseur d'une brique au-dedans de la grande tente, contre les planches intérieures, tous les autres travaillèrent à leurs différents arrangements. L'un abattit les cheminées, l'autre traînoit les briques, & un troisième les apportoit dans des panniers à ceux qui faisoient l'office de maçons. Des trois qui restoient, l'un faisoit le mortier, un autre en garnissoit la cloison, & le dernier vuidoit & préparoit le gibier. Ils n'avoient de briques, que la quantité suffisante pour élever deux côtés du nouveau bâtiment, & ils furent obligés de faire les deux autres de bois. Ils plantèrent leurs poteaux, qui avoient un pied d'équarrissage, à une distance convenable les uns des autres, clouèrent des planches de chaque côté, & remplirent le vuide avec de la chaux & du sable qu'ils enfoncerent le plus qu'il leur fut possible; par ce

moyen le passage de l'air fut absolument intercepté, & cet endroit devint d'une chaleur étonnante.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. IX.

Le tout étoit couvert de planches entrelacées les unes dans les autres, jusqu'à cinq & six fois, ce qui ne laissoit pas la plus petite fente. Pour la cheminée, on avoit laissé dans la grande tente une ouverture, qui leur servoit aussi de fenêtre, en ôtant quelques tuiles du toit, ce qui donnoit passage au jour & à la fumée. Ils couvrirent la porte avec un matelas qui bouchoit toutes les fentes quand elle étoit fermée.

AN. 1630.

Ils firent ensuite quatre cabinets, pour y coucher deux à deux : les peaux de daims seches, leur formant des especes de lits fort chauds & assez bons. Pour leur chauffage, ils mirent en pieces sept vieilles chauloupes hors de service qui étoient sur le rivage. Ils en empilerent les morceaux avec quelques autres bois qu'ils avoient rassemblés sur les poutres, ce qui leur servit encore à empêcher que la neige ne parvint jusqu'à eux, s'il arrivoit qu'elle pénétrât au travers des tuiles.

Soins qu'ils
se donnent
pour avoir
un feu con-
tinuel.

Les jours devenant toujours plus

froids ou plutôt les nuits, puisque le soleil ne leur donnoit presque plus aucune lumiere, ils allumerent un grand feu, & pour faire durer leur bois, quand ils vouloient se reposer, ils rassembloient toutes les cendres & les charbons sur une piece d'orme, qui se fendoit après avoir conservé son feu quelquefois seize heures, & donnoit une grande chaleur. Par ce moyen & avec l'attention convenable, ils eurent du bois pendant huit mois, sans que jamais leur feu s'éteignit.

Le 12 de Septembre, il entra dans le détroit quelques glaces flottantes, sur l'une desquelles ils virent deux chevaux marins endormis. Ils mirent leur barque à l'eau, prirent un vieux harpon & une corde, & s'avancerent avec si peu de bruit que ces animaux ne se réveillèrent que quand ils en furent très-près. Alors William Fakely frappa le plus vieux d'un coup si bien porté, que le harpon s'y attacha très-ferme, & que l'animal ne put s'en dégager, ce qui donna le temps de le tuer à coups de lance. On tua de même le plus jeune, dont l'attachement à sa

mere étoit si grand, qu'il nageoit près de la chaloupe pendant qu'on y mettoit le corps mort de l'autre, & il ne marqua pas la moindre envie de se sauver. On les amena sur le rivage, & quand ils furent rôtis, on en trouva la chair excellente.

Le 15 de Septembre, on en vit plusieurs autres dans le détroit; mais comme ils étoient plus sur leurs gardes, on ne put en prendre qu'un seul.

Vers le 10 d'Octobre, le froid augmenta encore considérablement, & la mer fut glacée aussi loin que la vue se pouvoit étendre. Les habits des Anglois commençoient à tomber en lambeaux; & comme ils étoient d'autant plus chauds qu'on pouvoit les tenir en meilleur état, ils se firent des aiguilles d'arrêtes de poisson, & du fil de quelques cordes de laine, avec quoi ils travaillèrent de leur mieux à faire tenir ensemble les piéces de leurs vêtements: d'une des chaudières, ils prirent un morceau de plomb, dont ils firent une espece de lampe, y mirent une mèche de corde, & la garnirent de l'huile qu'ils trouverent dans la tente des chaudières, ce qui leur fournit

RELATION
du Groen-
land,
Chap. IX.

An. 1630.

de la lumiere, à leur grande satisfaction.

Ils avoient près d'eux un ruisseau, qui tomboit d'une coline voisine dans une espece de réservoir, & ils se servirent de cette eau pour boire, ayant soin d'en casser tous les jours la glace avec leurs pioches. Ils jouirent jusqu'au mois de Janvier de cet agréable rafraîchissement; mais le froid devint alors si vif, qu'ils en furent privés, & forcés d'avoir recours à l'eau de neige, en la faisant fondre avec un fer chaud.

Ils reglent
leur nourri-
ture.

Ils avoient observé dès la fin de Septembre, qu'il n'y avoit plus d'apparence d'augmenter la masse de leurs provisions, à moins qu'ils ne tuassent par hazard quelques ours, & ils résolurent de les ménager de la maniere que nous allons le rapporter. Ils se bornerent chacun à un morceau de viande quatre jours de la semaine, & les mercredis & vendredis ils mangeoient des greves de baleine, qui sont des restes de graisse qu'on jette ordinairement, quand on en a tiré l'huile. Ils vécutent ainsi pendant trois mois, & ensuite ils se retrancherent encore la viande un

jour de la semaine, parce qu'ils commençoient à n'en plus avoir qu'une petite quantité ; & craignant aussi que le bois ne leur manquât, ils firent rôtir chaque jour la moitié d'un daim, pour le mettre dans des tonneaux : cependant ils en conservèrent un quartier sans être rôti pour le manger chaud les dimanches, le jour de Noël, & les autres grandes fêtes.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. IX.

An. 1630.

Depuis le 14 d'Octobre jusqu'au 3 de Février, ils ne virent point le soleil ; mais ils furent souvent éclairés de la lune, qui étoit fort brillante, excepté quand le temps étoit couvert, & en général, durant l'hiver, l'air en ce pays est pesant, épais & chargé de brouillards. Ils eurent une espèce de crépuscule jusqu'au premier de Décembre ; mais alors il cessa totalement jusqu'au 20, & pendant ce temps, la nuit fut toujours obscure, mais le premier de Janvier ils recommencerent à voir les approches du jour.

An. 1630.

Peiham, dont nous suivons le journal, dit qu'ils n'avoient pas d'almanach pour connoître la suite des temps, mais ils s'appliquerent à

RELATION
du Groen-
land
Chap. IX.

An. 1631.

distinguer les jours & les heures le mieux qu'il leur fut possible, & en ajoutant un nombre supposé à l'épacte, ils trouvoient l'âge de la lune. Il prétend que leur calcul se rapporta exactement au jour du mois, quand ils en furent certains par l'arrivée de la flotte qui les secourut.

Ils tuent une
ourse étant
près à man-
quer de vian-
de.

Vers la fin de Janvier, ils trouverent que les jours étoient de huit heures : mais ils tomboient presque dans le découragement, en pensant qu'ils n'avoient plus de viande que pour six semaines. Le 3 de Février, que le jour étoit très-beau, le temps très-serein, & que le soleil brilloit dans tout son éclat, un ours femelle s'approche de leur tente avec son petit, cherchant à manger. Bien loin d'être intimidés à cette vue, ils s'avancèrent contre elle & la tuèrent : mais le petit s'échappa.

Après cette capture si avantageuse dans les circonstances où ils se trouvoient, les Anglois rentrèrent pour se chauffer, & sortirent ensuite pour découper leur prise, qu'ils mirent en morceaux aisés à transporter, & l'entrèrent dans leur tente. Ils en vécut pendant vingt jours, en

trouverent la chair très-bonne, & fort au-dessus de celle de leurs daims. Il est remarquable que durant ce temps, il s'éleva sur leurs corps une petite peau qui tomba bien-tôt, & Pelham observe que cette excoriation lui fut très-avantageuse. Il dit qu'avec une peau nouvelle, il acquit de nouvelles forces, & qu'il se trouva comme un homme échappé d'une violente maladie.

Ils tuerent par la suite quelques autres ours, entre autres un qui avoit au moins six pieds de hauteur. Ils en firent rôtir la chair avec des broches de bois, & en firent aussi cuire dans une poële qu'ils avoient trouvée dans la tente. Cette viande leur parut aussi bonne que le meilleur bœuf; & se trouvant alors des provisions en abondance, ils ne se gênerent plus sur la nourriture: mais ils firent trois ou quatre repas par jour, ce qui leur rendit en peu de temps la force, la vigueur & la santé. Les jours s'allongeoient de plus en plus, le temps étoit très-serein, & ils commençoient à prendre beaucoup d'oiseaux: mais le 16 de Mars, ils perdirent un de leurs chiens qui ne revint point, &

RELATION
du Groen-
land.

Chap. IX.

An. 1631.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. IX.

An. 1631.

Oiseau sin-
gulier dans
ce pays.

ils ne purent en découvrir aucunes traces. Ils virent alors un grand nombre de renards, leur dresserent des pièges, & en prirent environ cinquante, à leur grande satisfaction.

L'oiseau qui est le plus commun à Bell-Sound, y vient faire ses pontes sur les montagnes dans le printemps. Il se nourrit de poisson, & est à-peu-près de la grosseur d'un canard. Ses cuisses sont si proches de son croupion, que quand il lui arrive de tomber à terre, le poids de son corps le charge de façon, qu'il lui est presque impossible de se relever: mais l'eau paroît être son élément naturel. On prend ces oiseaux avec une trape d'os de baleine, couverts de peau d'ours dont le côté charnu est tourné en dehors. La peau de ces animaux est un appas excellent pour prendre les renards.

Le temps devint très-chaud au mois de Mai, & les Anglois sortirent tous les jours pour chercher des provisions; ils ne trouverent rien de bon jusqu'au 24, qu'ils firent lever un chevreuil, après lequel ils mirent leur chien; mais il étoit de-

devenu si gras & si paresseux, qu'il le laissa échapper.

Le même jour, ils trouverent sur les hauteurs, une grande quantité d'œufs, dont ils en emporterent trente dans leur maison, avec l'intention de retourner le lendemain & d'en prendre un millier : mais le temps devint si froid, qu'ils furent obligés de demeurer renfermés, & furent privés de leur exercice journalier, qui étoit de grimper sur le sommet d'une montagne voisine, pour voir si les glaces se brisoient dans le détroit. Enfin ils eurent la satisfaction de les voir toutes rompues, & la plus grande partie furent emportées dans la haute mer par un vent d'est.

Le 25 de Mai, le froid les retint encore, & ils étoient renfermés dans leur tente, quand il arriva deux vaisseaux de Hull, dans le détroit. Les gens d'équipage savoient que l'année précédente, il étoit resté quelques hommes à terre; & le maître envoya sa chaloupe au rivage, pour reconnoître si l'on pourroit avoir quelque connoissance de leur sort. La première chose que les nouveaux

RELATION
du Groen-
land.

Chap. IX.

An. 1631.

Il arrive des
vaisseaux sur
la côte.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. IX.

An. 1631.

venus remarquerent fut la chaloupe ; qu'ils avoient équipée pour aller à la pêche des chevaux marins , quand le temps le permettoit. Ils furent surpris de la trouver en aussi bon état ; mais ils n'avoient presque aucune espérance de revoir leurs compatriotes vivants. Cependant ils s'avancèrent vers la tente , & jetterent quelques cris en approchant. Ils furent agréablement surpris d'entendre qu'on leur répondoit , & ce fut Thomas Ayres qui se trouvant alors dans l'enceinte extérieure , leur rendit le cri qu'il avoit entendu.

Le son des voix causa presque autant d'allarme que de joie à ceux qui étoient dans l'intérieur. Ils se leverent avec la plus grande vivacité , briserent la porte plutôt qu'ils ne l'ouvrirent , & s'élançerent tous ensemble hors de la tente. Leur aspect étoit des plus affreux , noircis de saie & de fumée , avec des restes d'habits en lambeaux. Après la première surprise , les gens de Hull les embrasserent dans des transports de joie , & les accompagnèrent dans leur demeure , dont ils admirerent l'ordre avec un nouveau plaisir. On

leur fit la politesse de les régaler des mets qui s'y trouverent ; ils y burent chacun un verre d'eau fraîche , & y mangerent un morceau de bête fauve qui étoit rôti depuis quatre mois.

Lorsqu'ils eurent resté quelque temps dans la tente, & qu'ils eurent satisfait leur curiosité en examinant tous les moyens ingénieux dont leurs compatriotes s'étoient servis pour se garantir du froid, & pour entretenir l'union de l'ame & du corps, ils allerent tous ensemble à l'un des vaisseaux où Pelham & ses compagnons furent reçus avec autant de tendresse que d'humanité. Trois jours après, les bâtimens auxquels ils appartenoient, arriverent dans le détroit, & chacun d'eux reprit son poste. Un nommé Mason, dont Fakely, Ayres & deux autres faisoient partie de l'équipage, eut la brutalité de les recevoir avec des invectives, en les traitant de fuyards & de déserteurs. Au contraire, le Capitaine de M. Pelham, qui se nommoit Goodler, le reçut ainsi que les autres, avec toutes les marques de bonté qu'ils méritoient. Ils partirent de ce pays le 20 d'Août, & arriverent en

RELATION
du Groen-
land.

Chap. IX.

AN. 1631.

Leur retour
en Angleter-
re.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. IX.

An. 1631.

Angleterre après un heureux voyage.
La Compagnie de Russie, pour le
service de laquelle ils avoient été en-
gagés, leur donna des récompenses
proportionnées aux peines qu'ils
avoient souffertes.



 JOURNAL

De sept Navigateurs, qui passerent
l'hiver dans l'isle de S. Maurice
au GROENLAND, où ils
moururent en 1634.

CHAPITRE X.

*Sept Hollandois entreprennent de passer
l'hiver au Groenland : Ils manquent
à prendre une baleine : Le pays est
entièrement couvert de neiges & de
glaces : Ils tuent deux ours. Ils ne
peuvent plus sortir de leurs tentes :
Ils sont attaqués du scorbut. Ils
meurent tous avant l'arrivée des
vaisseaux : Fin de leur Journal. Les
gens de la flotte Hollandoise trouvent
leurs cadavres.*

LA Compagnie Hollandoise du
Groenland, ayant résolu de pouf-
ser les découvertes aussi loin qu'il
seroit possible dans le pays d'où elle
avoit tiré son nom, & d'y faire des

 RELATION
du Groen-
land.

Chap. X.

An. 1633.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. X.

An. 1633.

Sept Hol-
landois en-
treprennent
de passer l'hi-
ver au Groen-
land.

observations sur les variations des temps, & sur les autres parties qui peuvent contribuer au progrès de l'Astronomie & à l'avantage du commerce, sept Navigateurs forts & courageux, s'offrirent d'y passer l'hiver, & de tenir un journal exact de tout ce qu'ils y auroient remarqué.

Pour remplir leur engagement, on les laissa dans l'isle de Saint Maurice au Groenland, le 26 d'Août 1633, la flotte ayant levé l'ancre pour la Hollande avec un vent de nord-est, & la mer très-élevée, ce qui dura jusqu'au lendemain. Le 27, les sept hommes remarquerent qu'il n'avoient vu aucune obscurité durant la nuit: le 28, il tomba beaucoup de neige; ils partagerent entre eux une demi livre de tabac pour chaque homme, ce qui devoit leur servir pour une semaine, & ils sortirent vers le soir pour faire leurs observations: mais ils ne virent rien de remarquable.

Le 29, le jour fut très-beau & le soleil éclatant: ils découvrirent la montagne des ours très-clairement du sommet d'une autre montagne, où ils grimperent souvent quand le temps

temps le leur permit. La nuit du 30 fut très-sombre; mais celle du 31 fut claire; les étoiles brillèrent & il fit un vent du nord-est. Depuis le premier de Septembre jusqu'au 7, le temps fut assez supportable, quoiqu'il tombât fréquemment de la pluie & de la neige. Le 8, le vent tourna au sud-est, & il y eut une grande pluie le matin; mais le temps s'éclaircit l'après-midi, & au commencement de la nuit, qui fut claire avec le ciel étoilé. Ils furent cette même nuit effrayés par un bruit affreux, comme si quelque chose d'une grosseur énorme, eût tombé près d'eux sur terre: mais quelques recherches qu'ils pussent faire, il ne leur fût pas possible d'en trouver la cause.

Le 9, le soleil fut si brûlant, qu'ils se mirent en chemise pour se rafraîchir; cependant il avoit plu le matin, & ces variations furent très-fréquentes jusqu'au 17. Ils employèrent ce temps à ramasser quelques herbes pour faire des salades, & ils virent plusieurs mouettes. Le vent se tourna au sud-ouest, & la mer fut couverte d'écume; mais la nuit fut

RELATION
du Groen-
land.

Chap. X.

An. 1633.

RELATION
du Goen-
land.

Chap. X.

An. 1633.

Ils man-
quent à pren-
dre une ba-
leine.]

très-calme. Le 18, il tomba beau-
coup de pluie, & l'on donna à cha-
que homme une mesure d'eau-de-vie
qui devoit lui durer onze jours.

Le 23, l'air fut très-pesant, quoi-
que le vent fût à l'est: ils virent une
baleine qui se jouoit près le rivage,
& ils se mirent dans leur chaloupe
pour la poursuivre; mais le temps se
couvrit bien-tôt, & il s'éleva un
épais brouillard qui fut suivi de
pluie, ce qui les empêcha de s'en
rendre maîtres. Le 26, l'air fut très-
froid; il fit une forte gelée, & ils ne
trouverent plus de salades. Les pluies
froides qui continuoient & les vents
violents qui souffloient de différents
côtés, les firent pourrir dans la
terre.

Le 2 d'Octobre, ils trouverent
une très-belle fontaine d'eau claire,
dans la partie méridionale de l'isle,
& la gelée fut si forte, que la glace
des étangs, même du côté du sud,
pouvoit porter aisément un homme.
Les deux jours suivans, le temps fut
à la gelée; mais le 5, le vent s'étant
tourné au sud, il tomba une si grande
pluie, qu'ils ne purent sortir de leurs
tentés. Cependant la gelée reprit le

lendemain matin, & la nuit du 8, il y eut un ouragant si violent, qu'ils craignirent que leurs tentes n'en fussent emportées. La fureur des vents, jointe au bruit affreux de la mer agitée, les empêcha de dormir toute cette nuit: le vent varia ensuite du nord au nord-est, & fut si violent, qu'aucun vaisseau n'auroit pû tenir contre.

RELATION
du Groen-
land
C^{ap.} X.

AN. 1633.

Le froid les obligea alors, non-seulement à faire du feu, mais à se tenir très-renfermés; & ils furent contraints de mettre leur linge à couvert devant le feu pour le faire sécher, parce que hors de la porte, il devenoit en une minute, aussi dur que du bois. Ils se trouverent extrêmement fatigués, & commencerent à être tourmentés fréquemment de vertiges.

Le 12, ils eurent de grands vents, une forte gelée: la neige tomba en abondance, & un baril de chair d'ours se gela à six pieds du feu. Le 15, ils sortirent armés de harpons, de lances, de coutelats, & d'autres armes offensives, pour attaquer deux baleines qui avoient été jettées sur le rivage: mais la marée monta avec

RELATION
du Groen-
land.

Chap. X.

An. 1633.

Le pays est
entièrement
couvert de
neiges & de
glaces.

tant de promptitude, qu'elle emporta ces animaux, quoiqu'ils eussent reçu quelques blessures.

Le 19, ils virent la partie septentrionale du rivage, couverte de glaces, & quoique le soleil fût encore sur l'horison, les rayons de cet astre ne s'élevoient pas au-dessus de la hauteur, au pied de laquelle ils avoient dressé leurs tentes, pour quelle leur servît d'abri. Le 20, ils virent un ours; mais ils ne purent le tuer, quoiqu'ils l'eussent atteint de plusieurs coups qui paroissoient avoir porté assez profondément. Il leur parut que les glaces augmentoient en mer; le vent continua à souffler de l'est, & la nuit fut extrêmement froide. Le 25, ils poursuivirent un autre ours qui étoit venu se réfugier près de leurs tentes, mais ils devança leur vigilance. Il continua à tomber de la neige tous les jours, quoiqu'il y eût quelques intervalles de soleil & de beau temps. Cependant le froid augmentoit de plus en plus, & il fut si rude le 31, qu'il brisa plusieurs vases qui contenoient des liqueurs. On ne vit plus aucune apparence d'eau, & la baie ainsi que la

mer, furent glacés aussi loin que la vue se pouvoit étendre.

Le 2 de Novembre, six ou sept ours vinrent de compagnie près de leurs tentes; ils en tuerent un, les autres prirent la fuite en le voyant tomber, & se sauverent sur les glaces où il n'étoit pas possible de les poursuivre. Ces animaux carnaciers, venoient les nuits en si grand nombre autour des tentes, que les Hollandois jugerent qu'il seroit dangereux de sortir. Ils furent obligés d'allumer de grands feux dans leurs cellier, pour que leur biere & leurs autres liqueurs, ne fussent pas détruites par la gelée. Le 3, voyant le temps plus supportable, ils tirerent un ours sur la glace, le tuerent, & traînerent son corps dans leur tente avec une forte corde. Le 5, la neige fut si épaisse & le vent si violent, qu'il leur fut impossible de sortir. Depuis ce temps, les mouettes se tinrent cachées, l'eau fut totalement consommée, & les Hollandois furent obligés de se servir de neige fondue.

Depuis le 19, les jours devinrent si courts, qu'ils n'avoient pas de clarté

RELATION
du Groen-

land.
Chap. X.

AN. 1633.

Ils tuent
deux ours.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. X.
An. 1633.

suffisante pour lire ou pour écrire dans leurs tentes, ce qui les jeta dans une profonde mélancolie. Le 23, ils tirèrent un ours, qui se sauva sur les glaces, quoiqu'il eût une terrible blessure, à en juger par les traces de sang qu'il laissa sur la route; mais cet animal est si fort, qu'il couit encore long-temps avec le corps percé d'outré en outré.

Le 26, le vent se tourna au sud, le temps fut assez doux, & les glaces furent chassées de la baie dans l'océan. Deux ou trois jours avant, ils avoient encore vu quelques mouettes qui se retirèrent dans les montagnes, aux approches de la nuit. La fin de ce mois & le commencement de Décembre, furent si doux, qu'ils commencerent à espérer que l'hiver ne seroit pas beaucoup plus rude qu'il ne l'est ordinairement en Hollande; mais le 8, le froid reprit avec un vent de nord-est, & les glaces commencerent à paroître de toutes parts en plus grande abondance.

Depuis quelque temps, il leur avoit été impossible de tuer des ours, ces animaux se tenant si bien sur leurs gardes, qu'on ne pouvoit en

approcher, & quand il leur arrivoit d'en bleffer quelqu'un, ils le perdoient dans les glaces. Cependant le 12, un des Hollandois eut le bonheur d'en bleffer un à la tête, qui expira sur la place: on en fit rôtir une cuisse qui fut trouvée délicieuse par de gens qui, depuis long-temps, ne mangeoient que des viandes salées. Cet ours étoit jeune, ce qui en rendoit la chair meilleure. Le 17, il fut poussé une quantité prodigieuse de glaces dans la baie, par un vent de sud très-violent, qui fit tomber un grand nombre de mouettes des montagnes, & elles faisoient autant de bruit que lorsqu'on les entend au mois de Mai en Hollande. Le 21, la gelée fut très-forte; & la neige couvrant la terre à une épaisseur considérable, ils furent obligés de mettre des bottes pour sortir. Le jour duroit toujours quatre heures; mais la plus grande partie du mois de Décembre, le temps fut si mauvais, qu'ils demeurèrent renfermés dans leurs tentes, sans oser en sortir.

Ils commencerent la nouvelle année aussi gaiement que les circonstances purent le leur permettre, &

RELATION
du Groen-
land.

Chap. X.

An. 1633.

Ils ne peuvent plus sortir de leurs tentes.

An. 1634.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. X.

An. 1634.

ils firent toujours régulièrement la priere. Le froid étoit excessif, & les glaces dont la baie étoit couverte, leur paroissoient du haut de leurs tentes, comme des collines escarpées, tant elles avoient d'épaisseur. Ils virent le 13, un ours devant eux, & l'un des hommes eut le plaisir de le mettre bas d'un coup de fusil; il fut traîné avec des cordes dans leur tente, d'où ils ne se hazardoient plus à sortir: on l'écorcha & on le prépara pour leur table, où il fut reçu comme un mets excellent.

Pendant tout le mois de Janvier, la neige continua à tomber, la gelée fut très-vive, & ils eurent les temps les plus orageux, ce qui dura une partie de Février. Le 16 de ce mois, ils virent deux oiseaux sauvages qui ressembloient assez à des oies, avec un faucon: mais aucun ne vint à la portée de leur fusil. Les ours mêmes, comme s'ils eussent été instruits par le traitement que leurs compagnons avoient reçu de celui qui les attendoit, devinrent si réservés, qu'on ne les découvroit plus que de très-loin. Le temps fut très-variable le reste de ce mois; le vent

de sud amena quelques dégels, mais celui de nord-est qui revenoit ensuite, étoit toujours accompagné d'un redoublement de gelée.

Le premier de Mars, le soleil commença un peu à luire sur leurs tentes, & il plut vers le soir; mais ensuite le temps se remit au froid & à la tempête jusqu'au 11. Alors l'air devint calme & agréable, & le soleil donna quelque chaleur, ce qui dura plusieurs jours, pendant lesquels le vent fut au sud. Le 15, les Hollandois tuerent un ours, pendirent sa peau pour la faire sécher, & salerent légèrement toute la chair qu'ils ne purent manger immédiatement. La viande fraîche leur étoit alors de la plus grande utilité de quelque espece qu'elle fût, parce qu'ils étoient presque tous attequés du scorbut, qui les incommodoit horriblement; aussi furent-ils très-satisfaits quand ils purent prendre quelques renards au piège. Le temps fut assez beau pendant tout ce mois, & les jours devinrent fort sereins: mais les progrès de leur mal, & le défaut de nourriture fraîche, les jetta dans le plus grand découragement. Le 28 & le

RELATION
du Groen-
land.
Chap. X.

An. 1634.

Ils sont
attequés du
scorbut.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. X.

An. 1634.

29, ils virent dans la baie, des baleines d'une prodigieuse grandeur, & en telle quantité, que s'ils avoient eu la force nécessaire & les instrumens convenables pour la pêche, ils y auroient pû faire un profit très-considérable; mais l'état où ils se trouvoient, ne leur permettoit pas de rien entreprendre. Ils virent aussi beaucoup d'autres poissons, & le 31, ils tirèrent sur une ourse accompagnée de trois petits, mais sans pouvoir réussir à la tuer. Il y avoit encore dans la baie, quatre ou cinq baleines que le reflux avoit laissées presque à sec; mais quand elles y auroient été entierement, les Hollandois n'en auroient pû retirer aucun avantage, parce qu'ils étoient trop foibles pour les pouvoir attaquer.

Ils meurent
tous avant
l'arrivée des
vaisseaux.

Le 3 d'Avril, ils se trouverent si accablés par le scorbut, qu'il n'en resta que deux qui pussent se tenir sur leurs pieds: ils tuerent les deux derniers poulets qui leur restoient, & les donnerent à leurs camarades, dans l'espérance que ce léger rafraichissement, pourroit leur apporter quelque soulagement. La plus grande

partie de ce mois, ils virent tous les jours beaucoup de baleines; mais l'air fut encore très-froid, parce que le vent souffloit du nord-est, & il leur fut presque impossible de sortir de leur tente, la maladie faisant toujours de nouveaux progrès. Le 16, celui qu'ils appelloient leur secrétaire, & qui avoit toujours écrit le journal, mourut. Le 23, il tomba un peu de pluie par un vent de sud; & leur état devint si déplorable, qu'il n'en resta pas un seul qui pût donner quelque secours à ses compagnons, puisqu'il n'y en avoit plus qu'un, auquel il fût demeuré un peu de mouvement, encore ne pouvoit-il marcher qu'avec la plus grande peine. Le 23, mourut leur Commandant, ils tuerent leur chien le 27, ce qui leur fit un repas assez mauvais. La nuit fut belle quoique le temps parût couvert, & il dégela dehors. Le 28, les glaces furent chassées dans la haute mer, & la baie en fut entièrement dégagée. Le 29, le temps fut couvert pendant le jour, & le vent de nord souffla avec assez de force: la nuit, il tourna au nord-est & devint encore plus violent. Le

RELATION
du Groen-
land.
Chap. X.

An. 1624.

31, il fit un beau temps & le soleil fut très-brillant.

Le journal finit en cet endroit; & il fut trouvé par des gens de quelques vaisseaux de Zélande qui allerent cette même année avec la flotte de Groenland. La fin en étoit à peine lisible; il est vraisemblable que celui qui continuoit à l'écrire ne put tenir plus long-temps la plume, & qu'il se retira dans sa cabane, où il remit son ame entre les mains de son Créateur.

Aussi-tôt que la flotte fut à la vue de l'isle de Saint Maurice, où elle arriva le 4 de Juin 1634; les mariniens se presserent de descendre à terre, pour visiter leurs compagnons; quoiqu'ils eussent très-peu d'espérance de les revoir, ne les trouvant pas sur le rivage. Quand ils entrerent dans les tentes, ils trouverent ces infortunés morts dans leurs lits. Ils jugerent que ceux qui avoient survécu au secrétaire, étoient morts vers le commencement de Mai: on trouva près de l'un d'eux un peu de pain & de fromage, dont il avoit sans doute mangé quelque temps avant que d'expirer. A côté du lit

d'un autre, on vit une boëte d'onguent, & l'on jugea qu'il s'en étoit frotté les dents & les gencives, parce qu'on trouva sa main posée contre la bouche; il y avoit aussi près de lui un livre de prieres.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. X.

An. 1634.

On ne peut penser, sans frémir, à la situation déplorable de ces malheureux, qui périrent ainsi sans pouvoir se donner réciproquement aucun secours. Il est probable qu'ils languirent jusqu'à ce que la vivacité du froid eut entièrement éteint leurs chaleur naturelle, & ceux qui vécutent les derniers, furent certainement, les plus malheureux. La principale cause de leur perte fut le scorbut, dont ils furent infectés, parce qu'ils n'avoient d'autre nourriture que des viandes salées. Cette maladie leur engourdit les membres, ils devinrent hors d'état de pouvoir faire aucun exercice qui tint leur sang en mouvement; toutes les parties de leur corps se roidirent, & le froid acheva leur destruction. Cependant il n'auroit pas été assez excessif pour leur faire perdre la vie, s'ils avoient pû se tenir en action, & résister à la maladie qui fut

la principale cause de leur perte.

Le Chef d'Escadre ordonna de les mettre dans des coffres & de les couvrir de neige, jusqu'à ce que le dégel donnât plus de facilité pour ouvrir la terre, & on creusa leurs fosses aussi-tôt qu'elle fut un peu amolliée. Enfin, ils furent inhumés le 24 de Juin, fête de Saint Jean, au bruit d'une décharge générale du canon de toute la flotte.

RELATION
du Gron-
land

Chap. X.

An. 1634.



CHAPITRE XI.

Abrégé du Journal de sept autres Navigateurs qui furent laissés pour hiverner au Spitzbergen , en l'année 1634, & qui y moururent en 1635.

EN l'année 1633, la même flotte qui avoit laissé dans l'isle de Saint Maurice, les sept infortunés dont nous venons de rapporter la fin déplorable en laissa encore sept, également dans la vue de faire des observations à Spitzbergen : ils y passerent heureusement l'hiver, & en furent ramenés en 1634. Leur place fut remplie par sept autres, qui s'offrirent volontairement à hiverner dans le même endroit. Ils se nommoient André Johnson, de Middleburg ; Corneille Tyffe, de Rotterdam ; Jérôme Carcoen, du Port de Dest ; Tobie Jellis, de Frise ; Nicolas Florison, de Hoom ; Adrien Johnson, de Dest, & Fettie Otters, de Frise. On leur laissa des herbages, des médicaments, de la viande, des liqueurs & toutes les

RELATION
du Groen-
land.
Chap. XI.

An. 1634.

Sept au-
tres Hollan-
dois entre-
prennent de
passer l'hiver
dans le mê-
me pays.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. XI.

An. 1634.

autres choses nécessaires : ils tinrent un journal de leurs observations , tant qu'ils furent en état de l'écrire , & nous allons donner en peu de mots , l'extrait de ce qu'il contenoit de plus intéressant.

Le 11 de Septembre 1634 , la flotte ayant mis à la voile pour la Hollande , les sept aventuriers virent en mer une grande quantité de baleines , & tirèrent sur elles plusieurs décharges d'armes à feu , sans leur causer aucun dommage : ils parcoururent aussi le pays pour chercher des renards , des ours & des végétaux ; mais ce fut sans aucun succès.

Ils cessèrent de voir le soleil , le 20 ou le 21 d'Octobre.

Ils sont
attaqués du
scorbut.

Le 24 de Novembre , ils furent alarmés à la vue du scorbut dont ils commencerent à être attaqués , ce qui leur fit redoubler d'ardeur pour chercher des herbages , des renards & des ours ; mais ils ne furent pas plus heureux que dans leur premières recherches.

Le 2 de Décembre , ils dresserent quelques pièges pour prendre des renards : Nicolas Florison prit un remede contre le scorbut , Jérôme

Carcoen en fit de même le 11, & ils convinrent alors de manger séparément, pour ne se pas communiquer l'infection, parce qu'il y en avoit plusieurs qui n'étoient pas encore attaqués de cette affreuse maladie.

Le 23, leur Cuisinier vit un ours près de leurs tentes; mais l'animal prit la fuite avant que les Hollandois eussent pû prendre leurs fusils.

Le 24, trois d'entre eux étant ensemble, découvrirent un autre ours, qui se leva sur ses pieds de derriere quand ils approcherent. Ils lui tirent un coup de mousquet dont il fut renversé en répandant beaucoup de sang & en faisant des rugissements affreux. Il saisit une de leurs hallebardes entre ses dents & la rongea avec une force étonnante; mais après avoir continué quelque temps ses rugissements, il rassembla tout-à-coup ses forces, & prit la fuite avec tant de vitesse, qu'ils le perdirent bien-tôt de vue, quoiqu'ils le suivissent avec des lanternes, jusqu'à ce qu'ils fussent épuisés de fatigue. La perte de cet ours leur fut très-sensible dans le besoin où ils étoient de viande fraîche. Le scorbut faisoit de jour en jour de

RELATION
du Groen-
land.

Chap. XI.

Il en meurt
trois en peu
de temps.

An. 1635.

nouveaux progrès; & comme ils n'avoient que des viandes salées pour leur nourriture, ils étoient tourmentés des douleurs les plus cuisantes.

Le 24 de Janvier 1635, Adrien Johnson mourut dans de vives douleurs, & il fut bien-tôt suivi par Corneille Thyffe, homme de très-bon sens, & le meilleur navigateur qu'ils eussent entre eux. Fette Otters termina également sa vie deux ou trois jours après, & les quatre survivants, quoiqu'ils fussent à peine en état de se soutenir sur leurs jambes, firent cependant pour leurs compagnons des bieres dans lesquelles ils mirent leurs corps.

Le 28, ils virent un renard, mais il ne leur fut pas possible de le tuer.

Le 7 de Février, ils eurent le bonheur d'en prendre un dans un piège, ce qui leur donna quelque rafraîchissement; mais ils n'en retirent que très-peu d'avantage, parce que la maladie étoit parvenue à un degré trop violent de malignité.

Le flux de
sang se joint
à leurs autres
maux.

Ils virent alors tous les jours un assez grand nombre d'ours, quelquefois jusqu'à dix ensemble; mais ils étoient si foibles, qu'ils ne pouvoient

porter leurs armes. S'ils en avoient tué quelqu'un, il leur auroit été très-difficile de le porter à leur habitation, encore moins étoient-ils en état de les poursuivre après les avoir blessés, puisqu'ils pouvoient à peine se soutenir sur leurs pieds. Leurs gencives étoient excessivement enflées, & leurs dents si peu en état de leur rendre service, qu'ils furent contraints de cesser de manger leur biscuit; & ils souffroient en même temps dans les entrailles & dans les reins, de vives douleurs que le froid augmentoit encore. A tous ces maux, se joignit le flux de sang dont les uns furent attaqués, pendant que les autres le rendoient par la bouche: enfin, il ne restoit plus que Jérôme Carcoen qui fût en état de se mouvoir & de porter un peu de bois pour entretenir leur feu.

Le 23, il leur fut absolument impossible de sortir de leur cabane, & ils s'abandonnerent totalement à la miséricorde divine, leur misère étant au plus haut degré où elle pouvoit monter.

Le 24, ils eurent une foible lueur du soleil, qu'ils n'avoient pas vu

RELATION
du Groen-
land.

Chap. XI.

An. 1633.

Fin de leur
Journal.

RELATION
du Groen-
land.

Chap. XI.

An. 1635.

depuis le mois d'Octobre. Le 26 du même mois de Février, fut vraisemblablement le dernier jour où celui qui tenoit la plume put encore écrire; car ils finirent en cet endroit leur Journal, en remarquant qu'ils étoient encore quatre hommes vivants, couchés à terre, avec assez d'appétit pour pouvoir manger, si l'un d'eux avoit eu la force de donner de la nourriture aux autres; mais que les infirmités & la douleur, les réduisoit à ne se pouvoir donner réciproquement aucun secours. Ils le terminoient, en disant que dans cette affreuse situation, il ne leur restoit plus d'espérance que pour la vie à venir: que tourmentés de faim & de froid, ils se recommandoient dévotement à leur Créateur: qu'ils attendoient avec impatience leur dernier instant, & qu'ils prioient le Seigneur de hâter ce moment funeste.

On trouve
leurs corps
morts à l'ar-
rivée de la
flotte.

La flotte de Hollande qui vint en 1635, trouva leurs cabanes fermées pour en empêcher l'entrée aux ours & aux renards. Un Boulanger qui étoit descendu des premiers, rompit la porte de celle d'André Johnson, & trouva une partie d'un chien mort,

qu'il paroïssoit qu'on avoit eu dessein de faire cuire. S'avancant un peu plus loin, il rencontra à ses pieds la carcasse du second chien, parce qu'on leur en avoit laissé deux. Plus loin, il trouva les corps de deux de ces malheureux Hollandois étendus à terre sur quelques vieilles voiles. Ils s'étoient traînés l'un près de l'autre, & leurs genoux touchoient presque leur menton. Nicolas Florison & un autre, furent trouvés morts dans leurs lits: on les mit tous dans des bieres, & aussi-tôt qu'on put ouvrir la terre, ils furent déposés dans des fosses profondes, avec de grandes pierres sur leurs corps, pour que les ours & les autres bêtes féroces ne pussent les déterrer. Nous ne trouvons pas qu'aucun autre se soit hasardé depuis, à passer l'hiver dans le Spitzbergen.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. XI.

An. 1635.



CHAPITRE XII.

*Description abrégée d'un naufrage arrivé
près du Spitzbergen , en l'année
1646.*

RELATION
du Groen-
land.
Chap. XII.

An. 1646.

Les Hollan-
dois trouvent
en mer un
glaçon char-
gé de cinq
hommes.

JEAN Corneille de Maniken, ayant été envoyé à la pêche de la baleine en 1646, partit du Texel, le 6 de Mai, & le 3 de Juin, il arriva près du Spitzbergen. La quantité de glaces qui étoient encore dans la baie, l'empêcherent d'y jeter l'ancre : il fut obligé de tenir la mer, & ayant découvert deux baleines éloignées du rivage, il envoya ses chaloupes bien équipées à leur poursuite.

Pendant que les Matelots ramoient de côté & d'autre, pour trouver l'occasion d'attaquer avec succès un de ces énormes animaux, ils découvrirent à une distance assez éloignée, un grand glaçon sur lequel ils virent quelque chose de blanc, & jugerent d'abord que c'étoient des ours. Ellert Jonhson, le harponneur soutint que c'étoit quelque autre chose qui se

mouvoit sur ce glaçon : persuada à ses compagnons de ramer de ce côté, & ils y consentirent après quelques disputes. Quand ils furent plus près, ils reconnurent que c'étoit une espece de signal de détresse, que faisoit mouvoir un homme porté sur la glace.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. XII.
An. 1646.

Cette découverte les obligea de s'approcher le plus promptement qu'il leur fut possible, & ils furent extrêmement surpris d'y trouver quatre hommes vivants & un mort. Ils les reconnurent à leur langage, pour des Anglois, les prirent dans la chaloupe, & les conduisirent à bord de leur vaisseau qui étoit dans la baie.

Ils étoient réduits à la dernière extrémité, par la faim & par le froid, n'ayant eu rien à manger depuis long-temps avant qu'ils eussent vus la chaloupe, excepté un ceinturon de cuir, qu'ils avoient partagé en morceaux d'égale grandeur, pour en faire leur nourriture. Le Chirurgien apporta tous ses soins pour leur conserver la vie, mais malgré toutes ses attentions, il en mourut trois, cinq ou six jours après qu'ils eurent été

RELATION
du Groen-
land.

Chap. XII.

An. 1646.

Relation de
leur naufra-
ge.

sur le vaisseau. Le quatrieme fut le
seul qui survécut : il fut amené à
Delft sur la Meuse, au mois de Sep-
tembre 1646, & il repassa ensuite
en Angleterre.

Il dit que leur vaisseau ayant fait
naufrage sur le glaçon où on les
avoit trouvés, l'équipage, composé
de quarante-deux hommes, y étoit
descendu avec quelques ustensiles,
des vivres & une chaloupe : qu'ils
s'étoient creusé un trou profond dans
la glace, pour y former une espece
de cave, dont ils avoient fermé l'en-
trée avec toutes les pieces qu'ils en
avoient tirées, afin de se garantir de
la violence des vents & des vagues,
en quoi ils avoient assez bien réussi,
& qu'ils étoient demeurés quatorze
jours dans cette caverne.

Le Commandant jugeant imposs-
ble de vivre long-temps sur ce gla-
çon, avoit résolu de gagner la terre
dans la chaloupe avec dix-sept de
ses gens, & de la renvoyer ensuite
prendre les autres quand il y auroit
réussi : mais ces derniers n'en avoient
eu aucunes nouvelles, & comme il
étoit survenu une violente tempête,
ils avoient jugé que leurs compagnons
étoient

étoient péris en mer, sans pouvoir
gagner la côte.

RELATION
du Groen-
land.
Chap. XII.

An. 1646.

Il en étoit demeuré vingt-deux sur
la glace, & leurs provisions étant très-
peu abondantes, ils s'étoient trouvés
bien-tôt réduits à la plus grande di-
fette, sans avoir presque d'autre at-
tente, que celle de la mort. Alors
ils avoient résolu de se séparer, & de
se mettre sur différentes pieces de
glace, dans l'espérance qu'un hasard
heureux en pourroit pousser quel-
qu'une vers la terre: mais on n'a ja-
mais su ce que les autres sont deve-
nus, s'ils ont rencontré quelques
vaisseaux, ou s'ils ont abordé au ri-
vage. Il est vraisemblable qu'ils ont
tous été engloutis dans l'impitoya-
ble Océan, puisque Jean Corneille
ayant donné ordre à sa chaloupe de
croiser pour en faire la recherche,
ses gens n'en découvrirent aucun.





DESCRIPTION

De l'Islande & de ses Habitants,
par Angrim Jonas.

 CHAPITRE I.

*Situation & climat de l'Islande : Des
Rivieres & Lacs de l'Islande :
Sentiment ridicule des Habitants
au sujet du mont Hécla : Description
des Habitants : Ils vendent le vent
aux Etrangers : Usages ridicules de
ce pays : Ils sont tous grands joueurs
d'Échecs.*

DESCRIP-
TION
de l'Islande.
Chap. I.

Situation
& climat de
l'Islande.

AVANT de quitter ce qui concerne les mers septentrionales, nous allons rapporter quelques anecdotes tirées d'Angrim Jonas, & de quelques autres Auteurs qui ont traité de l'Islande. Cette Isle qui est au midi du Groenland, est bornée à l'est par l'Océan septentrional, au nord, par la mer Glaciale, & au sud,

par la mer d'Ecoffe. Elle est située au foixante-cinquieme degré, ou environ, de latitude feptentrionale, & tire fon nom des glaces (Ice) dont elle est couverte : elle est à peu-près deux fois auffi grande que l'ifle de Scilly : le plus long jour, dans le temps du folstice d'été, est depuis deux heures du matin, jufqu'à dix heures du foir, & pendant ce temps, qui dure environ deux mois, le fo-
 leil n'est point enfoncé au deffous de l'horifon : auffi ne s'éleve-t-il que très-peu au deffus, dans le temps du folstice d'hiver, où le plus court jour, est depuis dix heures du matin jufqu'à deux heures après midi, qui est l'heure du coucher du foileil dans cette faifon de l'année.

DESCRIP-
 TION
 de l'Iflande.
 Chap. I.

L'Iflande est à préfent un pays ftérile, où l'on ne trouve ni grain, ni bois ; cependant on prétend qu'il y avoit autrefois du froment en abondance. Il paroît auffi, par les énormes troncs d'arbres qu'on y a trouvés auffi noirs que de l'ébene, qu'il n'est pas incroyable qu'on en ait autrefois tiré, (comme on le dit) du bois propre à conftruire des vaiffeaux. Aujourd'hui fi l'on n'y

—————
 DESCRIPTION de l'Islande. Chap. I. conduisoit des bois pour le chauffage & pour les bâtimens, & si les Nations voisines ne leur fournissoient des grains, les Islandois périroient bien-tôt de faim & de froid.

Des Rivieres & lacs de l'Islande.

Ce pays est bien arrosé, les sources en général y sont très-claires, & quelques-unes fournissent une eau aussi nourrissante, dit-on, que la biere; mais la plus grande partie de ces eaux sont malsaines. On y trouve une grande quantité d'eaux chaudes, beaucoup de lacs & d'étangs, de ruisseaux & de rivières navigables, dont il seroit ennuyeux de rapporter les noms, & qui sont toutes très-abondantes en poisson.

Si nous en croyons Blefkenius; il y a dans la partie occidentale de cette Isle, un lac si froid, qu'il pétrifie tout ce qu'on y jette: si l'on y enfonce un bâton, la partie qui est dans l'eau, devient aussi dure que du fer, pendant que le reste conserve sa première nature. Il y a aussi, dit le même Auteur, un lac vers le milieu de l'Isle, d'où il sort une fumée d'une telle malignité, qu'elle tue les oiseaux qui passent au-dessus. On y trouve des fontaines dont l'eau est si

brûlante, qu'elle enleve la peau si elle tombe dessus, & quand on la laisse refroidir, elle dépose une forte teinture de soufre. On voit nager sur la surface une substance rouge, qui semble animée, puisqu'elle plonge dans l'eau quand on en approche, & qu'elle revient au dessus quand on s'en éloigne. Les eaux d'une autre fontaine ont le goût de froment, & sont un excellent remede contre les maladies honteuses, très-communes en ce pays.

Le soufre est le seul minéral qu'on trouve en Islande, & en creusant la terre, on en tire dans presque tous les endroits de l'isle, particulièrement dans la partie orientale, près du mont Hécla. Cette montagne a un volcan qui jette souvent des flammes, & vomit des matieres ardentes avec des cendres & des pierres calcinées, comme le Vésuve, ou le mont *Ætna*. Il a péri beaucoup de personnes qui ont voulu aller sur cette montagne, parce que le terrain s'est abîmé sous eux, & qu'ils y ont été ensevelis tous vivants : cependant quand le vent souffle de l'ouest, elle paroît moins agitée que dans les

DESCRIPTION
de l'Islande.
Chap. I.

DESCRIP-
TION
de l'Islande.
Chap. I.

autres temps, & l'on en peut approcher avec moins de danger. On prétend que quand on jette une pierre dans la concavité du volcan, elle est repoussée en l'air avec une vitesse prodigieuse.

Sentiment
ridicule des
Habitants au
sujet du mont
Hécla.

Les Habitants croient que cette montagne est la demeure des ames damnées, qui y sont tourmentées par le feu; & ils assurent très-sérieusement qu'on voit souvent des troupes de diables qui jettent dans le volcan, les esprits de ceux qui sont morts depuis peu, & qu'ils les y précipitent à mesure qu'elles en veulent sortir; ce qui arrive particulièrement, disent-ils, après quelque sanglante bataille. Le froissement des vagues & des glaçons sur le rivage & dans les cavités des rochers, occasionne un bruit qui a quelque chose de funeste & d'effrayant: aussi les Islandois croient que ce sont les lamentations & les gémissements des damnés, qui sont tourmentés d'un froid excessif dans les glaces, leur punition consistant principalement dans le passage de l'un à l'autre extrême.

Le 29 de Novembre 1563, la

mer parut toute couverte d'une flamme éclatante dans le voisinage du mont Hécla. Les plus sensés jugerent que ce phénomène étoit causé par une éruption de matieres brûlantes : on sentit en même-temps un tremblement de terre, & l'on entendit un bruit affreux dans toute l'isle. Le jour suivant, dans l'endroit où la mer avoit paru en feu, on trouva qu'elle s'étoit retirée au moins de deux lieues de ses anciennes limites.

DESCRIP-
TION
de l'Islande.
Chap. I.

Les habitants de l'Islande, sont forts, courageux & ont l'esprit assez vif. Les pauvres y sont esclaves des riches, dont les biens consistent en troupeaux, en bâtimens pour la pêche, & en un grand nombre de vassaux. Ils sont en général, grands & bien faits, & si leurs femmes étoient parées, on les trouveroit assez belles. Les hommes & les femmes sont habillés de même, sans avoir rien qui les distingue. Leur maniere de vivre est fort dure ; ils se nourrissent d'une espece de morue seche qu'on brise avec une pierre, & ils y joignent au plus, du beurre & du fromage très-mauvais : leur

Description
des Habi-
tants.

DESCRIP-
TION
de l'Islande.
Chap. I.

boisson est de l'eau, du lait ou du petit-lait : par cette sobriété, sans se servir de Médecin, il est ordinaire d'y voir des personnes qui vivent jusqu'à cent cinquante ans.

Ils vendent
le vent aux
Etrangers.

Les Islandois disent qu'ils ont un esprit familier, dont ils suivent les avis pour la chasse & pour la pêche : suivant Ortelius, ils donnent à ces démons, le nom de Drollard, qui paroît dérivé du mot Danois Trol, qui signifie un diable. Blaskenius dit aussi qu'ils font un bon commerce de la vente des vents : ils forment un certain nombre de nœuds à une corde ou à un mouchoir, sur lesquels ils prononcent des mots extraordinaires par forme de charme, & l'acheteur est averti de délier tel ou tel nœud aux différents endroits où il se trouve dans sa route.

Angrim Jonas, qui étoit Coadjuteur de l'Evêché de Hole, né dans le pays, & homme de très-bon sens, tourne en ridicule cette espece de conjuration. Il prétend que les Islandois étant très-experts dans la connoissance des variations de l'air, peuvent prévoir quelques heures d'avance, de quel côté le vent soufflera;

& il dit qu'ils sont très-attentifs dans leur marché, à ne point entrer en traité avec aucun Etranger, jusqu'à ce qu'ils ayent remarqué que le vent est prêt à tourner comme il le demandent. Les nœuds qu'ils donnent comme une espece de charme, & les mots qu'ils prononcent, ne sont que pour faire paroître la convention plus mystérieuse, & quand il arrive qu'ils ont deviné juste, l'acheteur crédule fait de toutes parts l'éloge de leur intelligence, ce qui augmente encore la crédulité des autres.

DESCRIPTION
de l'Islande.
Chap. I.

Lorsque les jeunes filles sont parvenues à l'âge de puberté, leurs parents les prostituent aux Etrangers, quand il s'en trouve chez eux, pour les moindres bagatelles; par exemple, pour un biscuit, parce que n'ayant pas de bled dans leur pays, ils le regardent comme un mets délicieux, & le conservent pour le présenter trempé dans du lait, quand ils ont quelque grande fête, ou quand ils régalent leurs supérieurs. Si cette union est fertile, la fille en est beaucoup plus estimée, & celui qui l'épouse par la suite, reçoit

Usages ridicules de ce pays.

DESCRIP-
TION
de l'Islande.
Chap. I.

l'enfant comme une portion considérable de sa dot.

S'il leur arrive par quelque échange, d'avoir du vin, de la biere, ou de quelque autres liqueurs fortes, il ne les conservent pas, mais ils invitent tous leurs amis à en venir boire avec eux, & ils ne se quittent pas, tant qu'il en reste une seule goutte. Pendant le repas, ils s'animent les uns les autres par des chansons qui n'ont aucune poésie, & dans lesquelles ils célèbrent les exploits de leurs ancêtres. Ils ne se levent jamais de table pour satisfaire aux besoins naturels, ce qui seroit regardé comme une grande impolitesse; mais ils les font connoître à l'une des femmes de la maison: alors les filles leur apportent les vases nécessaires, qu'elles donnent successivement à chacun des convives, & ce seroit une grossiereté de les refuser.

Quelque attesté que ce fait puisse être, Jonas en parle avec colere, comme d'une calomnie contre la modestie de ses compatriotes, & il prétend aussi qu'il est faux que les gens de son pays se lavent les dents avec de l'urine. Je pense que c'est

avec justice qu'il les justifie sur des usages si ridicules : peut-être ont-ils été autrefois soufferts dans des parties de débauche ; mais il est difficile de croire qu'ils se soient perpétués, & que ces peuples soient demeurés aussi grossiers & aussi brutes.

Les bestiaux qu'on trouve morts par quelque accident dans la campagne, ou qui sont étouffés par la neige, sont très-estimés & presque regardés comme sacrés. La gelée les conserve sans corruption, pendant plusieurs mois ; aussi les Habitants n'usent-ils point de sel, ni pour le poisson, ni pour la chair, & cet assaisonnement leur est entièrement inutile.

Les Islandois sont grands joueurs d'échecs, & ils y passent souvent des nuits entières. Il n'y a pas un paysan dans la campagne qui ne connoisse ce jeu, & qui n'ait ses piéces faites d'os de poisson, avec cette différence des nôtres, qu'ils donnent le nom d'évêques à celles que nous appelons fous, parce qu'ils disent que le Clergé est toujours le plus proche des Rois. Leurs pions ont des épées à leur côtés, avec les joues enflées.

DESCRIP-
TION
de l'Islande.
Chap. I.

Il s jouent
beaucoup
aux échecs.

comme étant prêts à sonner du cornet qu'ils tiennent à la main, & ils les appellent Centurion ou Capitaines ; sur quoi l'on peut remarquer que dans la plus grande partie des pays septentrionaux, les Trompettes sont considérés comme des Officiers, & qu'on est très-éloigné d'en faire aussi peu d'estime que dans les Etats de l'Europe qui sont plus au midi.

Les échecs sont d'un usage très-ancien dans tous les pays du nord : la Chronique Norwégienne, rapporte que Harald, surnommé le Chevelu, Roi de Norwege, qui régnoit vers l'an 870, reçut de son pere nourrisier, Drosen, le géant, entre autres présents, un très-beau jeu d'échecs. Toute la Noblesse de Dannemarck, de Norwege & d'Islande, est très-curieuse d'avoir de beaux damiers & de belles pieces ; & l'on rapporte qu'Eléonor, fille naturelle de Christiern, Roi de Dannemarck, qui fut mariée au Comte Ulefield, Grand Maréchal du Royaume, & premier Ministre d'Etat, avoit un damier marqueté d'ambre blanc & jaune, que les pieces étoient d'or,

très-bien travaillées, & incrustées de la même matière que le damier. Les Rois & les Reines étoient en habits de cérémonie, montés sur des trônes. On reconnoissoit les Evêques par leurs habits épiscopaux : les Cavaliers étoient à cheval, en équipage très-galants : les Tours étoient portées par des éléphants, & les Pions étoient des mousquetaires qui présentoient leurs armes, comme s'ils n'eussent attendu que l'ordre pour tirer.

DESCRIP-
TION
de l'Islande.
Chap. I.



DESCRIP-
TION
de l'Islande.
Chap. II.

C H A P I T R E I I.

Des anciens Rois d'Islande : Mythologie des anciens Islandois : Leur Religion : Division de l'Islande : Des anciennes Loix de ce pays : Il est soumis au Danemarck : Des bâtimens & des animaux : Comment l'Islande fut découverte : Temps où le Christianisme y a été introduit.

DESCRIPTION de l'Islande. Chap II. Des anciens Rois d'Islande.

LHISTOIRE des différentes révolutions d'Islande, s'est assez bien conservée, & l'on a encore envers, les événemens arrivés sous les régnes de chacun des Rois, pris en particulier. Ces anciens Rois, ainsi que tous les Héros du nord, mennoient par-tout avec eux des Bardes ou Poëtes qui mettoient en vers leurs exploits : les soldats les apprennent ordinairement par cœur ; & excités par le désir d'élever la gloire & la renommée de leurs chefs, ils les chantoient par-tout où ils se trouvoient. Il faut que les Poëtes de ce pays le soient par la nature, car s'ils

n'avoient pas le talent inné de la composition, il est certain qu'ils n'avoient aucunes regles qui pût le leur donner. Ceux qui ont ce talent, ne parlent presque jamais en prose; & en certain temps, qui est, je crois, celui de la nouvelle lune, ils sont agités d'une espece de phrénésie, qui leur rend le visage d'une pâleur affreuse, & leurs yeux creux, les font paroître encore plus effroyables. On peut alors les comparer à la Sybille de Cumes, dont Virgile nous donne la description.

DESCRIP-
TION
de l'Islande.
Chap. II.

Cui talia fanti

Ante fores, subito non vultus, non color
unus,

Non comæ mansere comæ, sed pectus
anhelum,

Et rabie fera corda tument : majorque
videri,

Nec mortale sonans ; ad flata est numine
quando

Jam propiore Dei.

Cette figure hideuse les fait regarder avec grande vénération par les Nations voisines, & elles pensent qu'il y a dans leur vers une certaine

puissance magique, qui influe, non-
 seulement sur les esprits infernaux,
 mais qui affecte même les Planetes.

DESCRIP-
 TION
 de l'Islande.
 Chap. II.

Mythologie
 des anciens
 Islandois.

Le plan de Mythologie, adopté par
 ces Bardes, est nommé Edde. Il con-
 tient entr'autres opininions singu-
 lieres, que le premier principe de
 toutes choses est un Géant nommé
 Jmmer, qui fut taillé en pieces par
 les Nains qu'engendra le Chaos; que
 de sa tête ils en firent les Cieux;
 que de son œil droit ils formerent
 le Soleil, de son œil gauche la Lune;
 que ses épaules furent changées en
 montagnes; que les rochers vinrent
 de ses os; que la mer fut faite de sa
 vessie, & que son urine produisit les
 rivieres. Cette Mythologie est écrite
 en vieux vers Islandois, & elle paroît
 très-ancienne.

Leur reli-
 gion.

Les habitants de l'Islande étoient
 payens, & nous trouvons Thor &
 Odin au nombre de leurs Divinités;
 le premier étant semblable au Jupi-
 ter, & le second au Mercure des
 anciens Romains. Ils ont conservé,
 comme nous, les noms des Dieux
 pour désigner les jours de la semai-
 ne, où l'on trouve le jour de Thor
 & celui d'Odin. Leurs autels étoient

couverts d'une plaque de fer, & ils y conservoient un feu qu'ils avoient grand soin de ne jamais laisser éteindre. Il y avoit près de l'autel un vase d'étain, qui contenoit le sang de la dernière victime qu'ils avoient sacrifiée. On s'en servoit à asperger les spectateurs; & l'on regardoit comme sacré & inviolable tout serment qu'on faisoit en tenant un anneau d'argent, du poids d'environ vingt onces, trempé dans le sang du sacrifice.

DESCRIP-
TION
de l'Islande.
Chap II.

On voit par les Chroniques d'Islande, que leurs prêtres sacrifioient des hommes & des femmes à leurs Dieux; ils précipitoient les victimes du haut d'un rocher, ou les jettoient dans un puits profond, voisin du Temple. Ils en avoient deux principaux, l'un à Hole, dans la partie septentrionale de l'Isle, & l'autre à Schalhot, dans la partie méridionale. Ce sont à présent deux Evêchés, & Schalholt est le lieu de la résidence du Gouverneur Danois. Le Luthéranisme est la Religion dominante dans le pays, & Angrim Jonas prétend que la Religion Chrétienne y est établie depuis environ huit cents

ans ; mais qu'elle n'a été suivie dans toute l'Isle que long-temps après ce premier période.

DESCRIP-
TION
de l'Islande.
Chap. II.

Division de
l'Islande.

L'Islande étoit autrefois partagée en quatre Provinces : la plus septentrionale, qui se trouvoit aussi la plus grande, étoit subdivisée en quatre Bailliages, dont chacun contenoit huit ou dix districts. Les trois autres Provinces ne contenoient chacune que trois subdivisions. On tenoit tous les ans une assemblée, ou cour de judicature du Bailliage de chaque Province dans la principale ville, & tous ceux qui avoient droit d'y assister étoient convoqués par de petites croix de bois que leur envoyoit le Gouverneur. Le Président de toute l'Isle avoit aussi le droit de convoquer, en d'autres temps, un Conseil extraordinaire des Chefs des Provinces, en leur envoyant de petites haches de bois.

Des ancien-
nes loix de
ce pays.

Les Temples servoient alternativement pour le culte Divin & pour l'administration de la Justice. Il y en avoit trois dans chaque Bailliage, & leurs Présidents étoient nommés Godorp, qui signifie Divins. Le principal soin de ces Magistrats étoit de

pourvoir aux besoins des pauvres, souvent réduits à la plus grande misère à cause de la stérilité du pays. Ils avoient aussi l'attention de les empêcher de sortir chacun de son district, & de faire punir ceux qui s'en écartoient.

DESCRIP-
TION
de l'Islande.
Chap. II.

Si un mendiant étoit opiniâtre, & s'il faisoit résistance de quelque manière que ce fût, à la puissance civile, le Magistrat avoit le droit de le faire mourir, ou de le mettre hors d'état d'avoir de lignée. Il n'étoit pas permis à un homme pauvre d'épouser une femme dans le même état; & si un homme n'avoit précisément que ce qu'il lui falloit pour vivre, il ne pouvoit prendre une fille qui n'eut point de dot, ou qui n'en eut qu'une très-médiocre.

Ces loix furent en vigueur jusqu'à ce que le Roi de Norvège, attiré par les disputes qui s'éleverent entre ceux qui étoient chargés de l'administration, fit la conquête de l'Islande en 1263. Il changea entièrement la forme du Gouvernement, & lui imposa un tribut annuel. Cette Isle suivit la fortune de son vainqueur, & fut avec lui soumise au

Il est soumis au Danemarck.

Danemarck. On y envoie des Gouverneurs, ou Vice-Rois pour recevoir le tribut; & il est à leur choix de demeurer ou de ne point demeurer dans le pays.

Les Islandois étoient autrefois regardés comme de bons Gladiateurs & de hardis Pirates. Le combat singulier leur étoit permis en public, & souvent on s'en servoit pour la décision des causes juridiques. Le parti vaincu perdoit son procès, & celui qui refusoit le combat avoit le même sort. Il n'étoit pas rare de voir deux Islandois mettre au hasard toute leur fortune en se battant l'un contre l'autre, & celui qui étoit vainqueur possédoit les deux; mais les héritiers du vaincu avoient la faculté de présenter un taureau au victorieux, & il falloit qu'il le tuât d'un seul coup pour être confirmé dans la possession du bien qu'il avoit ainsi acquis; s'il le manquoit, il perdoit la dépouille du vaincu.

Le pays est montagneux, & produit en quelques endroits d'excellents pâturages dont l'odeur est si agréable que beaucoup de gens en prennent pour mettre dans leur lin-

ge : ils sont si gras qu'on est obligé d'en faire sortir les troupeaux , autrement ils mangeroient jusqu'à s'étouffer. Cependant le bœuf y est assez mauvais, & leurs moutons y contractent une odeur très-désagréable ; mais ces défauts sont corrigés par le grand air auquel ils exposent la viande pour la sécher, ce qui la conserve encore mieux que le sel ne pourroit faire. Leurs chevaux sont assez bons, & quand ils manquent de foin ainsi que de grains, soit par la sévérité de la saison, soit par le retard des vaisseaux étrangers, les hommes & les animaux sont également habitués à se nourrir de poisson desséché.

DESCRIP-
TION
de l'Islande,
Chap. II.

Leurs bâtimens sont petits & bas, pour les garantir des tempêtes violentes qui sont très-communes dans cette Isle. Ils sont faits en partie de bois apporté des autres pays par les glaces, & en partie d'os de baleine ou d'autres poissons. Pour leur chauffage ils se servent de tourbes, nommées gazons bitumineux, à cause de la quantité de bitume dont il est imprégné. Ils ont des petites perdrix, & plusieurs espèces d'oiseaux aqua-

Des bâti-
mens & des
animaux.

DESCRIP-
TION
de l'Islande.
Chap. II,

tiques ; mais ils ne connoissent pas les petits oiseaux qu'on voit dans les autres pays. On y trouve aussi des corneilles & des faucons dont quelques-uns sont tous blancs. Ils ont des chiens sans queue & sans oreilles : on les estime beaucoup ; cependant ils ne sont bons qu'à satisfaire la fantaisie. Les renards & les ours blancs paroissent être naturels au pays , au lieu que ceux d'autre couleur , comme rouges ou noirs , les cerfs , les loups & les licornes y sont apportés sur les glaces , qui leur amènent aussi de grands arbres. Nous avons déjà parlé de la nature & de la valeur des cornes de licorne , & nous n'abuserons pas de la patience du lecteur par des répétitions inutiles. Nous observerons seulement que cette substance fait partie des denrées qui leur servent à payer leur taxe annuelle au Roi de Danemarck.

Les Islandois ont une si haute idée de leur pays , qu'ils ne peuvent croire qu'il y en ait au monde un autre aussi agréable , & même quelques-uns d'entr'eux qui se sont attachés à l'étude , & qui par consé-

quent devoient être plus instruits, y ont préféré une subsistance très-médiocre à des bénéfices assez considérables en Danemarck. Comme leurs maisons sont dispersées, & qu'ils n'ont ni villes ni villages, à l'exception des deux dont nous avons parlé, on doit juger qu'ils n'ont pas aussi de grands chemins; en sorte que ceux qui par goût ou par nécessité passent d'une province dans une autre, sont obligés d'aller avec la bouffole. Il y a des trous très-profonds qui pourroient être fort dangereux quand ils sont couverts de neiges; mais les habitants des environs ont soin d'y mettre des marques particulieres, & ce sont les seules directions que les voyageurs peuvent avoir dans ce pays.

On a établi depuis quelque temps une presse d'imprimerie à Hole, & l'on y a imprimé l'Ancien Testament en langue Islandoise, que le célèbre Wormius assure être le plus pur Runique qu'il y ait dans le monde: mais le défaut de papier, qui est très-rare & très-cher dans ce pays, a beaucoup retardé l'impresion du Nouveau Testament. Il ya

DESCRIP-
TION
de l'Islande.
Chap. II.

dans la même Ville un Collège pour l'éducation de la jeunesse, où l'on enseigne jusqu'à la Réthorique, & les Ecoliers vont ensuite finir leurs études à Copenhague. Ce pays a produit plusieurs Savants, & l'on trouve dans le catalogue des Evêques de Hole, les noms de quelques-uns qui ont rendu de grands services à la République des Lettres.

Comment
l'Islande fut
découverte.

L'Islande, suivant Angrim Jonas, fut découverte, pour la première fois, par un Pirate nommé Neddocus, qui y fut jetté par une tempête. Voyant que cette Isle étoit stérile, il n'y demeura pas longtemps, mais ce fut lui qui la nomma Islande, à cause des monceaux de glaces appellés Ice, dans sa langue, dont il vit qu'elle étoit couverte.

Sur le recit du Pirate, un Navigateur Suédois, nommé Garderus, se hasarda d'y descendre en l'année 864, & il la nomma Gardersholm, qui signifie Isle de Gardes.

Le troisième qui y aborda fut aussi un fameux Pirate Norwegien, nommé Flacco, qui, en partant de Hittland, une des Isles Orcades, prit

prit avec lui trois corbeaux , parce qu'on n'avoit pas encore l'usage de la bouffole. Quand il fut avancé en mer, il en lâcha un qui retourna dans l'Isle d'Hittland. Flacco continua sa route, & quelque temps après lâcha le second corbeau qui revint bien-tôt à son vaisseau ; ce qui fit juger au Capitaine que cet animal n'avoit pas trouvé de terre. Enfin il lâcha le troisieme, & voyant qu'il s'éloignoit de lui à tire-d'ailes, il mit toutes ses voiles au vent pour le suivre, & aborda en Islande. Il descendit dans la partie orientale, assez près de l'endroit où Garderus avoit débarqué, & il y passa l'hiver. Se trouvant environné de glaces de toutes parts, il lui donna aussi le nom d'Islande, qui lui est toujours demeuré depuis. Il passa un autre hiver dans la partie méridionale ; mais ne la trouvant pas plus agréable que l'autre, il retourna en Norwege, où il reçut le nom de Ref-nafloke, qui signifie Flocco le corbeau, parce qu'il s'étoit servi de cet oiseau, comme nous l'avons dit, pour découvrir cette Isle.

Suivant la chronique d'Islande,

DESCRIP-
TION
de l'Islande.
Chap. II.

le pays fut désert & inculte jusqu'en l'année 870, qu'un Baron Norwégien, nommé Ingulf, avec son beau-frere Horleifus, ayant tué deux des plus grands Seigneurs du pays dans un duel, furent bannis du Royaume, & se retirèrent en Islande. Ingulf, qui emportoit les portes de sa maison suivant l'usage de son pays, les jetta dans la mer pour débarquer plus aisément; mais un coup de vent l'ayant tout-à-coup écarté de l'endroit où elles étoient, il descendit dans une autre partie de l'Isle. Cependant il les retrouva trois ans après, la mer les ayant poussées sur le rivage; & il établit en cet endroit une Colonie, en 874, année où, suivant la Chronique Irlandoise, cette Isle commença à se peupler.

Temps où
le Christianisme
y a été
établi.

Malgré ce récit, il paroît, par quelques morceaux de cloche, par des croix, & par des livres qu'on a trouvés dans ce pays, qu'il avoit été connu plutôt de quelques Anglois & de quelques Irlandois. Il est certain que ceux d'Irlande y descendirent plusieurs fois avant l'arrivée d'Ingulf, & que le peuple les nom-

moit papas; ce qui ne laisse aucun doute qu'il n'y eut quelques habitants dans cette Isle avant le temps du réfugié Norwegien. Il paroît par conséquent que lorsque la Chronique Islandoise dit que le pays étoit désert à l'arrivée d'Ingulf, elle fait entendre seulement qu'il y avoit alors très-peu d'habitants, & que ce fut de ce temps qu'ils commencerent à se multiplier, & à s'unir en Colonie. Angrim Jonas dit qu'Ingulf étoit Chrétien, d'où l'on doit conclure que le Christianisme y fut porté dans le neuvieme siecle, d'autant plus que ce fut vers le même temps que se convertirent toutes les Nations septentrionales connues. On trouve encore une vieille Chronique du Groenland en vers Danois, qui dit que le Groenland fut premierement découvert en 770, & un autre en prose, assure que celui qui en fit la découverte y alla de la Norwege, en passant par l'Islande. Cette Chronique est confirmée par l'autorité du grand Apôtre du Nord, Aufgarius, Archevêque d'Ham-bourg, qui fut nommé à ce Siège, en 834, par Louis le Débonnaire,

DESCRIP-
TION
de l'Islande.
Chap. II.

——— Empereur d'Occident. Ses Patentés;
 qu'on peut voir dans l'histoire du Da-
 nemark de Pontanus, disent « que les
 » portes de l'Evangile sont ouvertes,
 » & que Jesus-Christ a été enfin révélé
 » en Islande & au Groenland » ; dont
 le bon Empereur rend graces à
 Dieu. Cette date de 834, précède
 de quarante ans la descente d'Ingulf
 en Islande; il est donc évident qu'il
 ne fut pas le premier qui y apporta
 la Religion Chrétienne, & que, de
 plus, l'Isle étoit peuplée avant qu'il
 y arrivât. Il me paroît encore que
 l'Islande étoit connue des anciens,
 & qu'elle est l'Isle Theule que Stra-
 bon place de ce côté. C'est aussi
 le sentiment de Casaubon, dans ses
 Commentaires sur ce fameux Géo-
 graphe. Personne n'ignore que Theu-
 le a toujours été regardée comme
 la dernière des Isles Britanniques, à
 l'extrémité de l'Océan Deucalédo-
 nien, ou de la mer d'Ecosse, ce
 qui est précisément la situation de
 l'Islande.



V O Y A G E

Du Capitaine THOMAS JAMES,
employé à découvrir un passage
au Nord-ouest.

C H A P I T R E I.

*Histoire générale de cette entreprise :
Le Capitaine James met à la voile
avec un seul vaisseau : Il arrive sur
la côte du Groenland : Il est en grand
danger par les glaces : Il perd sa
chaloupe à la hauteur du Cap de
Désolation : Il la retrouve avec
beaucoup de peine : Il descend au
Port de la Providence, & ensuite au
Havre de Price.*

QUELQUES Marchands de
Bristol, ardents à la poursuite
de leur commerce, & à chercher
les avantages de leur pays en gé-
néral, formerent une compagnie,
vers l'an 1630. pour tenter la dé-

JAMES
Chap. I.

An. 1631.

James est
chargé de
chercher un

JAMES
Chap. I.

An. 1631.

passage pour
aller au Ja-
pon.

couverte d'un passage au nord-ouest, qui conduisît dans la Mer du Sud, & ouvrir une nouvelle route pour le Japon. Le Roi Jacques I. instruit de leurs bonnes intentions par Sir Thomas Rowe, dont nous avons rapporté l'ambassade dans l'Indoustan, leur en marqua sa satisfaction, & confirma le choix qu'ils avoient fait du Capitaine Thomas James, pour le charger de cette expédition. Ce Capitaine étoit un homme d'une intégrité à toute épreuve, très-habile dans l'art maritime, & il n'étoit pas possible de mieux choisir pour une entreprise aussi utile qu'eile étoit dangereuse.

Il met à la
voile,

Le 3 de Mai 1631, il sortit du canal de Bristol, dans un vaisseau de soixante-dix tonneaux, & de vingt-deux hommes d'équipage. Le 5, le vent étant devenu contraire, il entra dans le Port de Milford, où il jetta l'ancre, & y demeura jusqu'au 17. Alors profitant d'un vent favorable, il remit à la voile faisant cours le plus qu'il lui étoit possible au nord-ouest. Le 4 de Juin il vit la côte du Groenland, quoique l'air fût chargé de brouillards,

& il s'y arrêta pour bien découvrir la direction de cette côte.

Le 5, les Anglois se trouverent embarrassés dans de grands glaçons dont il étoit très-difficile de se retirer, parce que les brouillards, dont l'air étoit chargé, empêchoient la vue de s'étendre. Ils s'attachèrent à une grande piece de glace pour leur propre sûreté, & repoussèrent les attaques des autres avec de grandes perches, qui furent bien-tôt rompues. Le lendemain le danger parut encore plus grand; les glaces tombèrent sur eux de toutes parts, & si épaisses qu'ils furent continuellement dans la crainte de voir leur vaisseau écrasé par leurs efforts. Leur chaloupe fut brisée, mais ils en receuillirent les débris par le secours de leur barque, & les enlevèrent sur le pont dans l'intention de la rétablir à la première occasion favorable. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés, qu'ils s'ouvrirent un chemin au milieu de ces dangereux obstacles, en mettant toutes les voiles dont ils purent se servir; & à leur grand étonnement, ils réussirent à dégager leur vaisseau, sans

JAMES.
Chap. I.

An. 1631.

qu'il eût souffert le plus léger dommage. Le 9, ils prirent hauteur, & se trouverent à cinquante-neuf degrés de latitude septentrionale. Ils firent les observations les plus exactes pour reconnoître s'il étoit vrai, comme le disent quelques Voyageurs, qu'il y eût à cette hauteur un courant qui portât au nord-est; mais ils n'en découvrirent aucunes marques. La mer n'avoit point de fonds; ils n'y trouverent aucune espece de poisson, pas même de baleines; & le vent étoit extrêmement variable, avec un brouillard si épais, qu'il mouilloit comme la pluie.

Les Anglois
arrivent à la
hauteur du
cap de Désolation.

Le 10, la mer étant très forte, ils virent nager des glaçons plus élevés que le haut de leur grand mât: leur barque fut brisée contre la poupe; ils eurent beaucoup de peine à la retirer; deux de leurs hommes furent écrasés presque sans ressource, & ils s'occupèrent fortement à rassembler les débris de leur chaloupe sur le pont. Vers huit heures du matin, ils reconnurent, en voyant la terre qui s'étendoit d'un côté au nord, & de l'autre à l'est, qu'ils étoient à la hauteur du cap de Désolation: ils

virent la mer toute noire autour d'eux, ce qu'ils attribuerent aux brouillards épais dont l'air avoit été chargé, & ils virent aussi en grande quantité, des poissons nommés gram-pusses.

La nuit du 17 fut très-obscuré, & il regna un brouillard si froid, que les voiles & les manœuvres furent toutes couvertes de glaces. Ils jugerent par le brisement & le bruit des vagues, qu'ils étoient près du rivage: mais le jour leur fit connoître que ce n'étoit autre chose qu'un énorme glaçon, cependant ils reconnurent de loin, l'isle de la Résolution dont ils s'efforcèrent de doubler la pointe méridionale. Ils observerent que le flux & le reflux les emportoit avec une égale force: l'air glacial & le brouillard étoient toujours si pénétrants, que leurs bouffoles en étoient toutes gâtées, & qu'ils pouvoient à peine s'en servir.

L'air s'étant éclairci quelque temps après, ce qui ne dura que fort peu, ils virent devant eux les détroits fermés par des monceaux de glaces, au travers desquelles ils essayèrent cependant de se faire un passage; mais

J A M E S
Chap. I.

An. 1631.

Il s'ont en
grand danger
par les gla-
ces.

JAMES,
Chap. I.

An. 1631.

il les trouverent trop ferrées pour y réussir. Ils jetterent la sonde, sans trouver de fond à deux cents trente brasses, étant à quatre lieues du rivage. Le vingt, dans la matinée, ils doublerent le cap méridional de l'isle de la Résolution, & le vent s'étant tourné à l'ouest, les jetta avec les glaces vers la terre, qui, à deux lieues de distance, ne leur présentoit que de petits brisans & de grandes pièces de glaces échouées sur le sable, à quarante brasses de profondeur. Ils furent emportés avec violence par un fort courant qui venoit du côté de l'Isle, & qui entraînoit leur vaisseau au travers d'une multitude innombrable de canaux formés entre les rochers & les glaces : ils se trouverent dans le plus grand danger d'y être submergés ; & pour prévenir ce malheur, ils jetterent une ancre & un grapin de chaque bord du vaisseau, dans une piece de glace à laquelle i's s'attacherent ; l'un & l'autre étoient enfoncés de dix brasses dans l'eau, enforte qu'ils tenoient lieu de sonde, & que le glaçon auroit nécessairement touché avant qu'il y eût assez peu d'eau pour mettre le

vaisseau en péril. Cependant James jugea que cette précaution n'étoit pas encore suffisante, & il fit mettre la barque en mer pour chercher un port sûr; mais les glaces tomberent sur elle avec tant de force, que les hommes furent obligés de renoncer à ce dessein, & de la ramener au vaisseau en se guidant d'un glaçon à l'autre. A peine l'avoient-ils rejoint, que l'ancre & le grapin cassèrent, & on remit encore la barque à l'eau pour les retirer. On reprit l'ancre avec beaucoup de peine, & on la rapporta au vaisseau; les gens furent très-contents de ce qu'on l'avoit reprise, parce que dans l'intervalle, ils en avoient jetté une autre sur un bas-fonds, dont le terrain étoit pierreux; l'avoient perdue de vue, & avoient été contraints de l'abandonner.

Le vaisseau étant dans la situation la plus dangereuse, les hommes jetterent des cordages sur des rochers voisins, & chacun travailla de toutes ses forces, pour le tourner en un endroit plus favorable qu'ils crurent avoir trouvé à l'abri d'une montagne de glace. Il y fut en effet assez tranquille, jusqu'à ce que le flux y

JAMES.
Chap. I.

AN. 1631.

Une pièce
de glace les
garantit.

JAMES,
Chap. I.

AN. 1631.

apporta une multitude de grands glaçons, qui les mirent de nouveau en un danger imminent, quoique les hommes s'employassent vigoureusement à les écarter. Quand la mer fut à sa plus grande hauteur, ils tomberent presque dans le découragement & dans le désespoir : parce que la grande piece de glace qui les couvroit se remit à flot, & les abandonna; mais elle revint bien-tôt à son même poste avec le reflux, & continua de les garantir le lendemain & la nuit suivante. Ils y essayèrent sans accident un violent ouragan qui vint de l'ouest, & qui fut suivi d'une prodigieuse quantité de neiges. Ils se tinrent toujours fortement attachés aux rochers, jusqu'à ce que les glaces qui ne cessoient de tomber sur eux, eussent rompu les pattes de l'ancre, les bras du grapin & les hauffieres. Leur chaloupe fut encore presque mise en pieces, & il fallut l'industrie de tous ceux qui étoient à bord pour la rétablir.

Pendant la marée suivante, la force des glaces les jetta contre un rocher très-aigu, où ils furent laissés par le reflux, sur une pointe où il n'étoit pas

possible de s'amarrer. L'équipage descendit pour faire la priere sur un grand glaçon, pensant qu'ils ne pourroient jamais se tirer de ce péril; mais il commença à monter inopinément avec le flux, à leur grande satisfaction, ils se retrouvèrent à flot, & se remirent à travailler avec la plus grande ardeur pour s'en éloigner, quoique le danger fût toujours des plus éminents. Ils faisoient tous leurs efforts pour mettre des glaces entre eux & les rochers, parce qu'elles leurs étoient moins redoutables: cependant ils furent obligés d'en couper une grande piece à coups de coignées, de haches & d'autres instrumens tranchants, dans la crainte d'en être accablés. Le Capitaine James descendit à terre, ce qui lui étoit facile, parce que les glaces étoient si serrées, qu'on pouvoit aller aisément de l'une à l'autre, jusqu'au rivage. Il y éleva un signal de pierre avec une croix, & nomma cet endroit, le port de la Providence Divine. Le soir, les glaces parurent dans le Port encore plus épaisses qu'auparavant; le reflux ne les emporta pas, la plus grande partie étant attachée à la

JAMES,
Chap. I.

terre, & le vaisseau y demeura enclavé.

AN. 1631.

James descend à terre pour chercher un port.

Le 23, le Capitaine descendit dans la barque, du côté oriental de l'Isle, & il monta sur une hauteur pour voir s'il pourroit découvrir quelque endroit où il pût ranger son vaisseau plus en sûreté. Pendant qu'il étoit occupé à cette découverte, il entendit le bruit le plus affreux, venant d'un énorme glaçon qui se sépara en quatre, à quelque distance du vaisseau; mais par un grand bonheur, cette distance étoit assez grande pour qu'il n'en souffrit aucun dommage.

Ayant remarqué un havre assez commode, James envoya la barque au vaisseau, qu'on dégagea des glaces, & qui fut rémorqué dans ce port, où on l'amarra fortement aux rochers. Le Capitaine alla encore à la découverte; il ne trouva qu'un terrain raboteux & plein de rochers, sans aucune apparence d'herbe & sans la moindre marque de végétation. Tous les lacs & les étangs étoient glacés, il n'y avoit pas lieu d'espérer d'y trouver aucun oiseau; & on n'y voyoit aucunes traces d'ours ni de

daims: cependant il y trouva un ou deux renards, & jugea à la vue de quelques os de ces animaux, de quelques tisons, & de restes de cendres, que les Sauvages y avoient été depuis peu; mais il étoit difficile de juger quelle raison pouvoit les y avoir attirés, puisque le terroir y est absolument stérile, & que la mer n'y fournit aucun poisson.

Le Capitaine donna à cet endroit le nom de port de Price, par considération pour le maître de son vaisseau, qui s'appelloit ainsi. Il est situé à la latitude de soixante & un degrés, vingt-quatre minutes, & on pouvoit voir des hauteurs, les Isles de Sir Thomas Button. Ils en sortirent le 24, passèrent entre deux montagnes de glace, qui touchoient la terre à quarante brasses de profondeur, & trouverent l'eau assez dégagée environ à une lieue du rivage septentrional de l'isle de la Résolution; mais le vent qui s'éleva très-fort de l'est, leur jetta des glaces de la haute mer, avec tant de violence, qu'il y avoit tout lieu de craindre qu'elles n'arrachassent quelques planches des bords du vaisseau. Ils

JAMES,
Chap. I.

AN. 1631.

Il nomme
cet endroit
Port de Price.

JAMES,
Chap. I.

An. 1631.

voguerent ainsi continuellement entre les glaces, sans pouvoir découvrir plus loin que la distance d'un quart de mille, quoique montés au plus haut du grand mât, & furent en cet état, jusqu'au 26, où le temps s'éclaircit & le soleil commença un peu à luire. Ils avoient un fond de sable blanc à cent quarante brasses; mais ils ne trouverent aucune apparence de poisson, quoique les gens tinssent toujours leurs lignes bien amorcées. Les nuits continuoient à être excessivement froides, les manœuvres se geloient toujours, & les glaces des étangs d'eau fraîches ne paroissoient nullement disposées à se rompre.



CHAPITRE II.

James commence à désespérer de trouver un passage au nord-ouest : Description des détroits de Hudson : On est obligé de réduire l'Equipage à demi-portion : Il commence à espérer un passage libre : Il est trompé dans son attente : On envoie la barque à la découverte : Il rencontre le Capitaine Fox : Salut réciproque des deux vaisseaux : Le pain est gâté par la mer : Le vaisseau est jetté sur des rochers : Il en est délivré.

LEs Anglois continuerent leur navigation en suivant la côte jusqu'au 5 de Juillet : alors le temps étant très-clair & la vue plus libre de toutes parts, qu'ils ne l'avoient encore eue, ils virent la mer entièrement couverte de glaces à une grande étendue dans toute la partie du nord & du nord-ouest, ce qui fit juger au Capitaine James, que ce seroit en vain qu'il continueroit de

JAMES,
Chap. II.

An. 1631.

James
désespere de
trouver un
passage.

JAMES,
Chap. II.

chercher cette année, un passage par le nord-ouest.

AN. 1631.

Les Détroits d'Hudson ont environ cent vingt lieues de long : ils commencent à l'isle de la Résolution, & se terminent à l'isle de Digges, la côte courant pour la plus grande partie, ouest-nord-ouest, & est-sud-est, entre cette Isle & le cap Charles : leur largeur en général, est de vingt lieues ; mais en quelques endroits, ils n'en ont pas plus de quinze. Il y a quelque marée, mais sans courant, & c'est le rivage septentrional qui est le moins embarrassé par les glaces. Du côté du sud, il y a une grande baie, & le terrain est fort élevé des deux côtés.

Le 16 de Juillet, le Capitaine convaincu qu'il étoit trop tard pour entreprendre la recherche du passage au nord-ouest, fit voile à l'ouest-sud-ouest, vers l'isle de Mansfield. Il la découvrit le jour suivant, à trois heures après midi, & reçut en route plusieurs chocs très-violents de glaces. L'Equipage fut alors réduit à demi-portion de pain, & deux hommes tomberent malades, mais ils furent bien-tôt rétablis. On envoya

la barque au rivage pour sonder ; on trouva que l'eau couroit de ouest-sud-ouest, à trois pieds de profondeur, & que dans la plus haute marée, elle ne s'élevoit pas à plus de deux brasses. On reconnut par des marques certaines, que les Sauvages y venoient quelquefois, mais le vaisseau parcourut une grande étendue sans qu'on vit aucun bois flottant, ni bêtes, ni poissons, ni rien dont on pût faire usage, excepté quelques oiseaux, dont il y en eut un de tué par les hommes.

Le 18 au matin, ils mirent à la voile pour gagner les terres occidentales, à la latitude de soixante & trois degrés ou environ. Après avoir vogué quelque temps, dans l'espérance que la mer où ils navigeoient, étoit une mer ouverte, ils tomberent dans des détroits de glaces, qui les arrêterent quelquesfois, & d'autres fois leur laisserent un libre passage, étant aidés par le vent. Le soir du 20 d'Août, ils jetterent l'ancre à une pointe de terre qui s'étendoit vers le sud, où ils virent deux petites Isles. Ils nommerent cet endroit la nouvelle Principauté du Gallois

JAMES,
Chap. II.

An. 1631.

Il croit
avoir perdu
une partie de
ses gens.

méridional, & y burent à la fanté de Charles, alors Prince de Galles. Le temps étoit très-calme: mais le vent s'éleva dans la nuit, & le vaisseau fut chassé de façon, qu'ils s'imaginèrent avoir perdu leur ancre. Ils tirèrent la corde par le moyen du cabestan, & trouverent seulement que l'ancre s'y étoit embarrassée. Les coups de mer étoient si rudes, que les hommes furent enlevés par le cabestan, avec une telle violence, qu'ils en eurent le corps tout brisé, & qu'un d'eux fut près d'avoir la tête emportée, parce qu'elle se trouva prise par le cable. M. Price manqua d'avoir la jambe cassée, le pied du Canonier fut tordu à la cheville, & l'on fut obligé de lui couper la jambe au genou, pour éviter la gangrene. Ils furent en même-temps jettés sur un bas fonds: mais l'ancre s'étant bien placée, garantit le vaisseau. Le 22, ils jetterent encore l'ancre, & le 27 au matin, le fond étant à cinq brasses, le Capitaine envoya la barque à terre, pour reconnoître, avec des ordres par écrit, sur la conduite que les hommes devoient tenir, & une forte injonction de revenir le

foir au vaisseau ; mais ils manquèrent de s'y rendre , ce qui causa une grande inquiétude à James. Elle augmenta encore , quand il vit que ses décharges de canon , & les signaux dont on étoit convenu , ne recevoient aucune réponse ; il jugea que ses gens étoient perdus , ou devenus la proie des Sauvages. Il eut d'autant plus lieu de le penser , qu'il vit sur le rivage un feu , qui ne répondoit nullement à ceux qu'il ne cessoit de faire. Cette perte l'auroit jetté dans le plus cruel embarras , n'ayant pas à bord assez de monde pour lever l'ancre & pour faire les manœuvres : mais la joie lui revint par le retour de ses gens , qui avoient été retardés par un reflux subit & imprévu , & qui avoient été forcés d'attendre le retour de la marée pour remettre leur barque à flot. Ils dirent qu'il y avoit quelques bois sur cette côte , & que les vagues en jetoient aussi beaucoup sur le rivage. Ils n'avoient vu aucunes marques d'habitants ; mais seulement beaucoup d'oiseaux , dont ils en avoient tué quelques-uns , & avoient aussi apperçu des traces d'ours & de daims

JAMES,
Chap. II.

An. 1631.

sur la neige. Ils ajoutèrent qu'ils avoient passé à gué deux petites rivières, & qu'ils avoient essayé d'en traverser de même une troisième : mais qu'ils l'avoient trouvée trop profonde.

Il rencon-
tre un autre
vaisseau An-
glois.

Le matin du 29, le Capitaine découvrit un vaisseau, environ à quatre lieues sous le vent. On reconnut bien-tôt que c'étoit un vaisseau de Roi, commandé par le Capitaine Fox; & les deux bâtimens se firent les saluts réciproques. Le soir les gens de Fox vinrent à bord dans leur barque; le lendemain James rendit la visite avec quelques-uns de ses officiers, & ils furent reçus aussi-bien que les circonstances pouvoient le permettre. Le jour suivant, Fox fit route au Sud-sud-ouest, & on le perdit bien-tôt de vue.

La neige & la grêle regnerent le restant du mois, & le froid fut aussi vif qu'il l'est ordinairement dans le plus fort de l'hiver en Angleterre.

Leurs provisions sont gâtées par la mer. Le premier de Septembre, ils côtoyèrent le rivage, toujours sur des bas-fonds. Le jour fut très-beau, & ils en profitèrent pour travailler

fortement à sortir de cette dangereuse baie. Depuis le 2 jusqu'au 10, ils eurent un temps variable & ne perdirent point la terre de vue ; mais le 4 & le 6, le froid fut si vif qu'ils craignirent de ne pouvoir continuer leur cours. Il survint un furieux ouragan, accompagné de neige & de grêle : les vagues, aussi élevées que des montagnes, passèrent par-dessus le pont, emplirent le fond de cale, & se firent un passage dans la soute, où elles gâtèrent presque toutes les provisions.

Le 11, ils trouverent une Isle à cinquante-deux degrés, quarante-cinq minutes de latitude. Le Capitaine descendit à terre, & envoya quelques hommes dans une autre partie ; mais les uns ni les autres ne trouverent aucune verdure, pas même de l'oseille ou de la cuillerée, pour donner quelque soulagement aux malades. Le matin du 12, le vent étant très-fort au sud-est, le vaisseau donna sur des rochers par la négligence de ceux qui étoient sur le pont. Le naufrage parut inévitable, & l'on fit débarquer, avec la plus grande diligence, les outils

JAMES,
Céap. II.

AN 1631

JAMES,
Chap. II.

An. 1631.

du charpentier, une barrique de pain, un tonneau de poudre, six mousquets, une boîte à fusil, des méches, des hameçons, des lignes, de la poix & du fil de caret pour s'en servir dans le besoin.

Ils sont prêts
à faire nau-
frage.

Pendant qu'une partie des gens de l'équipage étoient occupés à se pourvoir des choses les plus nécessaires, les autres plierent les voiles, mirent une ancre pour dégager la proue, jetterent en mer tout leur charbon, travaillerent fortement à la pompe pour soulager le vaisseau, & furent prêts de jeter aussi leur biere : mais après avoir été battus de la mer pendant cinq heures, avec tant de violence qu'il sembloit que le fond alloit s'entre-ouvrir à chaque instant, le vaisseau passa enfin sur le rocher; &, quoiqu'il fût très-endommagé, ils réussirent à le réparer aussi-tôt qu'ils furent dans une eau plus profonde, où ils se mirent à l'ancre. Le vent se tourna ensuite avec violence à l'ouest-sud-ouest, & si ce changement étoit arrivé pendant qu'ils étoient sur le rocher, le vaisseau auroit été perdu sans ressource.

Le 13, ils leverent l'ancre, & firent cours à l'ouest; mais ne trouvant aucun ancrage où ils pussent être en sûreté, ils résolurent de tourner au nord, de gagner le fond de la baie d'Hudson, & de faire leurs efforts pour trouver un passage qui les conduisît dans la rivière du Canada. Ils se déterminèrent, s'ils ne pouvoient y réussir, à hiverner en terre ferme, plutôt que de continuer à naviguer dans une mer aussi dangereuse, au milieu des rochers, des bas fonds & des isles. Le soir du 14, le vent fut très-fort, la mer extrêmement élevée; leur chaloupe, qui étoit attachée à la poupe avec deux haussières, donna sur le vaisseau par un coup de mer, coula à fond, & fut absolument perdue; en sorte qu'il ne leur resta plus qu'une barque en très-mauvais état. Vers le soir ils trouverent un bon ancrage dans une petite anse, dont un côté étoit formé par l'Isle du Lord Veston, où ils prirent quelque repos; ils y demeurèrent jusqu'au 19, le vent étant toujours violent & la neige continuelle, ils n'osèrent mettre leur barque en mer,

 JAMES,
 Chap. II.

An. 1631.

& ils la garderent sur le pont.

JAMES,
Chap. II.

AN. 1631.

Le 19, le vent se tourna au nord-nord-est, & ils firent cours au sud-ouest; mais vers midi, il se mit au sud, & ils jetterent l'ancre près de l'Isle du Comte de Bristol. Pendant qu'ils y demeurèrent, le Charpentier raccomoda la barque, & le Capitaine descendit à terre; mais il ne trouva aucune marque qu'il fût jamais venu de créatures vivantes en cet endroit. Voyant que le vent se fixoit au nord, & qu'il ne paroïssoit pas probable de pouvoir gagner la baye d'Hudson, ils ne songerent plus qu'au choix de leur quartier d'hiver. Quelques-uns proposerent de gagner le port Nelson; mais le Capitaine s'y opposa fortement, tant parce que l'endroit même étoit très-dangereux, que par rapport à la difficulté d'y arriver au travers des glaces, & il se détermina à chercher quelque petite baie du côté du sud.

Le 22, James descendit dans une Ile a la latitude de cinquante-deux degrés dix minutes; il la nomma l'isle de Sir Thomas Rowe: le vent changea pendant qu'il étoit à terre, & il eut beaucoup de peine à rega-

gnier son vaisseau. Tant qu'il y demeura, le temps fut très-variable & le froid excessif; la marée, qui jettoit le bâtiment sur des bas fonds, le mettoit continuellement dans le danger le plus éminent; cependant ils restèrent au même ancrage jusqu'au 30.

JAMES,
Chap. II.

An. 1632



CHAPITRE III.

Les Anglois construisent une cabane à terre pour les malades : Prodigieuse quantité de neige : Le vaisseau est enveloppé de glaces : L'Isle paroît totalement stérile : Les Anglois perdent un de leurs hommes : Ils trouvent un étang d'une odeur insupportable : Ils creusent un bon puits : Leur cabane est en danger d'être brûlée: Mort du Canonnier qui est jeté en mer : Le vaisseau est jetté sur la côte, & ils sont obligés de l'abandonner : Le Capitaine harangue ses gens : Ils entreprennent de construire une pinasse.

JAMES,
Chap. III.

An. 1631.

Froid excessif qu'ils éprouvent.

LE premier d'Octobre, ils remirent à la voile; mais ils ne purent faire que très-peu de chemin à cause de la multitude de bancs de sable qu'ils rencontrèrent. Le 4, le Capitaine descendit dans les Isles du Comte de Danby; mais il n'y trouva autre chose que quelques mauvaises graines ou baies. Le 7, la neige tomba en si grande abondance que

les hommes furent obligés d'en nettoyer le pont avec des pelles. Elle s'attacha si fortement à toutes les parties du vaisseau, & prit une telle consistance, qu'il ne paroïssoit qu'une masse de glace. Le Soleil parut le jour suivant sans qu'il eût assez de force pour la fondre; & le froid devint si violent, qu'à peine pouvoit-on empêcher quelque chose d'être gelé, même auprès du feu. Pour les voiles, la glace les avoit tellement roidies, qu'il étoit impossible d'en faire aucun usage.

Plusieurs hommes étoient dangereusement malades, & le Charpentier avec quelques-uns des gens de l'équipage, construisirent sur le rivage une cabane pour les y mettre, & pour essayer s'ils en retireroient quelque soulagement. Le Capitaine, accompagné de quelques autres, parcourut l'Isle pour voir s'il y trouveroit des habitans; mais il n'y vit rien dont ses gens pussent faire aucun usage, & ils revinrent très-fatigués, ayant toujours marché dans la neige jusqu'à la moitié des jambes. Pendant qu'il faisoit cette recherche, ceux qui étoient restés à bord des-

JAMES,
Chap. III.

An. 1631.

JAMES,
Chap. III.

An. 1631.

cendirent les voiles de perroquet ; les plierent & les mirent avec soin entre les ponts , après les avoir bien séchées à un grand feu qu'ils firent entre les écoutilles.

Le 12 , on fit dégeler la grande voile qui fut apportée à terre pour couvrir la nouvelle cabane. Le Capitaine fit donner aux six hommes qui l'avoient apportée , deux chiens de chasse pour aller à la quête des ours ou de quelqu'autre gibier , & on leur permit de demeurer la nuit à terre.

La naviga-
tion est inter-
rompue par
les glaces.

Le 13 , quelques hommes demanderent la permission de parcourir le pays ; elle leur fut accordée , à condition qu'ils ne se sépareroient point , & qu'ils chercheroient un port commode pour mettre le vaisseau. Ils revinrent le 15 , avec un petit daim très-maigre qu'ils avoient coupé par quartiers & dirent qu'ils en avoient vu quelques autres , mais qu'ils n'avoient point trouvé d'autre bête , ni d'habitants , ni de port. Le 23 , le Lieutenant Guillaume Clément se mit aussi en chemin pour faire les mêmes recherches avec cinq hommes ; mais ils n'en recueillirent qu'une grande

fatigue, & ils perdirent même un des leurs, nommé Jean Barton. Il étoit aide du canonnier, & il se noya, voulant passer sur la glace d'un étang qu'ils trouverent dans leur chemin, plutôt que de faire un tour un peu plus long.

Le premier de Novembre, le Capitaine examina le compte du munitionnaire, qu'il trouva très-exact, & il reconnut qu'on avoit soigneusement conservé les provisions. Le 9, on amena à terre la barque avec beaucoup de peine à cause des neiges & des glaces, & elle y conduisit une barrique de bière. Elle étoit entièrement gelée, on en mit sur le feu dans une chaudiere, où elle contracta un très-mauvais goût, ce qui obligea les Anglois de casser de la glace dans un étang voisin. Il en sortit une odeur empestée, & l'on défendit aussi-tôt d'y toucher crainte qu'elle ne leur causât quelque infection. Les hommes creuserent près de leur demeure un puits, & il leur fournit d'excellente eau qui leur parut aussi douce & aussi nourrissante que du lait.

Le 12, le feu prit à leur maison,

JAMES,
Chap. III.

An. 1631.

mais la flamme fut bien-tôt éteinte, & cet accident les obligea seulement à faire une garde plus exacte, ne pouvant éviter d'avoir de grands feux. Le 22, le Canonnier, auquel on avoit coupé la cuisse, mourut, & on le jetta dans la mer, à une distance assez éloignée du vaisseau. Avant sa mort on lui avoit donné du vin d'Espagne autant qu'il en pouvoit boire durant trois jours, mais la bouteille se gela plusieurs fois au chevet de son lit, ainsi que les appareils qu'on avoit mis sur sa blessure, quoiqu'il eût sur lui plusieurs couvertures, & qu'on entretint un feu continuel de charbon dans sa cabane, qui étoit très-cloise, & renfermée dans la sainte barbe.

Le 23, le vaisseau fut dans le plus grand danger d'être entraîné de son ancrage par plusieurs grands glaçons qui tomberent sur lui, dont le moindre avoit un quart de mille, & le cable fut tiré avec une force prête à le rompre. Dans cette extrémité, l'équipage fit des signes de détresse, & l'on y répondit du rivage, sans pouvoir lui donner aucun secours. Aussi-tôt que le jour le permît,

on y alla avec la barque, & l'on résolut de jeter le vaisseau sur le rivage, pour le conserver le plus long-temps qu'il seroit possible, parce qu'il étoit évident que ni cables, ni ancrs ne pourroient le garantir des glaces & des forts temps.

Quand on eut pris cette résolution, on fit approcher le bâtiment le plus près de terre qu'on le put conduire : on amena dans la barque la poudre & les provisions à la cabane ; & quoiqu'il fût couché à la profondeur de deux pieds dans le sable, il étoit encore tellement battu de la mer & des glaces, que le Capitaine donna ordre au Charpentier de percer un trou avec une tariere dans le fond. L'eau le remplit en six heures, & l'on remarqua qu'elle avoit rompu la soute & la sainte-barbe, & causé plusieurs autres dommages entre les ponts. Alors le bâtiment commença à être tranquille ; & pour le mieux asseoir on jetta au fond-de-calle les cordages, les ancrs de réserve, & beaucoup d'autres ustensiles du nombre desquels fut le coffre du Chirurgien. Ce fut

JAMES,
Chap. II.

An. 1631.

Ils font
échouer leur
vaisseau, &
descendent
dans une île.

JAMES,
Chap. III.

An. 1631.

le 29 au soir qu'ils se mirent dans la barque au nombre de dix-sept; mais la neige qui s'étoit glacée dans l'eau l'avoit rendue si épaisse qu'ils eurent la plus grande peine à gagner le rivage, quoiqu'ils eussent quatre rames avec deux hommes sur chacune, & quatre autres pour les relever. Dans ce court passage ils furent tellement couverts de glaces & de neiges, que lorsqu'ils descendirent ils se pouvoient à peine reconnoître les uns les autres.

Il étoit nuit close quand ils eurent mis leur barque en sûreté, & ils trouverent avec peine le chemin de la cabane où ils firent un grand feu, & furent régalez d'eau fraîche qu'ils y firent fondre & d'un peu de pain. Ils entrèrent ensuite en quelque dispute sur leur situation: le Charpentier prétendit que le vaisseau étoit absolument perdu, & soutint que, quand cela ne seroit pas, on n'en pourroit faire aucun usage, à cause de la perte qu'on avoit faite du gouvernail. Le Capitaine fut d'un autre sentiment, &, par une harangue très pathétique, il encouragea ses gens à ranimer leurs esprits. Il leur repré-

fenta que leur situation étoit à la vérité très-déplorable, mais qu'en se remettant à la Providence, qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en elle, ils en ressentiroient les effets : qu'ils avoient un grand nombre d'exemples de gens réduits à un état beaucoup plus fâcheux que celui où ils se trouvoient, & qui en avoient éprouvé le secours dans le temps où ils sembloient ne devoir plus en attendre aucun : qu'ils pourroient, s'il n'y avoit pas d'autre ressource, construire une pinasse des débris de leur vaisseau, en supposant qu'il fût péri sans retour, & qu'avec le secours de la divine miséricorde, ils pourroient s'en servir pour regagner l'Angleterre. Le Charpentier répondit qu'il n'épargneroit ni ses peines ni son industrie pour les tirer de cet endroit, si l'équipage vouloit l'aider : qu'il s'imaginoit que l'Isle où ils étoient produisoit assez de bois pour construire une pinasse sans toucher au vaisseau, parce qu'il pouvoit arriver, par quelque heureux événement, qu'il leur seroit plus utile qu'il n'y avoit actuellement d'apparence. Tous les hommes crie-

JAMES,
Chap. III.

AN, 1631.

rent qu'ils l'aideroient de tout leur pouvoir dans ce qu'il voudroit entreprendre pour le bien commun. Le Capitaine promit de récompenser libéralement les travailleurs, il donna au Charpentier pour l'encourager la valeur de dix livres sterling en vaisselle d'argent, & l'assura que s'il construisoit une pinasse, il lui en feroit présent à leur arrivée en Angleterre, & lui donneroit de plus cinq liv. sterling.

Le 30, le Chirurgien fit l'office de barbier, il coupa, à tous les gens de l'équipage, les cheveux & la barbe qui étoient si remplis de glaçons, qu'il eut la plus grande peine à y réussir.

Ils tirent
du vaisseau
tout ce qui
peut leur ser-
vir.

Le premier de Décembre, quelques hommes allerent dans la barque au milieu des glaces, jusqu'au vaisseau pour en apporter quelques effets nécessaires; mais la nuit les ayant surpris, ils furent obligés de la passer à bord. Ils y souffrirent horriblement par le froid, quoiqu'ils essayassent de faire du feu sur le pont. Le lendemain fut si rude que le chemin jusqu'au vaisseau fut totalement glacé: les hommes re-

vinrent à terre sur la glace avec cinquante poissons secs, quelques couvertures & plusieurs lits, quoique l'eau les eût mis presque hors d'état de servir ; mais dans l'état où se trouvoient le Capitaine & ses gens, toutes couvertures dont ils pouvoient espérer de tirer quelque chaleur, leur paroissoit d'un très-grand prix.

Le 3, le temps fut un peu plus doux, & quelques-uns des hommes n'éviterent qu'avec peine d'être noyés en traversant les glaces qui se rompirent sous eux. Le vent, qui étoit ouest, chassa en mer plusieurs glaçons qui, dans leur passage au vaisseau, lui causerent quelque dommage. Les hommes dégagerent la barque des glaces qui l'environnoient, & essayèrent de l'enlever sur le pont du vaisseau ; mais tous leurs efforts réunis furent infructueux, & ils furent obligés de la laisser suspendue à des cordages à côté du bâtiment, un ou deux pieds au dessous de la surface du pont.

Depuis le 3 jusqu'au 18, on transporta dans la cabane, & dans un magasin qu'on bâtit auprès, toutes les provisions & les ustensiles qui res-

JAMES,
Chap III.

An. 1633.

Ils travail-
lent à cons-
truire une pi-
nasse.

JAMES,
Chap. III.

AN. 1631.

toient à amener du vaisseau, pendant que le Charpentier & quelques aides rassembloient des bois pour la pinasse. Plusieurs de ceux qui y travailloient eurent les doigts, les joues, le nez, & les autres parties tendres, gelées: elles devinrent aussi blanches que la neige, qui ne cessoit de tomber. Le froid augmentoit encore journellement, & il s'éleva de grosses ampoules sur le corps de ceux qui s'exposèrent trop promptement à l'ardeur du feu en sortant de l'air extérieur.

Le puits se glaca dans le même temps, & les Anglois ne trouvant plus d'eau dans tous les trous qu'ils creuserent, ils furent réduits à la nécessité de boire de la neige fondue; breuvage très-mal sain, qui leur causa des éruptions hideuses, & des difficultés de respirer. Le vin d'Espagne, le vinaigre, l'huile, & même l'eau-de-vie, devinrent des piéces de glace, & l'on fut obligé de les rompre avec des haches pour s'en servir. La gelée devint si vive, qu'à trois piéds de distance d'un très-grand feu les liqueurs se glaçoient encore quoique la cabane fût

très-clofe. Il tomba tant de neige qu'elle en fut environnée jufqu'à la hauteur du toit : les hommes furent contraints de s'y ouvrir un paffage, & de le nettoyer tous les jours avec des pelles pour en ôter celle qui ne ceffoit prefque de tomber. Quand elle fut consolidée, cet efpace qui étoit toujours élevé au moins de trois pieds au-deffus du terrain, fervit de promenade au Capitaine & aux malades qui étoient dans la cabane.

James fe fouvint alors qu'à fa première defcente il avoit trouvé une bonne fource au pied d'une hauteur qui n'étoit pas éloignée, & qu'il avoit fait abattre deux ou trois arbres près de cet endroit pour le reconnoître. Il envoya quelques-uns de fes gens qui n'eurent pas de peine à le découvrir; ils écartèrent la neige avec des pelles, trouverent la fource, & lui en apportèrent plein un pot, ce qui lui donna un rafraîchiffement très-agréable. Cette découverte fut d'un grand fervice à tout l'équipage : la fource coula pendant toute l'année, & quoique la rigueur du froid en glacât quelquefois l'entrée, c'étoit à fi peu

184 DÉCOUVERTES
d'épaisseur qu'on l'avoit bientôt dé-

JAMES,
Chap. III.

An. 1631.

Ils nom-
ment l'Isle
fo. ét de Win-
ter.

Le jour de Noël, ils observerent
cette grande fête avec le plus de
solemnité qu'il leur fut possible; &
le jour de saint Jean, ils convinrent
de nommer cet endroit de leur sé-
jour, forêt de Winter, en l'honneur
de Sir Jean Winter.



CHAPITRE IV.

Les Anglois commencent l'année par quelques observations astronomiques : Essai sur la génération de la glace : Ils deviennent tous malades : Différents effets du froid : Le Charpentier est hors d'état de travailler : Ils perdent leur barque & font leurs efforts pour relever le vaisseau.

LE 6 de Janvier 1632, les Anglois prirent hauteur par un soleil très-clair, & ils trouverent que la forêt de Winter étoit à cinquante-un degrés, cinquante-deux minutes de latitude ; différence occasionnée par la grande réfraction que cet astre souffroit alors.

Le 21, le soleil parut de figure ovale quand il sortit de l'horison ; mais à mesure qu'il s'éleva, il reprit sa forme ordinaire.

Le 30 & le 31, toute la voie lactée, le nuage du cancer, & les pléiades, parurent remplis de petites étoiles, & tout le firmament des environs en fut également cou-

JAMES,
Chap. IV.

An, 1632.

Les Anglois remarquent différents phénomènes occasionnés par le froid.

JAMES,
Chap. IV.

An, 1632.

vert, ce que le Capitaine James dit n'avoir jamais vu avant ce temps ; mais il y en eut bientôt plus du quart qui perdirent leur lumière par l'éclat de la lune qui se leva vers dix heures du soir. Au commencement de ce mois la mer fut prise de toutes parts, & l'on ne vit plus d'eau en aucun endroit : le vent fut presque toujours nord, & excessivement froid. Le peu d'heures où il étoit moins rude, on les employoit à apporter du bois pour le feu, à travailler à la pinasse, & à nettoyer les avenues de la cabane & du magasin, des glaces qui en auroient fermé l'accès.

Sentiment
du Capitaine
sur la généra-
tion de la
glace.

Le Capitaine James, dans son journal, essaye de former un système sur la génération de la glace qui couvre en ce pays la surface de la mer. Il remarque qu'après la moitié de Septembre, il est très-rare qu'il y tombe de la pluie ; mais il y neige tous les jours abondamment. Cette quantité de neige qui tombe dans le temps du reflux sur les bas-fonds & sur les bancs de sable, qui sont en grand nombre dans cette baie, est enlevée par le flux, se rassemble sur la surface de la mer, se

coagule & se réunit de plusieurs parties : le premier obstacle qu'elle rencontre, soit d'une île, soit de quelques rochers, arrête toute la masse qui s'augmente & s'étend continuellement par la nouvelle neige que chaque flux apporte ; enfin elle devient si épaisse que l'eau en étant arrêtée, demeure dans un état d'inaction qui la rend plus susceptible des impressions de l'air, ce qui ne forme plus ensuite qu'une surface immense de glace.

Le froid fut plus violent dans le mois de Février que les Anglois ne l'avoient encore ressenti depuis qu'ils étoient dans ce pays, & la curiosité de ces aventuriers fut cruellement punie par la perte de leurs dents, & par l'enflure de leurs gencives. Ils se trouverent réduits à un état si fâcheux qu'ils ne pouvoient presque prendre aucune nourriture, & plusieurs d'entr'eux donnerent tous les jours au Chirurgien quelque occasion d'exercer ses talents.

Il étoit presque impossible de supporter la rigueur de l'air hors de la cabane, & il pénétrait au travers des habillemens les plus épais. Les

JAMES,
Chap. IV.

AN. 1632.

cheveux & les poils des paupiers se geloient en un instant, & ceux qui s'y expofoient avoient la plus grande peine à se garantir d'en être fuffoqués. Leur cabane étoit entièrement environnée de glaces : leurs lits quoique proche du feu étoient couverts de gelée blanche ; & pendant que le Cuifinier dormoit, l'eau se glaça jufqu'au fond dans le baquet où il mettoit deffaler leur nourriture, quoiqu'il ne fût qu'à trois pieds de diftance du feu. Après cet accident il fe fervit d'une chaudiere de cuivre qu'on tint près du foyer, & il arrivoit encore fouvent que le côté qui étoit au feu fe trouvoit très-chaud pendant que l'autre étoit glacé à un pouce d'épaiffeur. Quelques foins que prit le Chirurgien pour conferver fes firops & fes médicaments, ils éprouverent le même fort : les montres & les horloges ne furent plus d'aucun ufage, & la terre fut gelée à dix pieds de profondeur.

Malgré cette affreufe extremité, les hommes firent toujours, autant qu'il leur fut poffible, les ouvrages néceffaires, quoiqu'ils n'euffent plus

de fouliers. Ils avoient tous péri par la neige & par le feu, ce qui les obligea de se garnir les pieds de drapeaux & de chiffons les plus chauds qu'ils purent trouver.

Le 15 de Mars, un des hommes s'étant imaginé avoir vu un daim, engagea deux ou trois autres, avec la permission du Capitaine, à se mettre à le poursuivre. Ils revinrent le soir sans succès, & si accablés du froid, qu'ils furent quinze jours sans pouvoir remuer, leurs jambes & leurs pieds s'étant couverts d'ampoules aussi grosses que des noix. Trois autres sortirent dans le même dessein quelques jours après; ils furent encore plus maltraités, & peu s'en fallut, qu'il ne leur en coûtât la vie. On ne pouvoit avoir le bois à brûler, & celui qu'on destinoit à faire la pinasse, qu'avec des peines excessives. Les haches & les coignées étoient toutes rompues, soit la lame, soit la douille, soit le manche; & cependant ils n'avoient pas d'autres instruments pour abattre les arbres & pour les exploiter. Le bois pour le chauffage, leur causoit aussi beaucoup d'embarras: celui qui étoit

JAMES,
Chap. IV.

An. 1632.

Ils tentent inutilement de faire quelques chasses.

JAMES,
Chap. III.

An. 1622.

verd, faisoit une fumée capable de les suffoquer, & l'espece de térébenthine qui sortoit de celui qui étoit sec, formoit aussi une fumée moins désagréable que l'autre; mais qui les couvroit de suie, & les rendoit semblable à une troupe de ramoneurs.

Au mois d'Avril, le Charpentier avec quatre autres hommes, qui, depuis quelque temps, n'avoient cessé de travailler, devinrent si infirmes, qu'il ne leur fut plus possible de se mouvoir. Le Bosseman & plusieurs autres, tomberent malades presque en même temps, & il ne resta plus que cinq hommes qui fussent en état de manger leur portion. Le Capitaine résolut, avec leur secours, de vuider le vaisseau de la glace dont il étoit rempli, aussi-tôt que le temps commenceroit à devenir plus doux, afin de le préparer à pouvoir servir quand la saison le permettroit. Ils n'avoient, pour y travailler, que deux leviers de fer, & quatre pelles rompues. Le projet de James étoit de faire un monceau de la glace qu'ils en tiroient, sur l'arc du bas bord, afin de former comme une barriere qui l'empêchât d'être endommagé,

quand les glaces se briferoient dans la baie, parce qu'il y avoit tout lieu de craindre que dans l'état actuel du vaisseau, elles ne le missent en piéces. Le 6 d'Avril, la neige tomba en plus grande quantité & plus forte qu'ils ne l'avoient encore vue jusqu'alors; celle qui avoit continué de tomber, étant petite, sèche & si dangereuse, que lorsque le vent la pouffoit au visage, il y avoit tout à craindre pour les yeux & pour la gorge de ceux qui s'y trouvoient exposés.

Les Anglois remarquerent que dans les temps chargés & couverts, ils voyoient aisément des endroits les plus bas, une Isle qui étoit environ à quatre lieues de la forêt de Winter, au lieu que dans les temps sereins & quand le soleil luifoit, ils ne pouvoient la découvrir, même des hauteurs. La cause de ce phénomène, est, qu'un léger brouillard fait le même effet qu'un verre convexe.

Le 16, il fit un très-beau soleil : ils dégagerent le pont de la neige dont il étoit couvert, & firent un

JAMES,
Chap. IV.

An. 1622

Ils travaillèrent à dégager leur vaisseau.

JAMES,
Chap. IV.

An. 1632.

grand feu dans la cabane pour la sécher. Le 17, ils tirèrent leur ancre qui étoit dans un bas fonds sous les glaces, & la transporterent à bord. Ils virent alors, qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre, que celui de faire usage de leur vaisseau, le mieux qu'il leur seroit possible, parce que leur barque étoit brisée, & que quand même elle auroit été en bon état, son peu de grandeur empêchoit qu'ils n'en tirassent aucun service. Elle n'étoit pas capable de les contenir tous, ni assez forte pour se soutenir en pleine mer; & le Charpentier étant dans un état qui ne laissoit aucune espérance de rétablissement, ils ne pouvoient nullement compter sur la pinasse. Le 19, le maître & deux autres hommes, résolurent de demeurer à bord, pour se délivrer des lamentations de leurs compagnons malades, qui faisoient des cris perçans: il est vrai que le défaut de bonnes couvertures les avoit fait beaucoup souffrir pendant tout l'hiver; mais leur sort n'étoit pas pire que celui des autres hommes.

Le

Le 23, ils percerent une piece de biere, qu'ils avoient retirée du fonds de cale, & quoiqu'elle ne fut pas meilleure que de l'eau battue, elle leur causa à tous la plus grande satisfaction.

La plus grande partie du mois, fut employée à boucher les ouvertures qu'on avoit faites au vaisseau, pour le mettre à fonds, à réparer ses autres dommages, & à le débarasser des glaces & de la neige dont il étoit rempli. Tous ceux qui étoient en état d'agir, s'y employerent avec la plus grande activité. Le 28, le Cuisinier, en faisant continuellement bouillir de l'eau pour la jeter dans les deux pompes, les mit en état d'agir. Le 29, il plut pendant tout le jour, ce qui leur causa d'autant plus de satisfaction, qu'ils jugerent que c'étoit une marque certaine de la fin de l'hiver, & qu'ils eurent l'espérance d'un prochain retour de la belle saison. Il fit cependant très-froid le 30 & le 31, & il tomba de la grêle & de la neige; mais la pluie qu'ils avoient eue, leur donnoit une si grande joie, que la veille du pre-

JAMES,
Chap. IV.

An. 1632.

JAMES,
Chap. IV.

An. 1632.

mier jour de Mai, ils trempèrent des roties dans la meilleure liqueur qu'ils purent avoir, & burent respectivement devant un grand feu, à la tanté de leurs maîtresses.



CHAPITRE V.

*Les Anglois en dégageant le vaisseau ;
 retirent plusieurs denrées très-utiles :
 Ils perdent deux de leurs hommes :
 La neige commence à fondre : Ils
 retrouvent leur gouvernail : Sentiment
 de James sur la génération des cousins :
 Le vaisseau est remis à flot , & ils se
 préparent à quitter la forêt de Winter :
 Le feu prend dans toute l'Isle.*

LE dégel vint peu-à-peu , à me-
 sure qu'on avança dans le mois
 de Mai , quoique le 2 eût été encore
 si froid , que les hommes qui avoient
 conservé quelque force , n'osèrent se
 hasarder à sortir. Les malades qui
 s'évanouissoient quand on les tour-
 noit dans leurs lits , sentirent des dou-
 leurs encore plus vives , qui augmen-
 terent leur mauvaise humeur. Le 4 ,
 la neige commença à fondre , & l'on
 vit des grues & des oies sauvages ,
 mais si farouches , qu'il ne fut pas
 possible d'en approcher. Le Capi-
 taine & le Chirurgien , essayèrent
 inutilement , pendant deux heures ,

JAMES,
 Chap. V.

An. 1632.

Ils commen-
 cent à voir
 quelques oi-
 seaux.

JAMES,
Chap. V.

An. 1632.

d'en tirer quelques-unes, ils ne rapporterent de leur chasse, qu'une fatigue excessive & de très-vives douleurs. Ils avoient toujours marché dans les neiges fondues, & James dit que sans exagérer, il croyoit y perdre les jambes. Le 6, ils enterrent Jean Warden, premier compagnon du Maître, sur le sommet d'une colline de sable, qu'ils nomment la hauteur de Brandon.

Le 9, ils tirèrent hors du fonds de cale, cinq barriques de bœuf & de porc, quatre tonneaux de bière, & un de cidre, qui, par un heureux hasard, se trouva très-bien conservé.

Le 12, ils dégagerent le magasin des souliers, qui étoient demeurés dans l'eau pendant tout l'hiver: cependant ils en tirèrent un grand service, & chaque homme en mit une paire quand ils eurent été séchés au feu: ils trouverent aussi un tierçon de vin, entièrement gelé; mais la perte qui, avec raison, leur causa le plus de chagrin, fut celle de leur gouvernail, qu'ils chercherent inutilement entre les glaces, dont leur vaisseau étoit entouré.

Le 14, le Bosseman, aidé de

quelques hommes, travailla à nettoyer les agrès & les cordages, de la glace qui les couvroit, & le Tonnelier, quoique très-infirmes, fit & raccommoda quelques barriques, parce que l'intention du Capitaine étoit, s'il ne pouvoit autrement dégager son vaisseau, de passer plusieurs cables dessous, & de l'enlever par le secours de plusieurs tonneaux. Le même jour, le Capitaine ayant fait des balles avec quelque vieille vaiselle d'étain, & avec les pieces qui servoient à couvrir la lumiere des canons, parce qu'il ne voulut pas toucher aux feuilles de plomb du Charpentier, fortit dans le dessein de tuer quelques oiseaux, pour le soulagement des malades. Le 15, il prépara un petit canton de terre qui étoit dégagé de neige, & y sema des pois, dans l'espérance de pouvoir en recueillir des verds pour les gens, qui n'avoient eu aucuns légumes ni herbage frais, depuis qu'ils étoient débarqués.

Le 18., mourut Guillaume Cole, le Charpentier, qui, avant sa mort, avoit presque achevé la pinasse. Il en avoit fait un vaisseau bien pro-

JAMES,
Chap. V.

An. 1632.

Il s'y retrou-
vent leut
gouvernail.

 JAMES,
 Chap. V.

An. 1632.

portionné, du port d'environ quatorze tonneaux, de vingt-sept pieds de quille, de dix pieds dans sa plus grande largeur, & de cinq pieds pour la profondeur du fonds de cale. Cole fut enterré à côté du compagnon du Maître, sur la hauteur de Brandon. Le même soir, on trouva le corps du Canonnier qui étoit mort six mois avant, sa tête étoit engagée dans la glace, précisément au-dessous des sabords; le Capitaine le fit retirer & enterrer avec les autres. On remarqua qu'il n'avoit contracté aucune mauvaise odeur, que les emplâtres tenoient encore à sa blessure, & qu'il ne paroïssoit d'autre altération à son corps, sinon que la chair sembloit détachée des os. La neige s'abaissoit de jour en jour dans toute l'Isle, mais on ne voyoit pas encore que les glaces fissent aucun mouvement pour se rompre dans la baie, quoique le soleil fût souvent très-chaud. Enfin le 24, elles commencerent à craquer avec un bruit horrible, & peu de temps après, elles se rompirent entierement, & furent enlevées avec la marée. On reconnut alors tout l'avantage d'avoir formé

une barrière, & l'on vit évidemment que sans ce secours, le bâtiment auroit couru le plus grand risque d'être brisé en pièces. Le même jour, un des hommes nommé David Harmon, en frappant avec une lance sur la glace, eut le bonheur de rencontrer & de retirer le gouvernail. Le 30, ils descendirent la barque, & ils virent que le passage de la terre au vaisseau, étoit entièrement dégagé, ce qui causa la plus grande joie à tout l'équipage. Le même jour, ils trouverent quelques pois de vesse qu'on fit bouillir pour les malades : ils préparèrent leurs voiles & leurs agrès, firent sécher le poisson, & firent prendre l'air à leurs provisions. Le Capitaine & le Maître, étoient alors les seuls qui pussent manger des nourritures salées.

Au commencement de Juin, le froid reprit si vivement, que tout gela encore dans la cabane : il ne dura pas long temps, & le 11, après cinq ou six jours de travail, ils redoublèrent leurs efforts pour placer le gouvernail. Les pois de vesse qu'on recueilloit tous les jours, servoient à mettre dans le bouillon pour les ma-

JAMES,
Chap. V.

An. 1632.

JAMES,
Chap. V.

AN. 1632.

lades : ils en mangerent aussi avec de l'huile & du vinaigre, ce qui leur fit un rafraîchissement au-dessus de ce qu'on peut penser. Ils se rétablirent de jour en jour, furent bien-tôt en état de manger du bœuf : leurs dents se raffermirent, & les enflures de leurs gencives se dissipèrent.

Ils font très-incommodés des couïns.

Le 10 du même mois, il y eut des éclairs & du tonnerre, & le temps fut si chaud, que plusieurs des matelots s'amuserent à nager. Ils trouverent dans les étangs, une grande quantité de grenouilles : mais ils n'osèrent en manger, crainte que ce ne fussent des crapauds. La terre se couvrit de fourmis, & l'air fut rempli de papillons, ainsi que de plusieurs autres especes d'insectes volants, particulièrement de couïns, qui incommoderent excessivement les Anglois. Le sentiment du Capitaine James, est, que ces animaux sortent du bois pourri où le froid de l'hiver les confine dans un état d'inaction.

Le 17, après avoir tout ôté du vaisseau, ils firent leurs efforts pour l'élever à ne tirer qu'un pied & demi d'eau, parce que l'endroit où il étoit, n'avoit pas plus de profondeur. Le

matin du 22, ils réassirent à l'amener dans le lieu de son premier ancrage, où il avoit été l'année précédente, en apportant tous leurs soins pour l'empêcher d'être trop exposé à la mer. Le 23, ils embarquerent quelques provisions, étant forcés de les porter jusqu'à la barque, au moins la longueur d'une portée de fusil. Le 24, ils firent une croix d'un des plus grands arbres de l'Isle, ils y mirent les portraits du Roi Charles & de la Reine, très-bien peints: mais ils les enfermerent dans du plomb, pour que l'air ne pût les gâter, & ils mirent au-dessous, les titres du Monarque, ainsi exprimés.

Charles, Roi d'Angleterre, d'Ecosse, de France & d'Irlande, ainsi que de Terre-Neuve & des territoires à l'ouest, jusqu'à la nouvelle Albion, & au nord, jusqu'à la latitude de quatre-vingt degrés.

Sur la plaque de plomb, ils attachèrent un schelling & une piece de six sols marqués au coin du Roi Charles, & mirent au-dessous, ses armes avec celles de la ville de Bristol, bien gravées dans le plomb. Quand ils eurent ainsi orné cette

JAMES,
Chap. V.

An. 1633.

ils prennent possession du pays pour le Roi d'Angleterre.

JAMES,
Chap. V.

An. 1632.

croix, ils l'éleverent à l'endroit où leurs Compagnons étoient enterrés sur le sommet de la hauteur de Brandon, & en même temps ils prirent solennellement possession du pays, au nom de Sa Majesté.

Le 25, le Bosseman avec quelques-uns des hommes, le plus en état de l'aider, ajusta les agrès & disposa à bord les provisions, ainsi que toutes les autres choses nécessaires. Vers dix heures du matin du même jour, le Capitaine James, accompagné d'un des Marelots, prit une lance, un mousquet & quelques matières combustibles pour allumer du feu près d'un arbre très-haut, que les Anglois nommoient l'arbre d'observation, parce qu'ils avoient coutume d'y monter, pour reconnoître, la vue y étant très-étendue. Le dessein du Capitaine étoit d'examiner, pendant que le feu brûleroit, si on lui répondroit par quelque autre feu ou par quelque signal particulier, afin de juger par ce moyen, si quelque partie du pays étoit habitée.

Le feu prend
dans toute
l'île.

A peine étoit-il établi sur le haut de son observatoire, qu'il s'aperçut que son compagnon avoit, impru-

demment mis le feu à quelques ronces au-dessus du vent, la flamme gagna des genêts & d'autres broussailles qui croissoient entre les arbres; elle se communiqua de proche en proche avec la plus grande rapidité: le feu gagnoit l'arbre où étoit le Capitaine, avec tant de diligence, qu'il l'eut atteint avant qu'il en fut descendu. Il fut obligé de faire un faut, au hasard de s'estropier; & quoiqu'il se sauvât ensuite avec la plus grande vitesse, il sembloit que les flammes le poursuivoient & étoient toujours sur lui. L'incendie s'étendit toute la nuit dans l'Isle, & le vent étant devenu plus fort vers le matin, les flammes gagnèrent le petit village (si l'on peut lui donner ce nom) des gens du vaisseau. Ils ne faisoient que de finir d'enlever tous leurs effets, quand le feu prit à la cabane & au magasin, qui furent bientôt réduits en cendres. Cet incendie s'étendit avec grand bruit, l'espace d'un mille de largeur, & dura deux jours entiers, consumant tout ce qu'il rencontra. Le soir du 26, les Anglois furent tous à bord, & se trouverent alors plus heureux qu'ils ne l'avoient jamais été. I v j

JAMES,
Chap. V.

An. 1632.

Le 27, le 28 & le 29, ils mirent sur le vaisseau, leur eau, & leur bois de chauffage, dont une partie étoit composée de la pinasse, qu'ils avoient mis en pieces, voyant qu'elle ne leur serviroit à aucun autre usage. La baie fut alors entierement libre de glaces, & l'on n'en vit plus aucunes marques, parce que le vent les avoit toutes entraînées vers le nord. Cette saison étoit des plus mal-saines : dans le jour, la chaleur considérablement augmentée par le terrein sabloneux, étoit insupportable, & les nuits, les étangs se geloient encore de l'épaisseur d'un pouce ; mais rien n'égaloit l'incommodité que causoit les piquures des coufins, dont il étoit presque impossible de se garantir. Les gens s'étoient faits des sacs avec des morceaux d'un drapeau ou étendard qu'ils avoient déchiré pour cet usage ; malgré cette précaution, ces insectes trouvoient toujours un passage, & par leurs piquures, élevoient sur la peau des boutons qui causoient une démangeaison insupportable.

CHAPITRE VI.

*Les Anglois trouvent de la Ceuillerée :
Ils abandonnent l'Isle : Description
de cet endroit.*

LE premier de Juillet, qui étoit un Dimanche, les Anglois arborerent le pavillon au vaisseau, & l'ornèrent le plus élégamment qu'il leur fut possible. Ensuite tout l'équipage se rendit en procession à l'endroit où ils avoient élevé une croix, qui n'avoit point été exposée à l'incendie parce qu'elle étoit dans un terrain où il n'y avoit que du sable. Ils se joignirent aux prières dont le Capitaine fit la lecture, dînèrent, & passerent le reste du jour à grimper sur les hauteurs. Suivant les observations qui parurent les plus exactes, le feu s'étoit porté à seize mille d'étendue. Le soir ils trouverent une herbe semblable à la cuillerée, ils en ramasserent une grande quantité, & elle leur fit un mets très-agréable quand elle fut bouillie.

Ils résolurent alors de quitter en-

JAMES,
Chap. VI.

An. 1632.

Ils rentrent
tous dans le
vaisseau.

JAMES,
Chap. VI.

An. 1632.

tierement ce pays ; mais auparavant le Capitaine écrivit un récit abrégé de toute l'expédition, en forme de lettre, pour l'instruction de quiconque pourroit aborder au même endroit. Il le renferma dans une boîte de plomb qu'il attacha à la croix, au-dessous des armes du Roi. Enfin ils remonterent dans la barque, & ne mirent plus le pied dans la forêt de Winter, autrement dite l'isle de Charlton, nom qu'ils lui donnerent au lieu du premier, le 25 de Mai, en l'honneur du Prince de Galles, qui fut depuis le Roi Charles II.

Description
de l'Isle que
les Anglois
nomment
Charlton.

Avant de donner le récit du retour des Anglois en leur patrie, il ne sera pas hors de propos de faire connoître en peu de mots la nature de l'Isle où ils hivernerent, & d'entrer dans quelque détail sur les précautions que prirent le Capitaine James & ses compagnons pour y conserver leur vie.

Nous avons déjà observé que l'isle de Charlton est à la latitude de cinquante-un degrés, cinquante-deux minutes : son terrain est un sable blanc, très-fin que le vent enleve comme de la poussière, & qui est

souvent très incommode. Il est couvert d'une espèce de mousse d'un verd très-pâle, & de halliers de genêt & d'autres arbrisseaux infructueux, avec quelques arbres de genievre & des sapins, dont le plus gros n'excede pas un pied & demi de diametre. Les Anglois y tuerent un daim à leur arrivée, & en virent un petit nombre d'autres; mais depuis ils n'en apperçurent que très-peu, & peut-être aucuns. Ils y rencontrerent deux ou trois autres especes d'animaux à quatre pieds, outre les ours & les renards: ils tuerent ou prirent au piege quelques douzaines de ces derniers, qu'ils firent bouillir pour l'usage des malades. Au mois de Mai ils virent aussi des canards, des oies sauvages & des perdrix blanches dont ils tuerent quelques-unes, mais en petite quantité parce que leurs munitions étoient presque épuisées. Le poisson paroît totalement inconnu sous ce climat, & ils n'y en virent aucune apparence excepté deux ou trois coquillages vuides.

L'endroit que James choisit pour hiverner fut un bosquet (si on peut

JAMES,
Chap. VI.

An. 1632.

Description
de l'habitation
qu'ils s'y
étoient for-
mée,

JAMES,
Chap. VI.

AN. 16; 2.

lui donner ce nom) d'arbres assez épais, avec une petite colline au sud, qui le garantissoit de la violence du vent du nord. Il trouva d'abord de grandes difficultés pour y élever une habitation : il essaya envain de se creuser une cave, & il trouva toujours l'eau à deux ou trois pieds de profondeur. Il ne put faire des murs de pierre, parce que le petit nombre de celles qu'on avoit d'abord vues dans l'isle furent bientôt ensevelies sous la neige, & il ne lui fut pas possible d'en former de terre à cause de la nature du sol qui n'étoit, comme nous venons de le dire, qu'un sable fin sans aucune consistance. Les Anglois remédièrent le mieux qu'il leur fut possible à tous ces inconvients, en enfonçant des pieux très-proches les uns des autres, avec des especes de claies très-serrées qui formoient comme un rampart contre la rigueur du temps. Cet édifice avoit environ six pieds de hauteur, & aux deux extrémités ils avoient laissé une ouverture qui atteignoit presque au sommet. Elle servoit à donner passage à la lumière, à faire sortir la fumée, & donnoit la liberté

d'entrer dans la cabane & d'en sortir. A une petite distance, ils avoient mis d'autres poteaux de six pieds de haut avec six autres pieces de bois en travers, bien garnies en dedans & en dehors de plusieurs rangs de broussailles ; & par dessus tout ils avoient jetté leurs grandes & petites voiles qui tomboient jusqu'à terre & contribuoient beaucoup à entretenir la chaleur. Cette cabane étoit à-peu-près quarrée, de vingt pieds de longueur sur chaque côté ; le foyer étoit au milieu, & autour du feu les hommes avoient établi leurs couchettes sur des poteaux d'un pied de hauteur, où ils avoient étendu des voiles de relais avec leurs lits & leurs couvertures. Ils avoient mis des planches sur la terre pour garantir de l'humidité, autant qu'il étoit possible, l'intérieur de leur habitation.

A vingt pieds de distance de cette cabane, ils en avoient élevé une seconde un peu moins étendue avec une pile de coffres du côté du sud au lieu de poteaux. On y préparoit les vivres, & les gens inférieurs de l'équipage y passoient la plus grande partie du jour.

JAMES,
Chap. VI.

An. 16; 2.

Vingt pas plus loin on trouvoit le magasin, où l'on conservoit le pain, le poisson & les autres provisions, sur une élévation à deux pieds de terre pour les entretenir toujours séchés. Ce dernier réduit n'étoit formé que d'un gros arbre soutenu par des chevrons & par de forts branchages, le tout bien couvert de voiles.

Régime
qu'ils y ob-
servèrent.

Leurs provisions consistoient en bœuf salé, en porc & en poisson, dont ils avoient au moins pour huit mois en les conservant avec soin, comme ils l'observèrent. Voici la distribution que leur faisoit le cuisinier pour leur nourriture : le dimanche il leur donnoit au dîné du porc & des pois ; au soupé, de la soupe & du bœuf qu'on avoit fait bouillir & bien dessaler la nuit du samedi ; le bouillon réchauffé faisoit un excellent cordial, & ils avoient ensuite un plat de poisson. On avoit également soin les autres jours de préparer toujours le bœuf la nuit précédente. Ceux qui ne pouvoient manger les mêmes mets à cause du mal qu'ils souffroient à la bouche, on leur fricassoit du gruau ou du pain

broyé avec de l'huile, à quoi l'on joignoit quelquefois de la purée de pois. Leur boisson ordinaire étoit de l'eau ; mais on donnoit aux malades & à ceux qui étoient les plus foibles une chopine de vin d'Alicante par jour, avec un verre d'eau-de-vie tous les matins, quoique ces liqueurs eussent perdu presque tout leur esprit par la gelée dont on n'avoit pu les garantir. Quand ils vouloient faire la débauche, ils mettoient une pinte de vin dans sept pintes d'eau, & cette legere boisson ranimoit autant leur courage qu'elle les excitoit à la gaieté.

Le lundi 2 de Juillet, tout l'équipage fut sur pied de grand matin ; & le Capitaine voyant que tout étoit en état, fit lever l'ancre. Les Anglois partitent avec la plus grande joie, & dirigerent leur cours à l'isle de Danby pour y prendre du bois, le vent étant alors nord-ouest. Le vaisseau voguoit légèrement, bien réparé en apparence de tous ses dommages, & en état de faire le voyage qu'ils entreprenoient.

Pendant que les hommes ramassoient du bois dans l'isle de Danby,

JAMES,
Chap. VI.

An. 1691.

Ilz mettent
à la voile.

JAMES,
Chap. VI.

An. 1632.

le Capitaine arracha quelques pieux pour les examiner, & ils lui parurent avoir été aiguisés avec des haches ou avec quelques autres instrumens de fer. Il paroissoit aussi qu'on s'étoit servi de la tête de ces mêmes instrumens pour les enfoncer en terre, vers un endroit où il voyoit des marques évidentes de feu. Cette découverte fit desirer ardemment à James de pouvoir trouver quelques-uns des sauvages, pour avoir une conférence avec eux, dans l'espérance d'en tirer des éclaircissements sur la nature de ce pays, & peut-être même d'ouvrir quelque espece de commerce qui pourroit être avantageux à sa patrie. Il ne put réussir dans ce projet, & il ne lui fut pas possible de découvrir aucuns habitans.

Vers quatre heures après midi, le Capitaine revint à bord, & comme le vent lui étoit alors contraire, il jetta l'ancre pour cette nuit près de Charlton. Le lendemain il fit cours à l'ouest : vers midi il découvrit au nord une grande quantité de glaces, & il vit peu de temps après que la terre à l'ouest en paroissoit toute cou-

verte. Le canal où il naviguoit étoit très-dangereux, plein de rochers & de bas-fonds qui l'obligeoient d'aller toujours la fonde à la main.

JAMES.
Chap. VII.

An, 1632.

CHAPITRE VII.

Particularités du retour des Anglois dans leur patrie : Raisons contre la probabilité de trouver un passage au nord-ouest.

DEPUIS le 5 jusqu'au 21, les Anglois firent très-peu de chemin, étant retardés par des brouillards si épais qu'ils en étoient presque aveuglés, & par des glaces qui tomboient sur eux avec tant de force, qu'ils étoient continuellement en crainte que leur vaisseau ne fût mis en piéces par leurs chocs redoublés. Il les surmonta par la légéreté avec laquelle il voguoit; mais les écoutilles furent toujours ouvertes pour que les hommes pussent continuellement avoir la vue sur l'intérieur du bâtiment, afin d'y apporter un prompt secours s'il lui arrivoit quelque dommage.

Continuation
du voyage
des Anglois.

Le 22, après une nuit très-orageuse & un brouillard très-mal sain & très-épais, quand le temps s'éclaircit, ils virent la terre & reconnurent le Cap Marie-Henriette; ils y jetterent l'ancre, & le Capitaine, accompagné de quelques-uns de ses gens, descendit à terre avec des chiens & des armes dans l'espérance de prendre ou de tuer quelques daims, parce qu'ils en avoient vu plusieurs troupeaux. Ils firent de vains efforts pour les surprendre; ces animaux se tinrent toujours hors de la portée du fusil, & éviterent aisément les chiens. James abandonna dans l'Isle ceux qu'il avoit amenés, dont l'un étoit un chien & l'autre une chienne, jugeant qu'il étoit inutile de les garder à bord, puisqu'ils ne pouvoient lui être d'aucun service à la chasse, quoiqu'il ne les eût que pour cet usage. Ces animaux tiroient aussi la nourriture qu'on mettoit tremper dans l'eau, & étoient devenus à tous égards trop incommodes pour les conserver.

Le soir, les Anglois retournerent à bord, & se remirent en mer avec un bon vent de sud. Ils rencontre-

Difficultés
de la navigation.

JAMES,
Chap. VII.

An. 1632.

James descend au Cap
Marie-Henriette.

rent beaucoup de glaces brisées, & trouverent plusieurs bas fonds dont ils se dégagerent aisément en tirant un peu plus au nord. Ils y furent beaucoup plus fatigués par les glaces qui tomberent sur eux en abondance : tous les hommes se mirent sur le pont avec des perches assez fortes pour qu'il fallut etre quatre à les diriger : ils réussirent par leurs secours à se dégager assez bien, quoique la force des glaces l'emportât quelquefois sur tous leurs efforts, par la violence des coups qu'elles donnoient aux flancs du vaisseau, & quoiqu'elles eussent cassé deux de leurs perches. Ils furent ainsi assaillis pendant plus de six semaines exposés tous les jours à de rudes assauts, se servant quelquefois de leurs voiles, & ayant d'autrefois recours à leurs ancres quand ils se trouvoient dans un eau plus libre. Un jour ils étoient presque accablés par les glaces, un autre jour le vent devenoit si violent qu'ils ne pouvoient se flatter de subsister une heure sur la surface de l'eau : les nuits étoient si obscures qu'ils ne pouvoient voir à faire la manœuvre, & ils y trouvoient pres-

JAMES,
Chap. VII.

AN. 1632.

que autant de difficulté dans le jour ; à cause de l'épaisseur des brouillards. Les nuits étoient très longues & si froides qu'il étoit presque impossible de toucher aux voiles & aux cordages sans en être excessivement incommodé. Ils furent souvent emportés par des coups de vent contre lesquels il n'étoit pas possible de faire de résistance ; ils en éprouverent un entre autres, où pendant trois jours ils furent menacés de périr à chaque instant. Il sembloit que l'hiver fut encore dans toute sa force, & la mer leur paroissoit toujours si embarrassée par les glaces, qu'ils n'avoient d'autre espérance que celle de pouvoir regagner les détroits d'Hudson, encore leur falloit-il pour y réussir que le temps devint plus favorable & la mer plus libre, ce qu'ils n'osoient espérer. Le vaisseau étoit en si mauvais état qu'il falloit travailler d'heure en heure à la pompe, exercice excessivement fatigant, & les coups qu'il avoit reçus des glaces & des rochers l'avoient tellement brisé qu'il paroissoit téméraire de lui confier plus long-temps la vie des hommes.

Toutes

Toutes ces raisons portèrent les Officiers à requérir formellement le Capitaine de reprendre la route d'Angleterre , puisqu'il paroissoit évidemment qu'on ne pouvoit retirer aucun avantage d'un plus long séjour dans ces mers. Ils en dressèrent une requête qui fut signée de tous, le 26 d'Août ; & en conséquence James donna ordre au Pilote de se mettre au gouvernail & de changer entierement son cours.

Le 27, le vent s'étant tourné nord-ouest , amena beaucoup de neige avec un temps très-rigoureux, & il passa à côté d'eux des glaçons si énormes que quelques-uns étoient aussi hauts que leur grand mât. Le 31, ils se trouverent dans la partie la plus resserrée des détroits, & virent la terre couverte de glaces, particulièrement du côté qu'ils avoient sous le vent.

Ils sortirent du détroit au commencement de Septembre ; furent battus de vents très-variables, & éprouverent un si grand froid qu'il étoit presque impossible aux hommes de monter aux mâts & de manœuvrer le matin. Le 8, la mer fut

JAMES,
Chap VII.

An. 1632.

Les Anglois reprennent la route d'Angleterre.

Ils arrivent à Bristol.

JAMES,
Chap. VII.

An. 1632.

très-élevée, ils éprouverent de ces bouffées de vent que les marins nomment raffalles, & le vaisseau fit de tels roulis qu'ils furent continuellement dans la crainte de perdre leurs mâts. Les coutures s'ouvroient de toutes parts, & le bâtiment faisoit tant d'eau qu'on ne pouvoit quitter la pompe : mais après ce jour ils ne virent plus de glaces. Enfin le vent leur étant favorable, & le vaisseau continuant son cours malgré toutes ces difficultés, il ne leur arriva plus rien de remarquable, & ils jetterent l'ancre le 22 Octobre dans la rade de Bristol. Ils ne connoient au juste l'état de leur bâtiment que lor qu'il fut amené dans le port, & mis à terre sur le côté. On fut alors dans le plus grand étonnement de voir qu'ils eussent pu y arriver. Outre un grand nombre d'autres dommages, ils avoient perdu quatorze pieds de leur quille, leur poupe presque en entier, & une grande partie de leurs doublures : leurs flancs étoient enfoncés de toutes parts, & en un endroit ils avoient été percés par un rocher, d'un bon pouce & demi au-dessous des doublures.

Le sentiment du Capitaine James après son retour de cette expédition fut qu'il n'y avoit absolument aucun passage au nord-ouest. Il prétendit que s'il y en avoit eu un, l'on auroit vu une marée constante dans les détroits d'Hudson, dont le flux seroit venu de l'est : il remarqua aussi que cette mer ne produisoit aucune espèce de poisson, & qu'on n'y en trouvoit nul indice : qu'elle étoit couverte de glaces qui, suivant son opinion, se formoient sur les bas fonds & dans les baies : il pensa qu'elles se feroient rompues & dispersées si elles avoient eu un passage pour entrer dans un océan libre, comme on le voyoit par celles qui, des détroits, tomboient dans la grande mer à l'est. Enfin il observa que les glaces portant toujours du même côté de l'est à la baie d'Hudson, on ne retireroit aucun avantage de ce passage, quand même il existeroit, puisque la prodigieuse quantité de glaces & de bas fonds qu'on trouve dans ces parages ne permettroient jamais d'exposer de riches charges sur un vaisseau qui prendroit cette route. Il ajouta

JAMES,
Chap. VII.

An. 1632.

Probabilité
contre le pas-
sage au nord-
ouest.

JAMES,
Chap. VII.

AN. 1637.

que du côté du sud on parcouroit plus promptement & avec moins de danger un espace de mille lieues, qu'on ne pouvoit en faire un de cent dans les mers septentrionales: que vers le sud, & aux environs du Cap de Bonne-Espérance, on trouvoit des moyens de soulager les malades, au lieu que dans l'autre partie on ne pouvoit leur donner aucun rafraîchissement, & qu'il n'y avoit que de la peine & de la fatigue à y acquérir. Il dit encore que quand les détroits ne seroient pas embarrassés par les glaces, on n'en pourroit retirer que très-peu d'avantage, parce que les vents d'ouest qui soufflent constamment dans les mois d'Août & de Septembre, sont si impétueux, qu'un vaisseau seroit beaucoup plus long-temps à son voyage que par la route ordinaire. Enfin il conclut en disant que par la nature du climat ces pays septentrionaux ne peuvent être d'aucun profit pour le commerce: cependant il ajoute, avec modestie, qu'il expose seulement son sentiment particulier, sans avoir dessein de décourager d'autres aventuriers qui

pourroient entreprendre le même cours, ne doutant pas que quelqu'un plus adroit ne fût couronné d'un plus grand succès.

JAMES.
Chap. VII.

An. 1637.



NIEUHOFF,

AN. 1640.

HISTOIRE

De la Découverte & des Guerres
du BRÉSIL, par M. Jean
NIEUHOFF.

CHAPITRE I.

Naissance de M. Nieuhoff: Il se met au service de la Compagnie des Indes Occidentales: Il met à la voile du Texel: Il combat deux Pirates Turcs & arrive à la côte du Brésil: On choisit l'isle de Fernando pour y transporter les Proscrits: Situation & qualité du terroir de l'isle de Saint Thomas: Ce climat est dangereux pour les Etrangers: Les Hollandois se rendent maîtres de la ville de Pavaosa: Première découverte du Brésil: Origine du nom donné à ce pays: Sa première division par les Portugais: Le Prince Maurice en soumet une partie: Ancienne magnificence de la ville d'Olinde: Description de Fernambouc, de Garafu,

& du Reces: Grandes améliorations faites par le Prince Maurice.

MONSIEUR Jean Nieuhoff, né à Vfen, dans le Comté de Benthem, descendoit d'une famille considérée dans cette Province. Il s'engagea en qualité de Supercargo au service de la Compagnie des Indes Occidentales, le 24 d'Octobre 1640, & mit à la voile le même jour du Texel, dans un vaisseau nommé le Roebuck, de vingt-huit canons, & de cent trente hommes d'équipage. Il ne leur arriva rien de remarquable jusqu'au 6 de Novembre où ils furent attaqués par deux Pirates Turcs qui, après un combat très-vif, furent obligés de prendre la fuite. Ce succès fut particulièrement dû à la bonne conduite & au courage de M. Nieuhoff qui commandoit le vaisseau à la place du Capitaine, retenu au lit par une dangereuse maladie.

Après six semaines & un jour de voyage, sans autre accident que celui dont nous venons de parler, & un ou deux ouragans qui ne leur causerent que très-peu de dommage,

NIEUHOF, Chap. I.

An. 1640.

Qui étoit

M. Jean Nieuhoff.

NIEUHOFF,
Chap. I.

An. 1640.

ils arriverent à la côte du Brésil. Ils avoient relâché en route à une île nommée Fernando, qui en est éloignée de cinquante lieues. Les Hollandois l'habitoient vers l'an 1630, mais ils l'abandonnerent quelques années après, à cause de la quantité prodigieuse de rats qui étoient dans cette Île, & qui dévoroient les productions de la terre. Quand les Hollandois eurent quitté cette terre de vermine, le Conseil du Brésil la choisit pour y envoyer les malfaiteurs, & ceux qu'on y relégua, furent munis de tous les instruments nécessaires pour tirer leur subsistance des entrailles de la terre.

Il se rend
à l'Île Saint
Thomas Description de
cette Île.

An. 1643

Vers la fin du mois d'Août 1643, M. Nieuhoff eut ordre de faire un voyage de commerce à l'Île Saint Thomas, & on lui donna un vaisseau chargé de terre à foulon, pour l'échanger contre du gingembre noir & du sucre, qui étoient les principales marchandises qu'on tiroit de cet endroit.

Saint Thomas a trente-six lieues de tour, sa figure est circulaire, & elle est très-fertile en sucre & en gingembre noir. Au milieu de cette

Isle, on voit des montagnes toujours couvertes de neiges, quoique la chaleur soit insupportable dans les vallées, parce qu'elle est située sous la ligne. L'air y est très mal-sain, & chargé de vapeurs si pernicieuses, que sur dix étrangers, il s'en trouve à peine un qui échappe à une mort immédiate, & ceux qui, par la force de leur tempéramment, surmontent les premières attaques des fièvres épidémiques du climat, y vivent rarement passé l'âge de cinquante ans: cependant les Habitants & les Nègres y parviennent à un âge très-avancé.

Pavaofa, Ville principale de l'Isle; est située sur un ruisseau, & contient environ huit cents maisons & trois Eglises. Cette place, ainsi que toute l'Isle, fut conquise le 16 d'Octobre 1641, par l'Amiral Tol, après un siège de quarante jours: mais peu de temps après, l'Amiral, plusieurs Commandants, & un grand nombre de Matelots, furent emportés par l'air empesté qui y regne.

Après un voyage de trois mois, M. Nieuhoff arriva heureusement au

Il arrive au
Bresil.

NIEUHOFF,
Chap. I.

Brésil, ayant rempli l'objet pour lequel il s'étoit embarqué.

An. 1643.

Pour servir d'introduction aux événements remarquables qui étoient arrivés dans le Brésil, avant que M. Nieuhoff s'y rendit, & à ceux qui se passerent pendant le séjour de huit ans qu'il y fit, nous allons donner une idée générale du pays qu'il y parcourut dans le cours de ses voyages.

Description
de ce pays.

Le Brésil, ainsi appelé, à cause de la quantité de bois du même nom qu'on y trouve, fut d'abord découvert en 1500, par Pédro Alvarez de Cabral, qui lui donna le nom de Sainte Croix. Les Géographes ne sont pas d'accord sur son étendue; suivant les relations les plus authentiques, il a trois cents soixante & quinze lieues du nord au sud, depuis la rivière de Para, jusqu'à celle de Capibari; mais de l'est à l'ouest, ses limites sont moins connues, & on les étend jusqu'à sept cents quarante-deux lieues.

Les Portugais ont divisé le Brésil en quatorze districts, qu'ils appellent *Kapitanias*, ou Capitaineries; chacune est arrosée par quelque rivière considérable, outre un grand

nombre de petites. La riviere de Saint François est la plus large de toutes ; mais quoiqu'elle soit aussi très-profonde, les vaisseaux pesants ne peuvent y entrer à cause des sables qui en embarrassent l'embouchure. Dans le lac d'où cette riviere tire son origine, on trouve une grande quantité de poudre d'or, & l'on juge qu'elle y est apportée par les ruisseaux qui passent par les cavernes des montagnes du Pérou. Il est remarquable que la riviere de Saint François est beaucoup plus enflée dans la saison de l'année où il pleut rarement, que lorsque les nuages, suivant l'expression de Dryden, secouent leurs chevelures sur la surface de la terre. Il paroît que ce phénomène doit être attribué à la grande quantité de neiges que le soleil fait fondre alors sur le sommet des montagnes.

Six des Capitaineries dont nous venons de parler, étoient sous la domination de la Compagnie Hollandoise des Indes Occidentales, avant qu'elles se fussent révoltées en faveur des Portugais. On les distinguoit des huit autres par le nom de Bresil septentrional, & on appel-

NIEUHOFF,
Chap. I.

An. 1643.

loit ces huit le Bresil méridional. Les Capitaineries Hollandoises s'étendoient sur la côte du nord au sud, l'espace de cent soixante, ou de cent quatre-vingt lieues. Chacune étoit subdivisée en plusieurs moindres districts, que les Portugais nommoient Fregeſias, & les Hollandois, Fregeſien.

Capitainerie
de Seregippe
del Rey.

La Capitainerie de Seregippe del Rey, aussi appelée Carigi, du lac de même nom, est dans la partie méridionale du Bresil, sur la riviere de Saint François, près la côte de la mer. Elle a trente-deux lieues de longueur, & dans une de ses Fregeſias, nommée Porto Calvo, on trouve un village appelé Villa de Bon Successo, environ à quatre lieues de la mer, défendu par deux Forts, que les Hollandois y ont construits. Ce village contient deux rues, & l'on y jouit d'un très-bon air, par un vent frais qui vient de la mer.

Cette Capitainerie fut assujettie aux Espagnols ou aux Portugais, par Christophe Barroz, qui, pour récompense de ce service, obtint une étendue de terrain très-considé-

rable, avec la liberté d'y établir des Colonies. Plusieurs personnes y vinrent de la baie de tous les Saints, & en peu de temps, ils y bâtirent une petite ville, qui fut pillée le 24 Décembre 1637, par les Hollandois, irrités des incursions que le Général Espagnol Benjola avoit faites sur leurs territoires. En l'année 1641, le Comte Maurice réduisit cette place sous la juridiction de la Compagnie des Indes occidentales, éleva un Fort, & entourra d'un fossé la ville de Seregippe del Rey.

Fernambouc, l'une des plus grandes Capitaineries Hollandoises, tire son nom des rochers & des écueils cachés qui sont à l'entrée de son port : elle s'étend à soixante lieues sur le rivage de la mer, & est subdivisée en onze petits districts, dont Olinde & Garazu sont les principaux.

A une petite distance du Receif, ou Ville Maurice, du côté du nord, on trouve les restes de la ville d'Olinde, autrefois célèbre, & où se faisoit tout le commerce du Bresil pour l'Europe.

Cette Ville assise sur plusieurs hau-

NIEUHOFF,
Chap. I.

An. 1643.

Capitaineries
de Fernambouc.

NIEUHOFF ,
 Chap. I.
 An. 1643.

teurs d'une pente douce, du côté de la mer, mais très-rude & escarpée du côté de terre, contenoit deux mille habitants, non compris le Clergé & les Esclaves. Du côté de terre elle étoit défendue par plusieurs bastions, qui ne pouvoient être réguliers, à cause de l'inégalité du terrain; mais cette situation les rendoit encore plus forts. Il y avoit un très-beau Couvent, fondé par Sébastien, Roi de Portugal, qui lui avoit donné de grands revenus; un autre de Capucins, un de Dominicains, & deux Eglises sous le nom de Saint Sauveur & de Saint Pierre.

Tout le district de Fernambouc est bien fourni de diverses sortes de fruits & de bestiaux: les vallons ont d'excellents pâturages, & les montagnes abondent en mines plus riches qu'aucunes de celles qu'on trouve dans les autres Capitaineries.

Garazu, qu'on ne peut regarder que comme un village, est à cinq lieues d'Olinde, vis-à-vis l'isle de Tamarika, sur une riviere du même nom. Il étoit anciennement habité par des Artisans Portugais; mais après que les Hollandois s'en furent

rendus maîtres en 1633, il s'y établit plusieurs riches familles de cette Nation.

NIEUHOFF,
Chap. I.

An. 1643.

Description
du Receif.

Le Receif, dont le nom vient du mot Latin, *recipere*, recevoir, est par sa situation, la plus forte place du Bresil, & elle a de plus, l'avantage d'être défendue par plusieurs Forts contigus. Pour avoir une idée aussi exacte qu'il est possible, de cette place & de la Ville Maurice, il faut observer que toute la côte du Bresil est bordée d'une chaîne ferrée de rochers plats, de vingt à trente pas de largeur, avec quelques passages qui permettent aux vaisseaux d'aborder le rivage, & qu'on trouve une de ces ouvertures environ à un quart de mille, au nord du Receif. Entre ces rochers & la terre ferme, on trouve une petite Isle d'une lieue de longueur, & de deux cents pas de largeur, que les Hollandois nomment le Receif sabloneux, pour le distinguer de l'autre, qu'ils appellent Receif pierreux. A la pointe méridionale de cette petite Isle, les Portugais ont bâti un village, & quand la ville d'Olinde fut abandonnée de ses habitants, plusieurs

NIEUHOFF, Marchands, s'y vinrent établir. Les
 Chap. I. Hollandois à leur arrivée, n'y trou-
 An. 1643. verent pas plus de deux cents mai-
 sons : mais il s'y en éleva en peu de
 temps, environ deux mille, & l'on
 fit trois boulevards pour leur dé-
 fense. A la pointe qui termine le
 Receif pierreux, du côté gauche en
 entrant dans le port, on trouve un
 Château bien muni d'artillerie, que
 l'art & la nature ont rendu si fort,
 qu'on le juge absolument impre-
 nable.

Isle d'An-
 tonio Vaez.

Au sud du Receif, & vis-à-vis de
 cette place, est l'isle d'Antoine Vaez :
 elle tire son nom de celui qui l'a
 anciennement possédée, & son con-
 tour du côté de l'est, est environ
 d'une demi lieue. Le Comte Mau-
 rice y jetta les fondemens d'une
 ville qu'il honora de son nom : les
 Eglises & les Monasteres d'Olinde
 abandonnés, fournirent des maté-
 riaux pour bâtir sur ce terrain fa-
 vori. La Ville Maurice est entourée
 d'un marais du côté de l'ouest, la
 mer la borne à l'est, elle est défen-
 due par des remparts du côté du
 nord & de celui du sud, & elle a

encore pour défense deux Forts ,
 nommés le Frédéric Henri , & le fort
 Ernest.

NIEUHOF
 Chap. I.

L'Isle d'Antoine Vaez ayant été
 jointe au continent par un pont ,
 on jugea qu'il étoit nécessaire d'en
 construire encore un autre pour la
 joindre aussi au Receif , & pour faci-
 liter le transport des caisses de sucre ,
 qu'on ne pouvoit y apporter qu'a-
 vec de très-grands risques , excepté
 dans le temps de la basse mer. Lors-
 qu'on en eut reconnu le besoin , le
 Conseil & le Comte Maurice , firent
 exécuter à grand frais cet ouvrage ,
 qui fut terminé en deux mois , & l'on
 imposa un droit de péage sur tous
 les passagers , pour le remboursement
 des fonds publics.

An. 1643.

La riviere Kapivaribi , qui tire
 son nom d'une espece de porcs ma-
 rins qu'on y trouve fréquemment ,
 entoure la Ville Maurice : sur une
 branche de cette riviere , qui tombe
 dans une autre , nommée Affoga-
 does , on a construit deux Forts ,
 qu'on appelle le fort Guillaume &
 le fort Baretta. Au milieu de l'Isle ,
 le Comte Maurice se fit bâtir un
 superbe palais , qui coûta , dit-on ,

NIEUHOFF,
Chap. I.

An. 1643.

fix cents mille florins ; on y joignit de très-beaux jardins , remplis de toutes sortes de plantes naturelles & étrangères , & ornés d'arbres de toutes les parties du monde , avec des pieces d'eau où l'on mit de toutes les especes de poissons d'eau douce. Le Comte Maurice fit encore élever un autre maison destinée particulièrement pour l'été , près du pont de la riviere Kapivaribi , que les Portugais nommerent Baa-vista , ou belle-vue. Sur le Receif sablonneux , il y a deux Forts nommés le fort de Sable & le fort Bucin , outre celui qu'on appelle le fort Wardenburgh , situé entre le continent & le Receif sablonneux.

Grand &
petit Palmair-
12.

Dans le district de Fernambouc , on trouve deux Bois , nommés par les Portugais , le grand & le petit Palmaira , ou Bois des palmiers. Le petit Palmaira est habité par près de six mille Negres , qui demeurent dans un village composé de trois rues , dont chacune a une lieue de long. Ils vivent dans des huttes de pailles entrelacées ; enlèvent les Esclaves des Portugais , & ceux qui sont ainsi enlevés , demeurent dans

l'esclavage, jusqu'à ce que chacun d'eux en ait enlevé un autre : mais ceux qui quittent volontairement les Portugais, sont récompensés par la jouissance immédiate de leur liberté, & par des privilèges qui sont communs à ce peuple. Ils se nourrissent en général, de dates, de fèves, de farine, d'orge, de cannes de sucre, de volaille dont ils ont en grande abondance, & de poisson. Ils font deux moissons par an, & chacune est suivie d'une semaine de réjouissance,

Dans le grand Palmaira le corps des habitants est de huit mille ; mais il y a aussi des petits partis de cinquante ou de cent hommes, qui campent de côté & d'autre, sement & moissonnent dans les bois, & se retirent dans des caves en cas de nécessité. L'usage de ces peuples est de compter tous les soirs s'il ne leur manque personne, & quand ils se trouvent complets, ils en marquent leur joie par des danses & par le son du tambour. Ils détachent aussi de forts partis pour enlever de force ou de ruse, les Esclaves des Portugais. Du temps du Comte Maurice, ce

NIEUHOFF,
Chap. I.

An. 1643.

peuple étoit très-incommode; mais il envoya un corps de onze cents hommes pour l'assujettir.

La Capitainerie de Fernambouc contient plusieurs autres subdivisions qui n'ont rien de remarquable, ce qui nous oblige à les passer sous silence, pour ne pas alonger inutilement cette description.



 CHAPITRE II.

Description de Tamarika, de l'Isle de Magioppe & de la Ville de Parayba: Les Hollandois commandés par le Prince Maurice, chassent les Portugais de la dernière de ces Places.

AU nord de Fernambouc est situé le district de Tamarika, ainsi appelé d'une Isle du même nom, qui en compose la principale partie, quoique ce district ait trente-cinq lieues d'étendue dans le continent, sur la côte de la mer.

L'isle de Tamarika est dans la mer, à deux lieues au nord de Pornorello. Elle a trois lieues de longueur, & près de sept de tour. Le terroir en est assez fertile, il produit des cocotiers, du coton, des cannes de sucre, des melons, du bois de Bresil, & une grande quantité de bois de construction. Les Hollandois l'ont regardée comme si importante, qu'il fut proposé de la prendre pour Place de commerce

 N. EUHOFF,
 Chap. II.

An. 1643.

 District de
 Tamarika.

NIEUHOFF,
Chap. II.

An. 1643.

au lieu du Receif : mais cette proposition fut rejetée pour plusieurs raisons qui firent juger qu'elle étoit moins convenable, particulièrement parce qu'elle n'a pas de bonne eau en abondance comme on en trouve au Receif. Dans la guerre avec les Portugais, elle fut d'un très-grand service, parce qu'étant très-forte, on s'y mit à couvert en plusieurs occasions pressantes, & elle contribua beaucoup à fournir le Receif de provisions.

Il y a quelques fortifications à l'entrée du port : entr'autres un ouvrage quadrangulaire qu'on nomme le Fort d'Orange, & un ouvrage à corne ; mais ce dernier est presque ruiné.

On trouve dans cette Isle, près un marais, vers l'embouchure de la riviere, une petite ville presque toute habitée par des soldats. Elle fut prise sur les Portugais avec toute l'Isle par le Général Schoppe qui commandoit les Hollandois, & on lui donna le nom de ville de Schoppe. Un peu plus haut sur la riviere Tamarika, est une Isle appelée Magioppe, où il y a une grande

quantité de racines de Manioc.

Entre Pornorelio & Tamarika, dans le Continent, est une autre riviere nommée Marafarinha, & dans la Tamarika, environ à une demie lieue de son embouchure, il en tombe une nommée Garraffore. On en distingue encore trois dans le pays dont nous parlons, connues sous les noms de Goyana, Auyay & Gramane. A trois lieues de l'embouchure de la riviere Goyana, on trouve une Ville du même nom, où l'on tient la Cour de Judicature de la Capitainerie qu'on y a transférée de l'île Tamarika.

NIEUHOFF,
Chap. II.

An. 1643.

La Capitainerie de Parayba, tire son nom de celui de sa Capitale, ou plutôt d'une riviere sur laquelle cette Ville est située. C'est un des districts les plus au nord, environ à cinq lieues de la mer. Cette Ville appartenoit autrefois aux François qui en furent dépouillés, ainsi que de plusieurs ports, par Martin Leyton, Général Portugais.

La Capitainerie de Parayba.

Les Portugais qui la fonderent sur la riviere de même nom, à cinq lieues de son embouchure, lui donnerent celui de Filippen, en l'hon-

NEUHOFF,
Chap. II.

An. 1643.

neur du Roi d'Espagne, de Nassa Senhora de Vives; & enfin de Parayba qui est le plus connu. Les Hollandois, qui se rendirent maîtres de cette Capitainerie en 1633, l'appellerent Frederics-Town, ville de Frédéric, en l'honneur du Prince d'Orange. C'est dans cette Ville que se tenoit la Cour de judicature avant la rébellion en faveur des Portugais.

La Capitainerie de Parayba est arrosée & divisée par deux grandes rivières, le Parayba & le Mongopoa, ou rivière de saint Dominique. La première, dont l'embouchure est située à six degrés vingt-quatre minutes de latitude, se décharge dans la mer par deux canaux à quatre lieues au nord de Capo Blanco. Elle inonde souvent le pays adjacent pendant l'hiver, & détruit quelquefois les hommes & les bestiaux : on trouve à son embouchure trois Forts considérables nommés Catarina, Saint Antoine & Restinoa. Deux lieues plus loin du côté du nord, est une baie grande & commode, où les gros vaisseaux peuvent se mettre en sûreté : les Portugais la nomment Porto licena, & les Hollandois,

landois, Terre-rouge, à cause de la couleur du terrain qui l'environne.

NIEUHOFF,
Chap. II.

En suivant la côte au nord, on trouve la riviere Mongopoa, qui a la singularité d'être plus large à la source qu'à son embouchure, devant laquelle il y a deux grands bancs de sable. Au Receif, deux lieues plus au nord, on trouve une autre baie, que les Portugais ont nommée Bahia de Treyeano, ou baie de la Trahison: on en voit encore plusieurs moins considérables sur cette côte; mais elles n'ont rien d'assez remarquable pour que nous nous arrétions à en donner la description.

An. 1643.

Il y a sept villages dans la Capitainerie de Parayba: le principal, nommé Pinda-una, avoit quinze cents habitans en 1634, les autres n'en contenoient qu'environ 300 chacun: les bâtimens y sont très-longs avec plusieurs petites portes.

Les principales denrées qu'on trouve à Parayba, sont le sucre, le bois de Bresil, le tabac, les cuirs, & le coton. Les bords de la riviere sont ornés de belles plaines dont la vue est diversifiée par des colines agréables, à une distance convenable.

NIEUHOFF,
Chap. II.

An. 1643.

Les Hollan-
dois s'en ren-
dent maîtres.

Vers la fin de Novembre 1634, les Hollandois projetterent de faire la conquête de Parayba, & le Colonel Schoppe fut chargé de cette expédition, pour laquelle on lui donna trente-deux vaisseaux, & deux mille trois cents cinquante-quatre hommes. Il débarqua avec six cents, mit les Portugais en fuite & fut bien près de se rendre maître de leur commandant Antoine d'Albuquerque. Il éleva ensuite une batterie, & ayant été joint par le reste de sa petite armée, il obligea Simon Albuquerque de rendre le fort de Sainte Marguerite. Les Hollandois marcherent immédiatement de Parayba au fort Antonio, qu'ils emporterent sans opposition, le commandant Espagnol Banjola s'étant retiré avec deux cents cinquante hommes qui composoient toutes les troupes, après avoir encloué son canon, & mis le feu aux vaisseaux & aux magasins. Aussi tôt que les Hollandois furent maîtres de cette Capitainerie, le Comte Maurice donna ordre de mettre les forts en bon état de défense.

Capitainerie
de Porcigi.

La Capitainerie de Porcigi, nommée par les Portugais Rio-Grande,

à cause de la riviere du même nom, & par les Hollandois Brésil septentrional, est bornée au sud par celle de Parayba, & au nord par celle de Siara.

NIEUHOFF,
Chap. II.

An. 1643.

En 1597, les François étoient maîtres de cette Capitainerie, mais ils en furent dépouillés par Feliciano Creca de Tharvalasho. Elle est partagée en quatre subdivisions qui tirent leur nom des quatres rivieres Kunhao, Goyano, Mumpobu & Potegy qui les arrosent.

La riviere Rio-Grande, nommée par les Brasiliens Potegy, a son embouchure à cinq degrés, quarante-deux minutes de latitude méridionale. Elle se décharge à quatre lieues au dessous du fort Theulen, & porte des vaisseaux d'une grandeur assez considérable. Il y a plusieurs baies, & quelques autres rivieres moins remarquables dans cette Capitainerie.

Le fort Theulen fut conquis en 1633, avec toute la Capitainerie, par les Hollandois, sous les ordres de Matthias Van-Theulen, aidé de plusieurs Capitaines renommés, du nombre desquels étoit Lichtart Byma.

CHAPITRE III.

Des Capitaineries de Potigi & de Siara : Peuple dont les oreilles sont très-longues : Quelles sont les denrées qu'ils trafiquent : Les Portugais étant maîtres de ce pays , en sont chassés par les Hollandois , appellés par les Naturels , qui trahissent ensuite leurs Libérateurs : Nouvel établissement à Rio-Grande avec peu de succès : Coup d'œil sur le Bresil , considéré par rapport au Commerce : Les fievres y sont très-communes , quelle en est la raison : Des Marées : Du Gouvernement Ecclésiastique & des différentes Religions du Bresil : Disputes entre les Hollandois & les Portugais : Outrages commis par Paule de Runha : Paix pour dix ans convenue entre les deux Nations.

NIEUHOFF,
Chap. III.

An. 1643.

Capitainerie
de Potigi &
de Siara.

LA Capitainerie de Potigi, Potingi, ou Poteingi, a été sujette à de fréquentes incursions des Tapoyers ou Montagnards, qui furent toujours ennemis des Portugais. Au mois de Juillet 1645, ces Tapoyers

ayant appris que les Portugais vou-
loient prendre les armes contre les
Hollandois, marcherent contre eux,
sous les ordres d'un nommé Jacob
Rabbi, & leur causerent beaucoup
de dommage.

NIEUHOFF,
Chap. III.

An. 1643.

Siara est une des Capitaineries les
plus septentrionales ; elle est située
sur une riviere de même nom, &
est bornée au nord par le Maran-
haon. Son étendue n'excede pas dix
à douze lieues : la riviere Siara se
décharge environ à sept lieues &
demi, au nord de la baie de Man-
gorypa, à trois degrés, quarante mi-
nutes de latitude méridionale.

Les Habitants de cette Capitai-
nerie, sont de haute taille, ils ont
des traits désagréables, & leurs oreil-
les sont si grandes, qu'elles leur des-
cendent jusqu'aux épaules. Cette
contrée produit des cannes de sucre,
du crystal, du coton, & plusieurs
autres denrées.

En l'année 1630, une partie de
cette Capitainerie étoit gouvernée
par un Roi du pays, nommé Algo-
doi. Il étoit en quelque sorte tribu-
taire des Portugais, qui avoient bâti
un Fort sur la riviere Siara, & qui

possédoient toute la côte maritime des environs : mais ils furent agités de plusieurs divisions intestines jusqu'en l'année 1638.

Le Comte Maurice & son Conseil étant sollicités par les habitants de les délivrer de l'oppression des Portugais, & ayant reçu deux jeunes hommes des meilleures familles pour otages de leur fidélité, & pour assurance de leur secours, envoya pour exécuter ce projet, un corps de troupes sous les ordres du Colonel Jean Garstman, fameux par son courage & par son expérience.

Le Colonel, bien fourni d'armes, de troupes, de munitions & de toutes les autres choses nécessaires pour une telle expédition, mit à la voile pour la riviere Siara, où il fut joint par Algodoi, accompagné de deux cents habitants. Il marcha aussi-tôt contre le Fort, qu'il emporta d'assaut, malgré la belle résistance des Portugais, & il fit prisonniers le plus grand nombre des hommes de la garnison, entre lesquels il y avoit plusieurs personnes de distinction.

Après ce succès, les Hollandois bâtirent un petit Fort sur la riviere,

& lui donnerent le nom de Siara. Ils l'éleverent plutôt pour entretenir l'amitié des naturels du pays, que pour sa défense ; & ce fut dans la même vue que le Grand Conseil donna ordre aux Officiers commandants de les traiter avec tous les égards & toute l'attention possible. Ils firent aussi quelques petits présents aux Brasiliens ; mais leurs soins furent infructueux ; & en 1644, ils tuerent plusieurs Hollandois dans un endroit nommé Komesy, à trente lieues de Siara.

En l'année 1641, cette Capitainerie étant devenue trop peuplée pendant que le district de Rio Grande manquoit d'habitants, André Vliifs proposa au Grand Conseil de bâtir un Village, dans cette dernière, pour ceux de Siara qui voudroient s'y établir. Cette proposition fut acceptée par le Comte Maurice, & par le Grand Conseil. On donna la permission à Vliifs d'amener de Siara tous ceux qui voudroient y consentir, & il fut nommé premier Capitaine de ce nouvel établissement. Ce projet fut exécuté, & l'on choisit des Chefs dans les plus anciennes

familles de chaque division que les Portugais nomment Residoor ; mais les Brasiliens de Siara se révolterent en 1644 contre les Hollandois, ainsi que nous l'avons déjà rapporté, & massacrèrent la garnison du Fort, avec le Commandant en chef, nommé Gédeon Moretz, & un grand nombre d'ouvriers qui travailloient aux puits salés près la riviere Vpamma. Ils tuerent aussi le Capitaine d'un vaisseau ; un Lieutenant, & quelques soldats, qui étoient descendus à terre, ignorant ce qui se passoit, tombèrent entre leurs mains, & furent les victimes de leur fureur implacable.

Quelques-uns ont attribué cette révolte aux Portugais & aux Brasiliens de Maranhaon ; mais la véritable cause de cette révolution fut l'oppression & les extorsions des Officiers Hollandois, qui par leur mauvaise conduite exciterent des sentiments de vengeance qui ne purent être apaisés que par le sang.

Nous allons présentement exposer en peu de mots l'heureuse situation, & les autres avantages du Brésil Hollandois, ainsi que l'état de

la religion dans ce pays ; & nous parlerons ensuite des événements les plus remarquables qui s'y sont passés pendant le séjour de M. Nieuhoff.

NIEUHOF, Chap. III.

An. 1643.

Le Brésil est abondamment pourvu de toutes les productions de la nature qui peuvent croître sous ce climat, & il l'emporte sur toutes les autres parties des Indes Orientales, par la commodité de ses ports pour le transport du sucre. Toute la côte est remplie de petites rivières qui en facilitent les voitures à très-peu de frais, & le Brésil est aussi le pays d'où l'on peut envoyer avec moins d'embarras cette denrée en Europe & en Afrique. Il est situé très-avantageusement pour les vaisseaux des Indes Orientales qui vont y prendre des provisions fraîches ; & son étendue, jointe à la facilité d'y faire le commerce, le rendroit en peu de temps, s'il étoit suffisamment peuplé, un Empire florissant, grand par lui-même, & redoutable aux nations voisines.

Coup d'œil sur le Brésil, qu'on nommoit Hollandois.

Comme ce pays est situé entre la ligne équinoxiale & le tropique du Capricorne, il est sujet à des

chaleurs excessives; mais elles sont tempérées par des vents d'est venant de la mer, qui rendent le climat très-sain. Cependant il y regne quelque fois des fièvres putrides qu'on attribue au mélange de la chaleur & de l'humidité de l'air, ainsi qu'à un trop grand usage des fruits crus.

Les vents & les marées sur la côte du Brésil ont quelques particularités qui ne doivent pas être ignorées de ceux qui chargent pour ce pays. Depuis le mois de Février, jusqu'au mois d'Août, le courant porte toujours au Nord, & pendant ce temps il n'est pas possible de faire voile du nord au sud. Au contraire, depuis le commencement de Septembre jusqu'à la fin de Novembre, le courant est opposé au premier, & l'on ne peut naviguer du sud au nord, d'autant que le vent suit toujours les courants.

Dans le temps dont nous parlons, l'Etat Ecclésiastique du Brésil Hollandois étoit particulièrement composé de Protestants, quoique les François qui y habitoient eussent la liberté d'y exercer leur religion. Les Anglois y avoient aussi un Ministre :

mais les Hollandois y suivoient les réglemens du Synode de Dordrecht. On y faisoit avec soin le catéchisme aux enfans, & on y administroit la Cène quatre fois l'année. Ceux qui desiroient y participer étoient obligés de faire une espece de confession devant le Conseil Ecclésiastique, ou devant les Ministres qui enregistroient leur nom, & s'ils étoient étrangers, on les lisoit publiquement dans la Congrégation. Le Conseil Ecclésiastique étoit composé de six Anciens & d'un Ministre, qui régloient les affaires ordinaires dépendantes de leur Jurisdiction. Mais dans celles de plus grande conséquence on appelloit six Diacres en qualité de Conseillers assistants. On choisissoit tous les mois deux de ces Diacres pour avoir soin des malades & des orphelins auxquels ils enseignoient à lire & à écrire. On observoit exactement la suite des autres ordres, & la discipline Ecclésiastique en général y étoit strictement gardée.

En 1640, M. Henry Hamel, un des Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales d'Amsterdam, &

NIEUHOFF,
Chap. III.

An. 1643.

M. Dirck Kodde Vander Burgh furent députés, par ordre du Conseil des dix-neuf pour succéder à Messieurs Matthias Van Keulen, & Jean Gijfeling, en qualité de Directeurs du Bresil Hollandois, alors sous le Gouvernement du Comte Jean Maurice de Nassau.

Dans le temps que ces deux Directeurs ou Conseillers y arriverent, on regardoit comme la partie septentrionale du Bresil, le Bresil Hollandois en y comprenant les Capitaineries de Fernambouc, Tamarika, à laquelle étoit annexée Goyana, Paraiba, Rio-Grande & Siara. Les Portugais possédoient le Bresil méridional composé des districts de Bahia Heos, Porto Securo, Spirito Sancto, Rio de Janeiro, & Saint Vincent. L'isle de Maranhon fut pendant quelque temps sous la domination des Hollandois, mais peu d'années après, une ligue formée, entre les Portugais & les naturels du pays, les força de l'abandonner.

Avant l'arrivée de Messieurs Hamel & Vander-Burgh, on avoit envoyé une flotte pour s'emparer de Bahia. Cette expédition eut tout

le succès qu'on en pouvoit attendre, puisque son objet principal étoit le pillage. La même flotte, sous les ordres de l'Amiral Jol & de Cornelius Lichthart, se mit encore en mer pour enlever celle des Gallions Espagnols; mais elle ne put y réussir, & revint au mois de Décembre 1640, après avoir perdu quatre ou cinq vaisseaux. Vers le même temps, le Colonel Koin, avec un corps de troupes de terre, fut chargé d'attaquer la Capitainerie de Rio-Real; mais ses gens étant mal pourvus de toutes les choses nécessaires, & harassés par la fatigue, cette expédition manqua. Le major Van-Brande, qu'on avoit envoyé en avant, avec un parti pour s'emparer de quelques bestiaux, fut encore plus malheureux: le parti fut entièrement défait, & les ennemis firent le Major prisonnier.

Pendant que l'escadre Hollandoise, dont nous venons de parler, guettoit la flotte des Gallions, les Directeurs du Bresil Hollandois, qui connoissoient leur foiblesse en mer, craignoient, avec raison, la vengeance de leurs voisins, les Portugais, qui pou-

voient faifir cette occafion de détruire leurs moulins à fucre, & ne négligerent aucune des précautions qui pouvoient prévenir ce malheur.

Ils jugerent que l'amitié de ceux de la même Nation qui habiterent dans le Brefil Hollandois, étoit eflentielle à leur sûreté, & ils convoquerent une Affemblée des principaux Habitans Portugais des trois Capitaineries de Fernambouc, Tamarika & Parayba, pour prendre de concert, les mefures les plus convenables à leur sûreté.

Guerte du
Brefil, entre
les Portugais
& les Hol-
landois.

Les moyens propofés à cette Affemblée, furent, de mettre les Forts en bon état de défenfe, d'en augmenter les Garnifons, & de faire camper un grand nombre d'hommes dans les champs voifins des moulins à fucre. On ne retira pas l'avantage qu'on s'étoit promis de ces mefures: les Portugais firent plufieurs incurfions qui furent très-préjudiciables aux Hollandois, particulièrement une où le Marquis de Montelvano, Vice Roi, envoya un parti de foldats pour brûler les cannes de fucre. Le foin d'entretenir trente ou quarante foldats, pour la garde de cha-

que moulin à sucre, & les pertes que causerent ces fréquentes déprédations, altérèrent considérablement les revenus de la Compagnie Hollandoise, qui, par les différents échecs que souffrirent ses troupes, se trouva hors d'état d'en tenir un corps en campagne. Tel étoit la situation fâcheuse du Brésil Hollandois, vers la fin de l'année 1640.

Le 22 de Décembre de la même année, arriva M. Adrien Van Bulaestrete, en qualité de Directeur du Brésil : on assembla le Grand Conseil, & il fut résolu d'envoyer la Flotte Hollandoise à Bahia, pour faire des repréfailles sur les Portugais & pour faciliter la négociation pour la paix, qui étoit alors sur le tapis. Le Conseil des dix-neuf, donna aussi ordre de tenir en croisiere, quelques gros vaisseaux, à la hauteur de Rio de Janeiro, afin d'enlever la Flotte Espagnole, qui part ordinairement de ce Port pour l'Espagne, au mois de Mai ou de Juin. Pendant la négociation, un Portugais, nommé Paulo de Cunha, commit les outrages les plus violents, contre les Hollandois, tuant, pillant & dévas-

NIEUHOFF,
Chap. III.

An. 1643.

On fait une
treve de dix
ans.

tant de plusieurs côtés. Le Comte Maurice écrivit au Vice-Roi pour se plaindre de cette conduite, ainsi que des délais de la négociation, qui sembloit plutôt destinée à amuser les Hollandois, qu'à terminer les différens qui subsistoient entre eux & les Portugais, insistant sur une réponse positive. Peu de temps après ses représentations, & par les soins assidus de M. Vander-Burgh, qui étoit chargé de la négociation du traité, il fut heureusement conclu au mois de Février 1641 : alors toutes les hostilités cessèrent de part & d'autre. Ce traité fut publié dans toutes les Capitaineries, & tous les Portugais eurent ordre de sortir des territoires qui appartenoient aux Hollandois. Après la conclusion de cette treve, qui devoit durer dix ans, les Hollandois prouverent clairement, par leurs prévenances d'amitié envers les Portugais, qu'ils étoient résolus de tenir inviolablement leur parole.



C H A P I T R E I V.

Le Commerce commence à fleurir au Bresil, sous la protection des Hollandois : Suites favorables de la paix : Elles sont de peu de durée par la décadence des Magasins de la Compagnie : Grandes variations dans son crédit : Les Planteurs font des pertes considérables, par une maladie épidémique qui se met parmi les Negres, & par d'autres accidents inévitables : Suites fâcheuses du mécontentement : Le désordre se met dans les affaires de la Compagnie : Conspiration formée par les Portugais contre le Gouvernement du Bresil : Son origine & ses effets : Ambassade d'Angola au Comte Maurice, & à la Compagnie des Indes Orientales.

LE Grand Conseil qui pensoit, avec raison, que la paix est le soutien du commerce, résolut d'employer cet heureux intervalle à le faire fructifier, tant pour le bien public en général, que pour celui de la Compagnie en particulier. Pour

NIEUHOFF,
Chap. IV.

An. 1643.

Rétablis-
sement du
commerce.

remplir des vues aussi grandes & aussi sages, on donna tous les encouragements possibles à l'Agriculture, ce qui eut tant de succès, qu'en peu de temps, les moulins à sucre furent rebâties, & que les Cultivateurs travaillèrent avec tant d'activité & d'émulation, que la Compagnie emprunta de grosses sommes, sur l'espérance glorieuse du gain que l'industrie devoit procurer.

On s'attacha ensuite à faire de sages loix, qui sont toujours le fondement de la santé nationale. Sans leur secours, un corps politique, de même que le corps humain, se remplit bien-tôt d'un sang corrompu, qui entraîne infailliblement sa ruine. On eut une attention particulière dans ces loix, à tout ce qui pouvoit tendre à l'avancement du commerce, & à l'accroissement des revenus publics.

Par une suite nécessaire de ces mesures prudentes, le commerce commença à fleurir, les denrées furent vendues en plus grande quantité après la treve, qu'on ne l'avoit jamais vu avant: on mit de très-grosses sommes dans le trafic en fort

peu de temps ; & le crédit augmenta à un tel point, que les Marchands & les Facteurs, préférèrent souvent de vendre à ceux qui ne payoient qu'une partie du prix convenu, plutôt qu'à ceux qui en payoient la totalité.

Dans les années 1640 & 1641, les revenus de la Compagnie, parvinrent à un si haut point d'augmentation, qu'elle acheta sur ses fonds, une grande quantité de sucre, qui furent envoyés en Hollande. On commença à élever de superbes bâtimens ; les Habitans vécurent dans l'abondance & dans la magnificence : les dettes furent regardées comme des effets assurés, & toutes choses parurent annoncer l'état le plus florissant.

Cette sérénité commença à s'obscurcir en l'année 1643, & les affaires parurent alors sous un point de vue totalement différent. Quelques expéditions contre Angola, épuisèrent les magasins de la Compagnie ; les secours n'arriverent point de Hollande, comme à l'ordinaire ; le Grand Conseil fut obligé, pour payer les Officiers & les Garnisons,

NIEUHOF, Chap. IV.

AN. 1643.

Il commen-
ce à décliner.

NIEUHOFF,
 Chap. IV.

Ann. 1643.

de donner des délégations sur ceux qui devoient à la Compagnie, & de forcer tous les Débiteurs à s'acquitter dans de courts délais.

Outre l'épuisement des Magasins, dont nous venons de parler, les Marchands de Hollande, commencerent à demander à leurs Facteurs de gros retours d'argent, ce qui obligea aussi ces Facteurs à presser les Débiteurs de payer leurs créances, afin de pouvoir satisfaire aux demandes de leurs Commettants en Hollande. L'argent comptant devint très-rare, & par une suite nécessaire, le commerce en souffrit considérablement. Cette disette devint si générale, que plusieurs Propriétaires de moulins manquant d'argent pour payer leurs dettes, furent obligés d'emprunter à trois & quatre pour cent, par mois, ce qui en réduisit un grand nombre à une telle extrémité, qu'en peu de temps, ils ne purent payer ni le principal ni les intérêts.

Il paroît que ce qui commença à mettre une si grande confusion dans le commerce & dans le crédit public, fut la conduite des Portugais, qui

acheterent une quantité prodigieuse de marchandises, dans l'espérance qu'une révolution payeroit toutes leurs dettes. Ils en contracterent de si énormes, que les Facteurs Hollandois, après avoir eu l'indiscrétion de leur faire des crédits considérables, se trouverent exposés à des pertes ruineuses, mais leurs Commettants d'Europe, les pressant vivement, ils furent obligés de presser de même les Négociants du pays, par l'entremise desquels les Portugais avoient reçu les marchandises. Ceux-ci étant hors d'état de payer, les Naturels se trouverent ruinés, les Facteurs perdirent tout leur recours, & les Négociants Hollandois reçurent un furieux échec dans leur commerce. Cet événement, terrible pour le public en général, fit la fortune des gens de Justice; tout le pays fut troublé par des procès: on mit un grand nombre de Débiteurs en prison; mais comme ils y étoient entretenus aux dépens de leurs Créanciers, ceux qui les y avoient fait mettre, demanderent eux-mêmes leur élargissement, & firent les com-

NIEUHOPF,
Chap. IV.

positions les moins onéreuses qu'il leur fut possible.

An. 1643.

A tous ces malheurs, il s'en joignit un autre aussi funeste pour le pays, par la mortalité qui se répandit sur les Negres & sur les Brasi-liens. Ils essuyèrent une maladie épi-démique, nommée Bexigos, ordi-naire au Bresil, comme la petite vé-role l'est en Europe. Les Negres en général, se vendent dans le pays trois cents pieces de huit, pour ser-vir à la culture, & leur perte fut la ruine d'un grand nombre de Plan-teurs; des insectes & des inondations qui ravagerent les champs de sucre, leur causerent encore des domma-ges presque irréparables, & cette complication d'infortunes, dans les affaires du commerce, occasionna des divisions entre les Habitants, dont un grand nombre chercherent par des moyens clandestins, les uns à recouvrer ce qui leur étoit dû, & les autres à en éluder le payement. Ces divisions, déjà très-fâcheuses en elles-mêmes, le devinrent encore plus, par les dangereux artifices de quelques mécontents, gens qui pro-

fitent toujours des troubles pour les tourner à leur propre avantage, & qui dépouillent volontiers leurs compatriotes du nécessaire, pour satisfaire leur méchanceté ou leur avarice. On trouve de ces hommes pernicieux dans tous les pays: mais ceux de Bresil se découvrirent bien-tôt par les efforts qu'ils firent pour persuader aux Créanciers qui avoient perdu avec leurs Débiteurs, que la faute en devoit être imputée à la Régence & aux Cours de Justice, & ils insinuerent en même tems, que les fonds publics devoient servir à réparer les pertes particulières.

Les dettes de la Compagnie augmentoient de jour en jour; les Directeurs qui avoient eu la conduite des affaires du Bresil, avant l'année 1640, avoient vendu à crédit la plus grande partie des biens confisqués, des moulins à sucre, des marchandises & des Negres appartenans à la Compagnie, en sorte qu'ils lui avoient laissé beaucoup de créances & très-peu d'argent. Messieurs Hamel, Bullaestrete & Van Burgh, membres du Conseil, qui leur succéderent, se donnerent les plus grands

NIEUHOF, Chap. IV.

An. 1643.

Il tombe dans le plus grand discrédit.

NIEUHOF, Chap. IV.

An, 1643.

soins pour réformer cette administration vicieuse, vendirent les denrées argent comptant, ou les échangeaient pour des sucres, afin de soulager la Compagnie qui avoit alors de grandes dépenses à faire pour ses expéditions, aussi la Hollande en fut beaucoup plus fournie en 1640, 41 & 42, qu'elle ne l'avoit été dans aucun autre temps. Malgré cette conduite prudente, la grande quantité de Negres qui furent vendus après la conquête d'Angola, occasionna de nouvelles créances pour la Compagnie, dont les Débiteurs furent très-peu exacts à remplir leurs engagements. Alors le Conseil des dix-neuf ordonna expressément, que les Negres, à l'avenir, ne seroient vendus qu'argent comptant, ou en échange pour des sucres, mais on fut bien tôt obligé de déroger à cette ordonnance, qui auroit entraîné la ruine de ce commerce, parce que les Habitants ne peuvent acheter leurs Esclaves qu'à crédit, jusqu'à ce qu'ils aient retiré le fruit de leur travail.

Les Membres du Conseil, pour assurer les créances de la Compagnie, résolurent

résolurent de faire assigner les Débiteurs, immédiatement après la récolte des sucres, & à défaut de paiement, ils donnerent ordre aux Officiers de Justice, de les y contraindre par la saisie de leurs effets.

Cette rigueur fut suivie d'une multitude de procès, & le trouble devint si général, que le Grand Conseil commença à craindre un soulèvement. Les Membres s'appliquèrent à trouver les voies d'arrangement; & enfin, il fut proposé que la Compagnie se rendroit responsable des dettes des particuliers, à condition que les Propriétaires des moulins à sucre, seroient tenus de lui en remettre tous les ans le produit, jusqu'à ce que leurs dettes fussent acquittées; & pour que le bénéfice de cette espece de cautionnement, pût s'étendre à la Compagnie, & à ses moulins à sucre, de même qu'aux Marchands & aux Facteurs, on résolut de convenir de certains articles, par lesquels on verroit que la Compagnie ne se proposoit d'autre avantage, que celui de pouvoir recouvrer quelques dettes qu'on avoit lieu de croire perdues.

NIEUHOFF,
Chap. IV.

An. 1643.

La Compagnie ayant été revêtue des pouvoirs nécessaires pour faire cet accommodement, fit connoître au public, les arrangements particuliers qu'elle avoit pris avec quelques personnes, afin quelles ne pussent à l'avenir, rien recevoir à crédit, sans l'approbation du Grand Conseil; & il fut ordonné à leurs Créanciers, de prouver leurs créances, dans l'espace de trois semaines, sous peine d'être exclus du bénéfice de la convention.

Les esprits mal disposés & les gens mal intentionnés, blâment toujours les mesures les plus prudentes; aussi les moyens qu'on avoit pris pour rétablir le crédit public, & qui paroissoient être les seuls qu'on pût employer, furent condamnés de quelques-uns, & ils leur attribuerent la révolte en faveur des Portugais. Cependant ils eurent alors un si grand effet, que l'industrie reprit le dessus, & que toutes choses semblent promettre un Etat florissant, dégagé de toutes dettes: enfin l'année 1645, fut si abondante en sucre, que depuis long-temps, on n'en avoit eu une semblable.

Les Portugais, partie par leur haine nationale contre les Hollandois, si naturelle aux vaincus contre leurs vainqueurs, & partie pour s'acquitter des dettes immenses qu'ils avoient contractées, & qu'ils se trouvoient presque dans l'impossibilité de payer, résolurent d'employer tous leurs efforts pour détruire le Gouvernement. Ils se déterminèrent aisément à la révolte, & dirent même assez ouvertement, que s'il ne leur venoit des secours de Bahia, ils en solliciteroient de l'Espagne ou de la Turquie.

NIEUHOFF,
Chap. IV.

An. 1643.

Les Portugais se disposent à la révolte.

Vers la fin de 1642, on les avoit déjà désarmés, sur le soupçon qu'ils avoient dessein de se révolter; mais quelque temps après, on leur avoit rendu leurs armes, & ils étoient demeurés depuis assez tranquilles, sans doute, par la crainte des Garnisons Hollandoises.

Pour faire connoître cette révolte au Lecteur, en la prenant dans son origine: le 13 de Décembre 1642, un nommé Jean Fernandes Vieira, parut dans la chambre du Conseil, où il déclara qu'un Juif lui avoit dit que lui & son beau-pere, nommé

NIEUHOFF,
Chap. IV.

An. 1643.

Berengel, avoient été chargés, par Berengel fils, de lettres dangereuses pour l'Etat, adressées au Roi de Portugal. L'Accusé convint d'avoir donné les lettres à ces deux personnes, pour les faire remettre au Roi : mais il soutint qu'elles ne contenoient autre chose qu'une recommandation, pour faire obtenir au Porteur, quelque emploi à la Cour de Lisbonne. Il confirma sa réponse, par la copie de la lettre : elle fut examinée, & l'on n'y trouva rien de plus, que ce qu'il avoit déclaré. Vieira proposa alors, de désarmer les Portugais, particulièrement les Capitaines, avec tous ceux qui étoient à leurs ordres, tant Brasiliens, que Negres, Mulâtres & Mameluks.

Le Comte Maurice produisit une lettre du Conseil des dix-neuf, par laquelle on lui donnoit avis que Jean Van North, qui avoit servi en qualité de cadet, pendant quatorze mois au Bresil, avoit déclaré à Amsterdam, qu'il avoit servi dans un moulin à sucre, appartenant à Fernandes Vieira, & qu'après y avoir été employé pendant deux mois, il avoit été sollicité par Francisco Berengel

Labrador, d'accompagner son fils Antonio Dandrado Berengel, en qualité d'interprète en Hollande, & ensuite en Portugal; qu'étant engagé par des promesses très-avantageuses, il avoit accompagné le jeune Berengel qui, après trois semaines d'une étroite liaison, lui avoit dit, qu'il avoit une lettre signée de Vieira, de Francisco Berengel, de Bernard Karvalho, de Jean Biferro & de Louis Bras Biferro, par laquelle ils assureroient le Roi de Portugal, qu'ils avoient des moyens suffisants pour réduire le Brésil sous son obéissance. Le Conseil ajoutoit que sur cette lettre, le Roi de Portugal avoit donné une commission de Capitaine au jeune Berengel, & en même-temps on ordonnoit au Comte Maurice de faire observer exactement les personnes dont il étoit parlé.

Le Grand Conseil s'étant assemblé le 16 de Février 1643, le Comte Maurice l'informa qu'il étoit instruit, à n'en pouvoir douter, que quelques-uns des principaux Portugais avoient formé le dessein de surprendre & de tailler en pieces les Garnisons Hollandoises, dans les cantons de Mo-

NIEÜHOFF,
Chap. IV.

An. 1643.

Découverte
d'une con-
spiration.

NIEUHOFF,
Chap IV.

An. 1643.

ribeka, & de Saint Antoine, ainsi que dans plusieurs autres ; qu'ils devoient le mettre à exécution, une des fêtes de Pâques, qui étoit le temps le plus favorable, parce qu'ils avoient coutume de s'assembler alors en grand nombre pour les célébrer : que les principaux Chefs de cette conspiration, demeuroient dans le Vargea, & qu'ils se propoisoient de surprendre le Receif, dans la pensée que les garnisons de ce district, feroient moins de résistance, & que lorsque la Compagnie seroit privée de soldats & de commerce en cet endroit, elle ne pourroit subsister long-temps au Bresil.

Cette situation des affaires, fut l'objet d'une mûre délibération, & l'on résolut d'éviter d'allarmer le pays, en arrêtant publiquement les personnes suspectes. On prit seulement des mesures secrètes, pour mettre les places fortes en bon état de défense, & pour veiller continuellement sur ceux qu'on regardoit comme des ennemis cachés. Plusieurs lettres, dont quelques-unes étoient anonymes, furent envoyées au Comte Maurice, pour lui confirmer les

desseins perfides des Portugais ; il en reçut entre autres une de M. Van Els, datée de Surinam, par laquelle il lui marquoit, qu'il étoit informé très-sûrement, qu'un certain Mulâtre, de la compagnie d'Augustin Hardoso, ayant été interrogé par quelques-uns de la Fregasie, qui lui demandoient quelles affaires il avoit dans ce canton, il leur avoit répondu, qu'il avoit des lettres à donner à quelques personnes qui demeuroient près du Receif, ajoutant qu'ils verroient dans peu, cette place soumise sans aucune effusion du sang Hollandois ou du sang Portugais.

Au mois de Décembre 1643, Dom Michel de Krassto, Dom Sébastien Manduba de Sonho, & Dom Antonio Ferdinandes, Ambassadeur du Comte Sonho, à Angola, arrivèrent au Receif, où ils amenèrent plusieurs Negres, pour en faire présent au Comte Maurice & à la Compagnie. Quand ils furent admis à l'audience, ils déclarèrent que l'objet de leur ambassade, étoit de demander que le Gouvernement du Bresil n'envoyât aucun secours au Roi de Congo, qu'on jugeoit qui avoit dessein

NIEUHOFF.
Chap. IV.

AN. 1643.

NIEUHOFF
Chap. IV.

An. 1643.

d'attaquer le Comte. On leur répondit, que le Conseil écriroit à M. Nieuland, Directeur en cet endroit, pour qu'il fît ses efforts, afin d'écartier tout sujet de contestation entre le Roi de Congo & leur maître. Le Conseil écrivit aussi au Roi & au Comte Sonho, pour leur recommander la paix.

Les Ambassadeurs furent très-bien traités pendant leur séjour, & l'on remarqua qu'ils étoient très-habiles dans la Langue Latine, & dans l'exercice de l'espadon. Ils s'en servoient avec des gestes qui leur donnoient une figure terrible, & faisoient des grimaces qui rendoient leur visage affreux. Quand ils partirent, on les chargea de magnifiques présents pour le Roi de Congo, & d'autres, de pareille valeur, pour le Comte Sonho.



CHAPITRE V.

Les Portugais trament quelques desseins secrets contre les Hollandois du Bresil : Le Conseil est revêtu du Gouvernement après la résignation du Comte Maurice : Ce Seigneur s'embarque pour la Hollande : Ambassade du Bresil aux Isles Bahia : Etat des Portugais dans ces Isles : Le Bresil Hollandois est en danger, par de nouvelles intrigues : Le Grand Conseil reçoit une lettre, où on lui donne quelques avis importants, & on lui fait part de quelques découvertes : On prend des mesures pour prévenir la révolte & pour entretenir la paix.

LE 13 d'Octobre 1644, un Juif nommé Gaspar Francisco de Kunha, & deux autres sujets de la même religion, donnerent de nouveaux soupçons d'une révolte, en déclarant au Grand Conseil qu'ils avoient été informés par quelques Juifs qui entretenoient correspon-

NIEUHOFF,
Chap. V.

AN. 1644.

Nouvelles
entreprises
des Portu-
gais.

ance dans le pays, que les Portugais formoient un complot contre le Bresil. Le Conseil, après les avoir remerciés de leur avis, s'attacha à découvrir quels pouvoient être les projets des Portugais. On apprit par de sûres informations qu'ils attendoient des armes & des munitions par mer; alors on donna ordre au Yacht, nommé le Nieuhouse, accompagné d'une galliote & d'une chaloupe, de croiser sur la côte du Bresil Hollandois, pour observer tous les bâtimens qui en approcheroient.

Le Comte Maurice remet le Gouvernement au Conseil.

Le 22 d'Avril, la commission des Gouverneurs de la Compagnie des Indes Orientales, fut lue dans le Grand Conseil; &, en vertu de cette commission, les Membres du Conseil furent chargés de l'administration du Gouvernement jusqu'à nouvel ordre. Le Comte Maurice pour les revêtir publiquement de son autorité, convoqua une assemblée générale de tous les principaux du pays, tant Ecclésiastiques que de l'Etat civil & militaire, auxquels on joignit même les chefs des Juifs. Elle fut tenue le 6 de Mai, & le Comte

Maurice lui fit la résignation du Gouvernement dont il étoit en possession depuis huit ans. Après quelques compliments sur leur attachement aux hauts & puissants Etats, & quelques remerciements sur le bon traitement qu'il avoit reçu d'eux en qualité de Gouverneur, il leur dit qu'il avoit dressé un mémoire qui pourroit leur être de quelque utilité pour le gouvernement. Tous les Membres du Conseil lui en marquerent la plus vive reconnoissance. Avant la dissolution de l'assemblée, il y eut quelques débats sur le choix d'un Président ; mais ils furent terminés en convenant que toutes choses resteroient comme elles étoient sous le Gouvernement du Comte Maurice : ainsi chacun conserva son rang. La premiere place fut pour M. Hamel, la seconde pour M. Bullaestre, la troisieme pour M. Vanderburgh, & ainsi de suite. Tout étant réglé de cette maniere, le Comte Maurice partit du Receif le 11 de Mai 1644, accompagné d'une foule innombrable de peuple, auquel il marqua la plus grande affection. Le 22, il mit à la voile pour la Hol-

 NIEUHOFF,
 Chap. V.

An. 1643.

NIEBUHOFF,
Chap. V.

An. 1644.

Ambassade
des Hollan-
dois.

lande avec une flotte de treize vaisseaux & un gros corps de troupes, ne laissant que dix-huit compagnies à la Garde du Bresil Hollandois.

Après le départ du Comte, le Grand Conseil résolut de faire une recherche plus particuliere des desfeins des Portugais contre le Gouvernement. Dans cette vue, il fut résolu, au mois de Janvier 1644, d'envoyer Gilbert de Wit, Conseiller de la Cour de Justice, & le Capitaine Driko Hoogstrate, alors Commandant en chef du Cap Saint Augustin, à Antonio Telles de Sylva, Gouverneur de Bahia, avec des instructions portant : qu'ils remettroient leurs lettres de créance pour complimenter le Gouverneur au nom du Grand Conseil ; lui renouveler les assurances de l'amitié la plus inviolable ; lui dire que plusieurs des sujets du Bresil Hollandois, après avoir contracté des dettes considérables, tant envers la Compagnie qu'envers d'autres habitants, se retiroient à Bahia ; & le prier pour le maintien de la justice publique, ou de faire mettre ces banqueroutiers en prison, ou de donner avis

de leur arrivée au Gouvernement Hollandois , pour que les sujets lezéz pussent les poursuivre conformément aux regles établies. Ce fut sous ce prétexte spécieux que partirent les deux Députés : mais l'objet réel de leur ambassade fut d'examiner les forces des Portugais tant par mer que par terre ; de découvrir l'état du commerce des Negres ; de connoître s'ils avoient quelque autre commerce avec les habitants de Buenos-Ayres : de pénétrer dans les desseins des Portugais contre les Hollandois ; enfin de demander que le Gouverneur ne permît pas que les déserteurs du Receif fussent transportés en Portugal , mais qu'il donnât ses ordres pour les renvoyer à leur garnison.

Le 8 de Février , ces Envoyés arriverent à Bahia , après avoir jetté l'ancre près la ville de San Salvador, où le Gouverneur envoya, pour les recevoir, le Major Domingo Delgados , & le Capitaine David Ventura. Ils les conduisirent en grand cérémonial devant le Gouverneur qu'ils trouverent accompagné d'un grand nombre de ses principaux

Officiers. Les Envoyés, admis à l'audience, firent une longue harangue très-étudiée, où ils s'étendirent sur les attentions particulières de leurs Maîtres pour les Portugais, & sur le desir qu'ils avoient d'entretenir une paix inviolable. Ils ajouterent qu'ils avoient à communiquer des objets plus particuliers, & qui demandoient plus de secret. On leur donna une seconde audience; & le Gouverneur, après avoir entendu leurs propositions, leur répondit en général, qu'il consulteroit son Conseil, & leur donneroit le lendemain le résultat de ce qui seroit délibéré. En conséquence il leur dit, le jour suivant, en termes très-gracieux: que l'affaire ayant été examinée dans le Conseil, il leur remettrait une lettre pour leurs maîtres qui contiendrait toute la réponse qu'il pouvoit leur donner. Les Envoyés répondirent que, puisque les vagabonds étoient en sûreté à Bahia, le Gouvernement Hollandois se borneroit à demander au Gouverneur qu'il lui plût d'en faire remettre les noms, pour qu'on pût seulement savoir le lieu où ils s'é-

toient retirés. Cette demande fut accordée, & ils reçurent leur audience de congé, après avoir été traités avec grande magnificence, & avec toutes les apparences de la plus sincère amitié.

Les Envoyés, de retour au Receif, remirent la lettre du Gouverneur Sylva au Grand Conseil. Elle ne contenoit que des termes généreux d'égarde & d'attention pour les Etats de Hollande, & en particulier pour les Hollandois du Bresil, qui s'étoient adressés à lui pour les différents objets d'instruction secrete dont nous avons parlé. Les Députés rendirent ensuite un compte circonstancié de ce qui avoit fait le principal sujet de leur mission, & dirent au Conseil :

Que, suivant les informations les plus exactes qu'ils avoient pu avoir, les troupes Portugaises, en y comprenant les Negres, & les Brasiliens, ne montoient qu'à trois mille hommes, dispersés en différentes garnisons, dont San Salvador étoit la Principale. Que leurs forces navales étoient très-peu considérables, n'étant composées que de cinquante

NIEUHOF, 2
Chap. V.

An. 1644.

Rapport des
Députés au
Conseil.

NIEUHOFF,
Chap. V.

AN. 1644.

petits vaisseaux, & Yachts nullement armés en guerre. Que pendant le séjour des Envoyés à San Salvador, il étoit arrivé deux vaisseaux de guerre Portugais à Bahia, sous prétexte de protéger leur commerce contre les aventuriers de Danemarck & de Castille. Que ces deux vaisseaux avoient apporté des ordres de Sa Majesté Portugaise pour empêcher qu'il ne fût construit aucun nouveau bâtiment, si petit qu'il pût être, & pour que ses sujets ne fissent sortir que les vaisseaux en état de résister aux insultes de l'ennemi; ce que les Envoyés regardoient comme un avantage pour les Hollandois, en ce que ces ordres alloient nécessairement augmenter le prix de la voiture du sucre des Portugais.

Pour ce qui concernoit le commerce des Negres, ils l'avoient trouvé très-peu considérable. Cependant ils jugeoient que le prix n'étant que de trois cents écus chacun, ils ne devoient pas y être rares. Il ajoutèrent à leur rapport, que le 8 de Février, ils avoient vu, à Bahia, deux vaisseaux de vingt canons chacun, sans avoir pu découvrir avec quel-

que certitude qu'elle étoit leur destination, ce qui leur avoit fait soupçonner, avec raison, quelque sinistre dessein ; mais qu'avant leur départ, ils avoient appris que ces bâtimens étoient destinés pour Angola, afin de défendre Masagoa & ses habitans contre les Negres. Ils dirent que le temps en feroit connoître la vraie destination, & qu'ils soupçonnoient toujours que cette expédition avoit quelque autre objet, par les soins qu'on s'étoit donnés pour leur en faire un secret, & parce qu'on avoit eu la plus grande attention à empêcher que les Hollandois & les Allemands n'eussent aucune communication avec ces vaisseaux pendant tout le temps que les Envoyés avoient demeuré à San Salvador.

A l'égard de Buenos-Ayres, ils dirent qu'il n'y avoit point de commerce entre cette place & aucune des Capitaineries Portugaises, & qu'il ne leur avoit pas été possible d'avoir la plus légère information sur les personnes qui concertoient ou qui soutenoient des projets contre le Bresil Hollandois. C'est ainsi

NEUHOFF,
Chap. V.

AN. 1644.

que les Envoyés remplirent chacun des articles de leur instruction, & ils y joignirent une description de San Salvador, de ses habitants, de la personne du Gouverneur, des fortifications & de plusieurs autres particularités.

Nouveau
projet de ré-
volte.

AN. 1645.

Le bruit d'une révolte, qui s'étoit élevé & détruit en 1640, se renouvella avec plus de fondement en 1645. On découvrit, & il fut prouvé presque avec certitude, que les mécontents se dispofoient à prendre les armes, fondant leurs espérances sur le secours de Bahia, & sur la foiblesse actuelle des Hollandois, parce que la plus grande partie de leur flotte & de leurs troupes de terre avoient accompagné le Comte Maurice en Hollande. Le Grand Conseil, bien instruit de leur dessein, prit toutes les mesures possibles pour le prévenir, & envoya de toutes parts des espions, avec ordre de sonder à fond les inclinations du peuple, & de tâcher de découvrir les chefs de la sédition. Ces précautions furent infructueuses, & l'on ne put faire aucune découverte importante; mais le Conseil Hollandois fut tou-

jours convaincu qu'on traînoit forttement une révolte. On savoit que les Portugais étoient animés, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, par le mécontentement naturel à un peuple conquis; & comme la différence de religion augmentoit encore leur animosité, on ne pouvoit se tromper en jettant sur eux les soupçons. Le Conseil du Bresil écrivit en conséquence au Conseil des Dix-neuf en Hollande pour lui exposer, dans le plus grand détail, l'état actuel des affaires, lui faire part des informations qu'on avoit eues sur le projet de révolte, & des mesures qu'on avoit prises pour la prévenir. Cette lettre étoit terminée par l'assurance que donnoit le Grand Conseil de ne rien négliger pour s'opposer à l'insolence & aux desseins perfides des ennemis publics & particulières.

Le Grand Conseil eut de nouvelles allarmes sur l'avis qui lui fut donné tant par cette lettre que par divers rapports de la marche d'un corps de Portugais contre la Capitainerie de Sergippe del Rey. Après un mûr examen ce bruit parut sans fonde-

NIEUHOFF
Chap. V.

An. 1645.

ment; mais le 30 de Mai on reçut une nouvelle lettre signée *a Verdade under plus ultra*. On la traduifit du Portugais, & l'on trouva qu'elle contenoit : qu'il y avoit un projet formé d'attaquer le Brefil Hollandois ; que Fernandez Vieira étoit le mécontent le plus formidable ; qu'il falloit néceffairement s'affurer de fa perfonne ; mais qu'on ne devoit le faire qu'avec de grandes précautions , parce qu'il étoit continuellement fur fes gardes ; & que s'il découvroit qu'on en eût l'intention avant qu'on l'exécutât , il étoit vraifemblable que cela l'obligeroit à précipiter le malheur qui menaçoit le Brefil ; qu'il falloit donc apporter autant de diligence que de fecret, & qu'il étoit absolument néceffaire de défarmer les habitants des Frégafies particulieres. Ceux qui avoient écrit cette lettre proteftoient de la vérité de ce qu'elle contenoit , & de leur attachement au Gouvernement Hollandois : mais ils difoient qu'ils ne pouvoient actuellement fe faire connoître par des raifons effentielles pour eux , & qu'ils fe découvroient quand le danger feroit moins grand. Ils ajoutoient, en fi-

nissant, qu'ils croyoient à propos de faire arrêter Francisco Berengel, le beau-pere de Vieira, Antonio Kavalkanti, & tous les chefs du Vergeas. Les écrivains faisoient encore observer dans cete lettre qu'ils parloient en termes aussi clairs & aussi formels qu'ils l'auroient pû faire de vive voix.

NIEUHOF, Chap. V.

An. 1644

Après la lecture de cette piece importante, le Grand Conseil appella à son assemblée Paul de Linge, Président du Conseil de Justice, Cornélius Lichthart, Vice-Amiral, & le Lieutenant Colonel Garstman, afin de prendre, de concert avec eux, les mesures les plus promptes & les plus efficaces pour garantir le Bresil Hollandois des ennemis étrangers & domestiques. On examina les différentes lettres ainsi que les avis particuliers, & l'on décida unanimement que, suivant la situation actuelle des affaires, on ne devoit rien négliger pour remplir trois objets principaux.

Résolution du Conseil.

Premierement, qu'il falloit pourvoir les Forts, & tous les endroits où il y avoit garnison, de vivres pour deux mois, & donner des or-

NIEUHOFF
Chap. V.

dres très-précis aux Officiers commandans de se tenir très-exactement sur leurs gardes.

An. 1645.

Secondement, il fut résolu de donner ordre à Jean Leftry, Commandant en chef des Brasiliens, de tenir ses gens prêts à se mettre en campagne au premier avertissement, & en même temps le Conseil résolut d'envoyer des espions dans tous les endroits où l'on pourroit espérer de faire quelque découverte.

Troisiemement, on convint de demander à Jean Fernandez Vieira, de se rendre au Receif avec ses répondants Francisco Berengel & Bernardin Karvalho, sous prétexte de faire avec lui une nouvelle convention qu'il avoit paru desirer. On jugea que c'étoit le moyen le plus propre à se rendre maître de Vieira pour pénétrer ensuite dans tout le complot Portugais, & l'on gagna un Courtier nommé Koin qui servoit d'agent dans la convention avec Vieira, pour l'attirer dans le piège. Le Grand Conseil prit les mêmes précautions pour s'assurer de plusieurs autres sujets dangereux.

C H A P I T R E V I.

On fait des efforts infructueux pour se saisir de quelques-uns des principaux mécontents : On en décrete plusieurs : On arrête deux des Chefs , qui sont diverses découvertes importantes , & paroissent avoir été réellement bien intentionnés pour les Hollandois : On leur rend la liberté , & l'on amene un assez grand nombre de prisonniers : On fait de toutes parts , de grands préparatifs pour une attaque ouverte : Amnistie offerte aux rebelles : Soulèvement au Cap Saint Augustin : Le Colonel Haus marche contre les Révoltés , ses succès : Affreuse conspiration des Portugais découverte : Vieira & les autres Chefs des Mécontents , font des remontrances inutiles au Conseil : Examen & confession d'Antonio Dolivera.

CONFORMEMENT à la résolution prise par le Grand Conseil, on employa tous les moyens possibles pour attirer Vieira au Re-

NIEUHOFF.
Chap. VI.

An. 1648.

NIEUHOFF,
Chap. VI.

An. 1645.

On essaye
inutilement
de se rendre
maître des
Rébelles.

ceif ; mais ils furent toujours fans succès , ce qui déterminâ à envoyer le Lieutenant Denniger avec un parti de soldats pour l'enlever par force de sa maison. Cette entreprise fut aussi inutile , parce qu'il s'étoit échappé depuis trois semaines , & Denniger ne fut pas plus heureux dans les recherches qu'il fit aux maisons d'Antonio Kavalkanti & d'Antonio Biferro.

On donna au Conseil de nouveaux avis que les ennemis étoient en mouvement ; mais comme ils furent pour la plûpart sans fondement , ils ne servirent qu'à inquiéter de plus en plus le Gouvernement.

Le Conseil n'ayant pu réussir à se rendre maître de Vieira , décréta un grand nombre de personnes en différentes Provinces. On craignoit que les habitants de Parayba qui étoient chargés de dettes , ne fussent par cette raison , à la tête de la révolte , & l'on y envoya M. Paul de Linge , en qualité de Directeur , avec des pouvoirs à discrétion pour le Gouvernement de Rio-Grande , ainsi que de Parayba. On lui donna les ordres nécessaires pour prendre cent hommes

hommes sur les vaisseaux avec des provisions à proportion, & pour s'en servir tant à la défense du Fort sainte Marguerite, qu'à contenir les habitants.

On n'avoit qu'une médiocre quantité de provisions, & l'on jugea convenable de former un petit Camp près de Saint Laurent, & de s'assurer des choses nécessaires pour tenir en respect les mécontents. On donna ordre à plus de quatre cents hommes de se mettre en campagne pour former ce camp, & quand on eût examiné la Ville de Moribeka, on prit les mesures convenables pour en augmenter les fortifications. On apprit le même jour que Vieira avoit paru dans son moulin, & l'on y envoya des troupes la nuit suivante : mais elles revinrent encore sans avoir pu le trouver. Son homme d'affaires fut interrogé, & l'on jugea par ses réponses qu'il étoit impossible de tromper la vigilance de son maître. On en fut en quelque façon dédommagé par la prise de Sébastien Karvalho, & d'Antonio de Bulhons, deux des sujets décrets. Ils furent arrêtés & conduits au Receif, où

le premier fut examiné la nuit même de son arrivée par M. Walbeck, Assesseur de justice ; & tel fut l'aveu qu'il fit dans son interrogatoire.

Qu'il étoit l'un des trois qui avoient écrit au Conseil la lettre dont nous avons parlé dans le chapitre précédent ; qu'il avoit signé une association pour faire passer le Brésil Hollandois sous la domination du Roi de Portugal, mais qu'il y avoit été forcé par les menaces de Vieira qui paroissoit être l'ame du complot ; qu'aussi-tôt qu'il avoit eu signé, il en avoit donné avis à Fernand-Vale, & à un troisieme, & que conjointement ils avoient écrit cette lettre. Il ajouta à ses réponses quelques observations sur le plan de la révolte qu'on trouva parfaitement d'accord avec les informations que nous avons rapportées.

Le Conseil étant alors bien convaincu des desseins perfides de Vieira, ordonna de faire de nouveaux efforts pour se saisir de sa personne, ainsi que de son facteur Manuel de Sousa. Toutes les recherches furent encore inutiles ; mais Gaspar Perigie, Notaire public, qu'on préten-

NEUHOFF,
Chap. VI.

An. 1645.

Détail de la
conspiration.

doit avoir dressé l'association, fut arrêté par ordre du Conseil.

NIEUHOFF,
Chap. VI.

Karvalho, malgré sa déclaration, fut retenu prisonnier jusqu'au 4 d'Août; mais quand le Conseil eut des preuves suffisantes qu'il étoit un des trois amis secrets du Gouvernement qui avoient écrit la lettre, il fut mis en liberté, après de très-vives sollicitations.

An. 1645.

Le danger approchoit de plus en plus, & exigeoit qu'on fît tous les préparatifs possibles pour se mettre en défense. On donna ordre aux habitants du Receif, & à ceux qui demeuroient sur le bord de la riviere, d'entourer leur habitation de palissades, sous peine d'une amende de deux cents écus: les fortifications de la ville de Maurice furent réparées & augmentées. L'Amiral Lichthart fit avancer deux vaisseaux de garde à des endroits convenables pour prévenir les surprises qu'on auroit pû faire dans le temps de la basse mer; & pour suppléer au défaut de provisions dont les garnisons manquoient, on donna des ordres à plusieurs Commandants militaires pour qu'ils prissent sur les

* mesures
qu'on prend
pour le pré-
venir.

NIEUHOF,
 Chap. VI.

An. 1645.

habitants la quantité nécessaire de farines dont la Compagnie se rendit responsable. En même temps Paul de Linge partit pour son expédition de Parayba à la tête de quinze cents hommes; Bernard Karvalho, qui s'étoit tenu caché fit demander, & obtint la permission de se rendre au Receif pour se justifier Jean Pessoa, qui étoit également suspect, demanda aussi par une lettre qu'on lui permît de comparoître devant le Conseil, ce qui lui fut accordé de même qu'au Pere Laurent Alkunha, & à quelques autres qui firent la même demande.

Les Portugais se met-
tent en cam-
pagne.

Le 16 de Juin, on apprit que André Vidal, avec mille Portugais & un corps de Negres, avoit pris poste au-dessus de Saint Antoine, près le moulin à sucre nommé Topekura, & le même jour on amena prisonniers au Receif deux proscrits, Jean Karnero de Maris, & Francisco Dias del Gado.

Dans la confusion où l'on se trouva par toutes ces circonstances, le Grand Conseil, après une mûre délibération, jugea nécessaire de transporter le camp de Saint Laurent à Moribeka, afin de mettre en

fûreté la riviere Sangea, de demeurer maîtres de tout le pays jusqu'au Cap de Saint Augustin, & de se conserver le passage libre pour les provisions. On pensa qu'il étoit d'autant plus important de prendre cette mesure, qu'on avoit éprouvé dans les guerres précédentes combien il étoit facile de couper la communication de vivres des parties méridionales au Receif, quand ce poste n'étoit pas mis en sûreté.

En conséquence de cette résolution, les troupes eurent ordre de marcher à Moribeka, & l'on chargea les Echevins de la ville Maurice d'acheter toutes les provisions nécessaires pour l'usage de ces troupes. On publia aussi une proclamation pour que tous les habitants de Serenhaim, Pojuka, S. Antonio, & Moribeka eussent à se rendre complètement armés, hommes & chevaux à S. Antonio pour y servir sous les ordres du Lieutenant Colonel Gaspar Vander Ley, & du Colonel Jean Heck pour la défense du plat pays. Ceux qui n'étoient pas en état de s'entretenir furent mis au nombre des autres soldats; & le Colonel,

NIEUHOF, Chap. VI.

An. 1645.

conjointement avec le Lieutenant-Colonel, offrirent de fournir à la garnison quinze cents mesures de farine, sous la condition qu'ils en seroient payés argent comptant.

Le Grand Conseil, qui avoit de fortes raisons pour soupçonner les Brasiliens qui étoient sous sa juridiction, d'être gagnés par Kamaron, résolut de traiter avec leur Chef Listry, & par son entremise de faire en sorte de leur persuader d'envoyer leurs femmes & leurs enfants dans l'Île de Tamarika, sous prétexte de les mettre à couvert du danger des hostilités; mais, en effet, pour les y garder comme otage de la fidélité de leurs peres & de leurs maris.

Un nommé Antonio d'Olivera ayant donné avis au Grand Conseil, qu'un nombre considérable de Portugais, commandés par le frere de Kavalkanti, quatre cents Brasiliens aux ordres de Kamaron, trois cents Indiens, de ceux qu'on appelle Rondelas de Sertoa, & cinquante Negres conduits par Henri Dias, devoient marcher de Bahia, au secours des Rebelles, M. Slotenisky fut envoyé avec un petit détachement pour

reconnoître; mais après avoir battu la campagne pendant huit jours, il revint au Receif, fans avoir fait aucune découverte importante: cependant fon rapport, joint aux premières informations, prouva clairement, que toute la révolte étoit la fuite des intrigues de Vieira.

NEUHOFF,
Chap. VI.

An. 1645.

Le 17 de Juin, le Grand Conseil, avec l'approbation du Conseil de Justice, fit publier une proclamation pour offrir un pardon général à tous ceux qui s'étoient engagés dans la révolte, à l'exception des Chefs, sous la condition, qu'ils se rendroient en personne au Receif, dans les cinq jours après la publication, & y renouvelleroient leur serment de fidélité au Gouvernement Hollandois; après quoi, ils jouiroient pleinement & tranquillement de tous leurs biens & privileges. Au contraire, on déclaroit que ceux qui rejetteroient la grace accordée par cette proclamation, seroient exposés au fer & au feu, dans toute la rigueur de l'exécution militaire. On en fit plusieurs copies, traduites en langue Portugaise, & elles furent distribuées le lendemain matin en divers endroits.

Amnistie accordée par le Conseil.

NIEUHOFF,
Chap. VI.

An 1645.

Commen-
cement des
hostilités.

Pendant qu'on faisoit les préparatifs pour la plus vigoureuse défense, le Grand Conseil reçut avis que les ennemis, au nombre de plus de quatre mille hommes, étoient en mouvement, & avoient commencé les hostilités dans le district de Pojuka. Ils s'y étoient emparés de deux barques remplies de passagers qu'ils avoient faits prisonniers & passé ensuite au fil de l'épée, excepté un Matelot, qui avoit eu le bonheur d'échapper à leur barbarie. De leur côté, les Habitants après avoir élu pour leur Chef, Tabatinga Amador d'Arravio, avoient pris les armes, & avoient coupé aux Hollandois, la communication par terre, avec le Cap Saint Augustin.

Le 20 de Juin, il arriva au Receif, un Brasilien qui déclara que le Capitaine Jean Bloar de Porto Calvo, l'avoit chargé de lettres pour le Grand Conseil : mais que près de Kamboa, il avoit été attaqué par quelques gens de Pojuka, qui lui avoient pris le paquet, & avoient tué un homme qui l'accompagnoit. Il ajouta que Kamaron étoit posté dans le district de Porto Calvo ; mais que

le Capitaine Bloar étoit le maître du Fort.

NIEUHOF, Chap. VI.

An. 1645.

Cette nouvelle obligea le Conseil à chercher de nouveaux moyens de défense, & le résultat des délibérations, fut de faire venir d'Allegoas au Receif, les deux seules Compagnies qui y étoient. On envoya aussi-tôt un vaisseau qui étoit prêt à mettre en croisiere à Porto Francisco, pour prendre ces troupes à bord, ou au moins, ce qu'il en pourroit contenir, avec ordre au surplus, de marcher par terre à Rio Francisco, pour s'y joindre au Capitaine Koin. On ordonna aussi, que la Garnison de Serenhaim, trop foible pour la défense de la place, joindroit les troupes de Saint Antonio, & en même-temps, on envoya quarante hommes de recrues, pour renforcer la garnison de l'isle de Tamarika.

M. Bas & M. Van de Voerde, Conseillers de la Cour de Justice, commencerent, par ordre du Conseil, l'information contre le Notaire Gaspar Pereira, pour avoir dressé l'acte d'association contre Jean Kariero de Maris, Francisco Dias Delgado, Propriétaires de moulins à

NIEUHOF, Chap. VI.

An. 1645.

sucre, à Pojuka, & contre Sebastien Karvalho. Ils furent interrogés sur ce qu'ils savoient de la conspiration; & dans cet interrogatoire, qui fut le second de Karvalho, il répéta tout ce que nous avons déjà rapporté du premier.

Les Révoltés prennent les armes.

Le même jour, le Grand Conseil reçut une lettre de Saint Antonio, écrite par Messieurs Ley & Hoek, pour l'informer que toute la Frégasie avoit pris les armes: que les Révoltés avoient fait prisonniers seize ou dix-huit habitants Hollandois, & qu'il étoit absolument nécessaire d'envoyer des secours du Receif, pour prévenir les suites fâcheuses de cette révolte. Le Conseil s'assembla, & quoiqu'il n'y eut que peu de troupes au Receif, on jugea que la flotte qui étoit à la hauteur de Red-land, suffisoit, pour mettre en sûreté Parayba & Rio Grande, & l'on donna ordre au Colonel Haus, de se rendre avec cent hommes à Moribeka, d'y prendre les troupes commandées par le Capitaine Wiltshutt, de passer ensuite à Saint Antonio, & de se rendre directement à Pojuka, pour empêcher les Rebelles de couper la

communication entre le Receif & les Garnifons des Places méridionales.

NIEUHOFF,
Chap. VI.

Cette expédition eut tant de succès, que les Rebelles furent totalement mis en fuite. Le Colonel Haus se rendit maître de la Ville & du Couvent, où il trouva quarante prisonniers chargés de fers, qu'il mit en liberté: mais ayant appris que Karmaron marchoit contre lui avec le principal corps des Révoltés, il fut obligé de demander au Receif des secours, que le Grand Conseil ne put lui envoyer quelques nécessaires qu'ils fussent, parce que cette Place n'étoit déjà que trop affoiblie.

An. 1645.

Le 21 de Juin, le Grand Conseil fit publier un jeûne général, pour le 28 du même mois, afin de rendre grâces à Dieu, de l'heureuse découverte de la trahison des Portugais, qui avoient résolu de détruire les Hollandois, dans le temps où ils seroient le moins sur leurs gardes: voici le plan qu'ils avoient formé.

Les Mécontents devoient faire des réjouissances solemnelles, les fêtes de la Pentecôte, accompagnées de tournois, auxquels auroient été invités les principaux Chefs du Brésil

Plan de la
conspiration.

Hollandois, tant de l'état civil, que de l'état militaire : quand ils auroient été remplis de vin, & jettés dans la plus aveugle sécurité, par les plus grandes apparences d'hospitalité, l'intention des Portugais étoit de les égorger, comme on avoit fait aux Vêpres Siciliennes & au massacre de la Saint Barthelemi. N'ayant pu exécuter ce projet exécrationnable dans le temps indiqué, ils l'avoient remis au jour de Saint Jean, qu'ils avoient regardé comme le temps le plus favorable, parce que suivant un concours de circonstances qui leur étoient bien connues, il étoit plus aisé d'attaquer alors le Receif, que dans toute autre saison. Cet affreux projet ayant été découvert avant la Saint Jean, fut totalement détruit, & les deux partis n'ayant plus rien à ménager, n'eurent plus recours qu'aux armes.

Les Portugais n'ont pas entrepris de se justifier par le prétexte de la fidélité qu'ils devoient à leur Roi, mais par celui de la liberté de conscience : cependant il est très-difficile de croire que le soulèvement n'ait pas été connu & encouragé par la

Cour de Portugal, ainsi que par le Gouverneur de Bahia. Il paroît contre la raison & contre la vraisemblance, que Kamaron & les autres Chefs eussent osé attaquer les Hollandois, s'ils n'avoient été encouragés par quelque Puissance supérieure. Mucheron assura qu'il avoit lu ces mots, dans une commission Portugaise. « Cette révolte & cette guerre » sont entreprises pour l'honneur de » Dieu, pour la propagation de la » Foi Catholique Romaine, pour le » service du Roi, & pour la liberté » commune ». Il ajouta, qu'il avoit entendu dire à plusieurs Portugais, que si leur projet secret manquoit, ils attaqueroient ouvertement, & chasseroient les Hollandois par le fer & par le feu. On a objecté qu'il ne paroît pas probable que le Roi de Portugal eût voulu s'attirer une guerre avec les Hollandois, dans un temps où les affaires paroissent dans une situation très-équivoque; mais les événements qui suivirent, prouvent que cette raison est sans fondement.

Le 22 de Juin, il fut remis au Grand Conseil, une lettre signée de

NIEUHOF, Chap. VI.

An. 1643.

Requête des Chefs de la révolte.

NIEUHOFF,
Chap. VI.

An. 1645.

Fernandez Vieira, Antonio Kaval-
kanti, Jean Pascoa, Manuel Kaval-
kanti, Antoine Biferro & Cosme de
Erafto Pasos. Ils s'y plaignoient for-
tement des injustices qu'ils préten-
doient leur être faites sur les fausses
accusations de certains Juifs, comme
s'ils eussent été ennemis du Gouver-
nement. Ils disoient qu'ayant été infor-
més que leurs biens & effets avoient
été confisqués & remis entre les
mains de quelques Hollandois, ils
supplioient très-humblement que les
cinq jours accordés pour le pardon,
fussent prolongés, parce que le temps
étoit trop court pour prendre la
résolution sur une affaire aussi impor-
tante, & ils demandoient que ce
pardon fût rendu général, en ôtant
toutes les exceptions. Ils ajoutèrent
dans cette requête, que si on refu-
soit de leur accorder une demande
aussi équitable, ils se croiroient par-
faitement innocents devant Dieu &
devant tous les Princes Catholiques,
de toutes les suites fâcheuses & de
tous les malheurs que ce refus pour-
roit occasionner.

Le Grand Conseil s'assembla pour
délibérer sur cette lettre, conçue

en termes si peu modestes : il y eut de très-vifs débats : quelques-uns furent d'avis d'accorder le pardon général qui leur étoit demandé ; mais d'autres , avec plus de justice & de résolution , observerent , que quoique les affaires ne fussent pas dans une situation bien favorable , une lettre aussi arrogante , & où l'on soutenoit le faux avec autant de hardiesse , devoit être traitée avec le plus grand mépris , comme indigne d'être prise en considération. Pendant ces débats , on reçut des avis du Colonel Haus , toujours à Saint Antonio , d'où il marquoit que ses dispositions étoient faites pour attaquer les Rebelles le lendemain , & qu'il avoit la plus grande espérance du succès. En effet , la réussite qu'il avoit eue jusqu'alors , devoit leur donner l'attente la plus favorable ; aussi l'arrivée de l'express , termina tous les débats , & l'on résolut de remettre à prendre la lettre en considération , quand on auroit des nouvelles de ce qu'auroit fait le Colonel.

Le 28 de Juin , Mucheron arriva au Receif , avec les deux Compagnies d'Allegoas , qui furent aussi-tôt

NIEUHOFF,
Chap. VI.

An. 1645.

partagées dans le fort Quinquero-
lar & dans le fort Ernest. Ce renfort
fut accompagné des lettres de Paul
Linge, qui causerent beaucoup de
satisfaction. Elles portoient que les
Habitants de Parayba, d'où elles
étoient dattées, donnoient les plus
grandes assurances de leur fidélité,
& offroient de prêter un nouveau
serment. Il ajoutoit qu'il avoit tout
lieu de les croire sinceres, puisque
telle recherche qu'il eût pû faire,
il n'avoit découvert aucune appa-
rence de révolte ni de méconten-
tement.

Le 29 de Juin, le Conseil fit ex-
pédier une commission spéciale à
Balthasar Vander Voerden, pour
examiner Antonio d'Oliveira, sur le
complot formé par les Portugais,
contre le Gouvernement. Il déclara
que vers le commencement du même
mois, étant dans la maison de Se-
bastien Karvalho, accompagné de
Francisco d'Oliveira, Bernardin
Karvalho & Sebastien Karvalho, un
certain Portugais bien connu de
tous, leur avoit remis une lettre
adressée à toutes les personnes pré-
sentes, qui contenoit un autre pa-

pier non cacheté ; qu'il avoit com-
 mencé à le lire , & avoit trouvé qu'il
 y étoit écrit , « que les Souffignés se
 » reconnoissoient pour fideles sujets
 » de Sa Majesté Portugaise. » Qu'il
 y avoit remarqué les signatures de
 Vieira , de Berengar & de plusieurs
 autres , dont il n'avoit pu lire les
 noms : qu'il avoit rendu le papier
 sans le signer , & avoit dit en même-
 temps à son fils Francisco d'Oli-
 veira , qu'il vaudroit mieux pour lui
 d'avoir la main coupée , que de signer
 un tel papier. Il déposa aussi , qu'au-
 cun de ceux qui étoient présents , ne
 l'avoit signé : qu'il ne connoissoit
 pas l'écriture ; mais que jugeant qu'il
 devoit déclarer un complot aussi
 odieux , il en avoit fait part , deux
 jours après , à Mathieu Rey , en le
 chargeant d'en faire sa déclaration
 au Grand Conseil.

NIEUHOF,
 Chap. VI.

An. 1645.



CHAPITRE VII.

Diègo Lopès Leyte , est examiné devant le Grand Conseil : Un parti de Hollandois est mis en déroute : Le peuple d'Iguarasu se révolte : Conduite que tient le Conseil à cette occasion : Mesures prises par le Colonel Haus : Vieira ne néglige rien pour augmenter son parti : On offre le pardon à ceux des Rebelles qui voudront se soumettre : Fernandez Vieira, Antonio Kavalanti, & Amador d'Arouje sont pros crits : On envoie de nouveaux Députés à l'Isle de Bahia, le Gouverneur les reçoit avec les plus grands égards : Preuves complètes de la trahison des Portugais : Evénements militaires : On reçoit avec le plus grand mépris, quelques remontrances des Chefs de la révolte, & l'on refuse quelques faveurs demandées pour leurs familles : Les Rebelles mettent le siege devant le Cap Saint Antoine : Ils se retirent aux approches du Colonel Haus.

MESSIEURS Bullaestrete & Dortmont, interrogerent le 30 de Juin, Diego Lopes Leyte, & il leur déclara, que dès le commencement du projet de révolte, les Rebelles avoient, par lettres, sollicité du secours de De Silva, Gouverneur de Bahia, en lui disant que s'il refusoit de les soutenir, ils se rendroient aux Turcs, parce qu'ils préféroient leur domination à celle des Hollandois: que lui, Leyte, avoit souvent entendu faire d'horribles imprécations contre Vieira, qui fomentoit ces troubles, & que plusieurs le regardoient comme un scélerat, dont l'unique motif, en excitant la révolte, étoit d'éviter le paiement des dettes prodigieuses qu'il avoit contractées envers la Compagnie.

Le même jour, un petit parti de Brasiliens qu'on avoit envoyé pour escorter des farines de Saint Laurent, fut entièrement mis en déroute, & il n'en échappa que très-peu. Le Conseil reçut en même-temps, par un exprès, la fâcheuse nouvelle de la defection des Habitants d'Iguarassu,

NIEUHOFF,
Chap. VII.

qui avoient pris les armes contre les Hollandois.

AN. 1645.

On jugea nécessaire de resserrer les fortifications de la ville Maurice, dans un espace plus étroit, & d'augmenter les défenses de cette place, par un nouveau fossé, avec un parapet, & l'on y fit aussi-tôt travailler les Negres, sous l'inspection de l'Amiral Lichthart.

On fit savoir au Conseil, que les Chefs de la rébellion d'Iguarasu, étoient Jean - Laurent Frances & Jean Dias Leyte. On apprit aussi par les Magistrats de ce canton, que Vieira avoit fait afficher des papiers très-séditieux aux portes des moulins à sucre: mais que ces Magistrats les avoient fait arracher, étant résolus d'employer tous leurs efforts, pour arrêter les progrès de la rébellion, quoiqu'ils eussent tout sujet de croire que le plus grand nombre des Habitants, étoit disposé à y prendre part. Le Conseil reçut en même-temps d'autres lettres du Capitaine Sleuster dans l'isle de Tamarika, qui mandoit que quelques Brasiliens des villages de Saint Michel & de Nafsau, au nombre de quatre-vingt

hommes, & de cent dix femmes & enfants, étoient arrivés dans cette Ile, & que les Brasiliens d'Otta, avoient dessein d'en faire de même. Ces lettres furent accompagnées des dépêches des Magistrats Portugais & des principaux habitants de Goyana, qui affuroient le Gouvernement d'une fidélité inviolable.

Ferdinand Vale, dont nous avons déjà parlé, comme étant un des trois qui avoient écrit au Conseil, pour lui révéler le complot Portugais, fut examiné par Messieurs Vander Voerde & Bas: les réponses furent semblables à celles qu'avoit faites Sébastien Karvalho, sans aucune variation ni addition importante.

Le Conseil reçut de nouvelles alarmes, par le bruit qui se répandit, que les Portugais de Bahia alloient envoyer une escadre au secours des Rebelles. Aussi-tôt on donna ordre de faire venir quatre vaisseaux de Red-land au Receif, & l'on envoya des dépêches au Colonel Haus, qui avoit pris & fait pendre un des Chefs de la révolte, afin que ce Colonel revint promptement au Receif,

NIEUHOFF,
Chap. VII.

An. 1645.

Ferdinand
Vale est in-
terrogé.

NIEUHOF, Chap. VII.

An. 1645.

Vieira augmente son parti.

avec toutes les troupes qu'il pourroit tirer de Pojuka.

Pendant que Haus s'occupoit à pacifier Pojuka; Vieira & Antonio Kavalkanti, qui s'étoient alors déclarés ouvertement Chefs de la guerre, employoient non-seulement la persuasion, mais même la force, pour augmenter leur parti, & ils poussèrent la cruauté, au point de passer au fil de l'épée quelques-uns de ceux qui refuserent de se joindre à eux. Amador d'Arouje tint la même conduite dans le Pojuka, enforte que s'étant rendu maîtres des provisions, ils formerent un corps considérable dans le Vergea, partie par des promesses de grandes récompenses, & partie en imprimant la terreur. Pour mettre le plus d'obstacles qu'il seroit possible à leurs perfides projets, le Grand Conseil donna ordre au Capitaine Blaar, de partir du Receif avec le plus grand secret, à la tête de trois cents hommes, & de se mettre en embuscade près de quelques défilés où l'on pût couper les ennemis, ne doutant pas qu'il ne fit quelques prisonniers par lesquels on pourroit apprendre au

juste, quelles étoient les forces de Vieira; où il tenoit son principal corps d'armée, & s'il attendoit du secours de Bahia. On ordonna aussi au Colonel Haus, de marcher en toute diligence vers le Vergea, où le Capitaine Blaar se joindroit à lui, & de faire tous ses efforts pour attirer les Révoltés au combat, dans l'espérance qu'un coup frappé à propos, & favorable au Gouvernement, éteindroit probablement la flâme de la rébellion.

Il fut agité dans le Conseil, si la conjoncture des affaires n'exigeoit pas qu'on accordât un pardon général, sans exception, à tous les Rebelles qui se soumettroient à le demander, & cette question fut décidée à l'affirmative, parce qu'on jugea ce moyen le plus propre à appaiser les Mécontents.

Le 2 de Juillet, on reçut des lettres du Capitaine Blaar, par lesquelles il marquoit qu'il étoit préparé à attaquer les Rebelles, & disposé à leur livrer bataille en quelque endroit qu'il les rencontrât. Le Colonel Haus écrivit le 4 du même mois, qu'il avoit aussi tout disposé

NIEUHOFF,
Chap. VII.

An. 1645.

On renvoye
les femmes
& les enfants
aux Rebel-
les.

de la maniere la plus avantageuse dans le Pojuka, & qu'il étoit en marche pour Moribeka, où il demurerait jusqu'à ce qu'il reçût de nouveaux ordres.

Les Habitants de Goyana s'étant fortifiés dans la maison de leur premier Magistrat Listry, demanderent au Grand Conseil quarante fusils pour armer ceux qui en avoient besoin, & leur requête fut admise. On donna ordre à Servaes Karpentier, de désarmer tous les Portugais, soit de force, soit de bonne volonté. Il répondit qu'il feroit ses efforts pour les désarmer sans violence; mais qu'il n'avoit pas des forces suffisantes pour le faire autrement. Il dit dans la même lettre, que jusqu'à lors, tout étoit demeuré tranquille dans la Goyanne, à l'exception de quelques actes de violence que les Brasiliens avoient commis contre les habitants Portugais. Il fit aussi savoir au Conseil, que la plus grande partie des Rebelles de cette nation, avoient laissé leurs femmes & leurs enfants, & que plusieurs personnes, bien intentionnées pour le Gouvernement, pensoient qu'on devoit obliger

obliger leurs familles à les suivre, pour que ces Rebelles fussent chargés d'un grand nombre de bouches inutiles, qui consommeroient leurs provisions, & retarderoient nécessairement leur marche, ce qui éloigneroit en même-temps des gens, qui, dans les circonstances actuelles, devoient être regardés comme des espions. Lorsque cette affaire eut été mûrement examinée, le Conseil fit publier une Ordonnance, pour que les femmes & les enfants de tous ceux qui étoient engagés dans la rébellion, fortissent de leurs demeures respectives, & se rendissent dans six jours auprès de leurs peres ou de leurs maris, à moins que ceux-ci ne reconnussent leur faute dans le même-temps, & n'eussent recours à la clémence du Conseil.

Vers le même temps, près de mille Brasiliens, dont il y avoit trois cents soixante & neuf hommes, le reste étant des femmes & des enfants, se retirèrent dans l'isle de Tamarika, pour se mettre à couvert des Rebelles; & M. Dortmont, Conseiller des Finances, y fut envoyé d'Iguarapu, en qualité de Directeur absolu.

NIEUHOFF,
Chap. VII.

An. 1645.

On confif.
que les biens
des Chefs des
Rebelles.

Le 5 de Juillet, il fut publié une proclamation pour confifquer les biens & effets de Fernandez Vieira, d'Antonio Kavalkanti, & d'Amador d'Arouje, qui y furent qualifiés de traîtres à l'Etat. Par la même proclamation, ces trois Sujets furent proscrits, & l'on promet une récompense de mille écus carolins, à quiconque pourroit prendre vivant, ou tuer chacun desdits Rebelles, avec pardon & rémission de tous crimes précédents; & l'on ajouta que si c'étoit un Esclave, qui fît l'acte généreux de détruire quelqu'un de ces traîtres & perturbateurs du repos public, il auroit la liberté pour récompense.

Pendant que le Grand Conseil travailloit ainsi à réprimer la rébellion, il fut encore allarmé par de nouveaux bruits, qu'on alloit faire partir une escadre de Bahia, pour soutenir les Révoltés. Aussi-tôt on convint d'envoyer une nouvelle députation à Antonio Telles de Silva, pour lui porter les plaintes du Conseil, sur une infraction aussi manifeste de la treve conclue entre le Roi de Portugal & les Etats Généraux.

On nomma pour cette ambassade, Balthasar Vander Voerde, Conseiller de la Cour de Justice, & Disk Van Hoogstrate, alors Commandant en chef au Fort Saint Augustin. On leur donna pour Secrétaire, François Kirymen Springapple, & pour Gentilshommes, Gerrard Dirk-laet, Alexandre Sylva & Jacques Swearts.

Les instructions données par le Grand Conseil, aux Députés, portoient ; qu'ils s'attacheroient à découvrir les causes de la rebellion, & à pénétrer dans les desseins du Gouverneur ; qu'ils lui porteroient leurs plaintes, des secours que les Rebelles avoient reçus par terre, du côté de Rio San Francisco ; qu'ils lui demanderoient qu'il rappellât Kamaron & Henri Dias, avec leurs troupes, du Bresil Hollandois, & qu'il les fit punir comme ils le méritoient. On chargea aussi les Députés, dans le cas où le Gouverneur ne donneroit pas quelques preuves d'une sincere amitié, de lui déclarer, que les actes d'hostilité qui avoient déjà été commis, seroient regardés comme une infraction de la paix, & que les Hollandois se jugeroient

NIEUHOFF,
Chap. VII.

An. 1645.

On envoie
une députa-
tion au Gou-
verneur de
Bahia.

NIEUHOFF
Chap. VII.

An. 1645.

innocents de toutes les suites fâcheuses qui pourroient arriver, quand ils auroient pris les armes pour leur propre défense, après s'être donnés tant de soins pour terminer cette affaire par de justes représentations.

Lorsque les Députés arriverent à Bahia, ils furent reçus de la part du Gouverneur, par le Lieutenant-Colonel, André Vidal, & par le Capitaine Pedra Kavalkanti, qui les conduisirent au Palais. Ils remirent leurs lettres de créance à Silva, & lui dirent qu'il y trouveroit les différents articles sur lesquels ils avoient le pouvoir de négocier. Le Gouverneur après les avoir lues, leur dit, qu'il étoit prêt à entendre leurs propositions, & ils lui exposèrent ainsi le sujet de leur députation.

Que plusieurs Portugais, Sujets des Etats Généraux, ayant pris les armes contre le Gouvernement, en avoient sollicité d'autres, de se joindre à eux, leur faisant entendre qu'ils seroient puissamment secourus du dehors: que Kamaron & Henri Dias, à la tête de leurs Negres & Brasiliens s'étoient mis hostilement en marche

pour Fernambouc, & que plusieurs des principaux mécontents, tels que Vieira, Kavalkanti, Arouje & autres, avoient aussi-tôt quitté leurs habitations pour se joindre à ces troupes étrangères, afin de travailler conjointement à renverser le Gouvernement Hollandois. Les Députés ajoutèrent, que leurs maîtres étoient assez puissants pour repousser de semblables trahisons, mais qu'ils ne favoient quel jugement ils devoient porter de cette incursion de troupes étrangères sur leurs territoires, en temps de paix: que le Grand Conseil & le reste des Habitants, étoient cependant si bien convaincus de la sagesse & de la probité du Gouverneur Silva, qu'ils croiroient faire injure à son caractère, s'ils pensoient qu'il eût encouragé quelques-uns de ceux qui étoient sous sa juridiction, à donner le moindre secours à des rebelles, & qu'ils étoient convaincus au contraire, qu'il employeroit tout son pouvoir, comme il convenoit à un bon voisin, pour réprimer des pratiques aussi pernicieuses.

Le Gouverneur répondit à ces représentations, qu'il n'avoit pas

Réponse du
Gouverneur.

NIEUHOFF,
Chap. VII.

An. 1645.

connoissance qu'on eût envoyé aucun secours aux Rebelles ; que les Brasi-liens & les Negres, qui avoient paru en armes contre le Gouvernement Hollandois, n'étoient que des va-gabonds, condamnés au bannisse-ment pour les crimes qu'ils avoient commis à Bahia : qu'ils avoient sans doute, imaginé ce moyen d'échap-per aux poursuites de la Justice, & qu'il en venoit souvent de sembla-bles, de Fernambouc à Bahia, sans que cela lui eût jamais donné lieu de soupçonner la sincérité ou l'amitié du Gouvernement Hollandois. Il ajouta, qu'il voyoit avec la plus grande satisfaction, que le Grand Conseil jugeoit favorablement de son intégrité ; qu'il continueroit de mériter son estime, quoique la prise illégale d'un vaisseau Portugais, don-nât lieu à de justes plaintes, & quoi-qu'il eût grande raison de croire que cette députation, de même que la première, avoit pour unique objet, de sonder ses intentions & de con-noître ses forces ; mais qu'au surplus, il mettroit les lettres des Régents Hollandois devant son Conseil, & qu'il feroit une prompte réponse aux

Députés : c'est ainsi que se termina la première audience.

NIEUHOFF,
Chap. VII.

An. 1645.

À la seconde, le Gouverneur dit aux Députés, qu'il avoit lu la lettre qui lui étoit adressée par le Grand Conseil, & qu'il l'avoit trouvée parfaitement d'accord avec ce qu'ils lui avoient exposé dans leur première audience ; que la même réponse pouvoit donc suffire pour le présent, mais que voulant donner une plus grande satisfaction à leurs Maîtres, il leur en remettroit une par écrit, & qu'il envoyeroit dans peu au Récéf, des Députés qui expliqueroient plus amplement ses intentions. Conformément à sa promesse, les Hollandois reçurent la lettre qu'il écrivoit au Grand Conseil, & ayant pris leur audience de congé, ils partirent le 20 de Juillet pour le Recéf, où ils arriverent le 28. Ils y rendirent compte de leur députation à leurs Maîtres, & leur remirent la lettre du Gouverneur. Elle contenoit de solennelles assurances d'amitié de sa part ; mais il y parloit de plusieurs sujets de plainte qu'il avoit contre les Hollandois, tels que leur conduite injuste dans la

NIEUHOFF,
Chap. VII.

AN. 1645.

conquête d'Angola, & en diverses autres occasions : il sembloit faire entendre que les Régents avoient trop aisément ajouté foi au rapport des Juifs, toujours ennemis mortels des Chrétiens; que par une suite de leurs malicieuses insinuations, on avoit commis des actes d'hostilité contre les habitants Portugais, qui, par les principes de la défense naturelle, avoient été obligés de quitter leurs demeures, & de recourir aux armes, pour leur propre sûreté: qu'à l'égard de la proposition que lui faisoient leurs Seigneuries, d'obliger Kamaron & Henri Dias, de mettre bas les armes, ainsi que ceux qui les suivoient & de revenir à Bahia, il n'avoit pas le pouvoir de les y forcer; mais que pour faire connoître son amitié aux Hollandois, il employeroit toute la force de la médiation: enfin, qu'il envoyeroit dans peu, des Députés a leurs Seigneuries, pour leur donner de nouvelles preuves de ses intentions pacifiques, & du desir ardent qu'il avoit, de mériter de plus en plus la bonne opinion qu'ils avoient de lui, & d'entretenir la correspondance.

Après avoir remis cette lettre au Conseil, M. Hoogstrate déclara de bouche aux Membres, dans une assemblée secrète, que peu de temps après son arrivée à Bahia, trois Portugais, nommés André Vidal, le Capitaine Kunha & Jean de Soufa, avoient essayé de le gagner par des promesses de grandes récompenses; qu'ils avoient fait tous leurs efforts pour l'engager à rendre au Roi de Portugal le Fort Saint Augustin, où il commandoit, en l'assurant que s'il vouloit le remettre, il en seroit payé par de grandes terres & des emplois considérables; que pour confirmer ce qu'ils lui propoisoient, ils lui avoient dit qu'il pouvoit avoir un entretien particulier avec le Gouverneur, auprès duquel il avoit, en effet, été introduit avec autant de précaution que de secret; que Silva l'avoit salué avec les plus grandes marques d'amitié, & l'avoit pressé d'accepter les propositions de Soufa, ajoutant que l'intention des Portugais n'étoit pas de déclarer la guerre aux Hollandois, mais uniquement, de recouvrer ce qui appartenoit incontestablement à leur maître; qu'il

NIEUHOFF,
Chap. VII.

An. 1645.

Il travaille
à gagner un
des Députés.

NIEUHOFF,
Chap. VII.

An. 1645.

lui avoit dit de plus, que pour ne causer aucun soupçon à son collègue Van-Voerde, lui, Gouverneur, ne pouvoit s'étendre autant qu'il l'auroit désiré, mais qu'il enverroit dans peu, deux Députés au Réceif, que le Capitaine Kunha en seroit un, qu'il auroit le pouvoir de traiter avec lui sur la proposition avancée par Soufa, & que telle convention que Kunha pût faire, elle seroit certainement ratifiée par le Roi leur maître.

Voici quelles furent les opérations militaires qui se firent en l'absence des Ambassadeurs. Le 5 de Juillet, on agita dans le Conseil, si l'on employeroit contre les Rebelles les Tapoyers de Rio-Grande, commandés par leur Roi, Jean Duvy; & après avoir réfléchi sur les inconvénients que recevraient les Habitants, si des Barbares aussi peu disciplinés, passaient par le plat pays, on convint de ne rien décider à ce sujet, jusqu'à ce qu'on eût consulté le Colonel Haus, auquel on avoit écrit en conséquence.

Les Rebelles
se mettent
en marche.

Le 7, On reçut un exprès du Colonel, pour informer le Conseil,

que son dessein étoit de marcher le lendemain, de Moribeka à Saint Laurent, afin d'attaquer les Rebelles après s'être joint au Capitaine Blaar. Le même jour, le Conseil reçut aussi une lettre du Lieutenant Fléming, qui étoit dans le Pojuka, par laquelle il marquoit que Kamaron étoit en marche contre les Hollandois, & que deux Compagnies des ennemis, s'étoient déjà avancées jusqu'au moulin à sucre de Pikdora. Le Conseil lui envoya aussi-tôt des ordres de se retirer immédiatement à Saint Antonio, s'il ne pouvoit conserver son poste dans le Monastere.

On envoya l'Enseigne Hartstein avec un détachement de quatre-vingt-dix Soldats & de trente Brasiiliens, pour joindre le Colonel Haus, & le 8, on donna encore le même ordre à deux Compagnies. Le Conseil regardoit cette expédition comme une des plus importantes, & le lendemain, on fut informé que le Capitaine Blaar avoit fait sa jonction avec le Colonel. Le Conseil fit savoir à Haus, les nouvelles qu'il avoit reçues de Pojuka, & lui marqua d'envoyer des fusils & des Bra-

liens au secours de Saint Antonio.

NIEUHOFF,
Chap. VII.

An. 1645.

Le Conseil reçut aussi deux lettres de Jean Fernandes Vieira, & d'Antonio Kavalkanti, pour se plaindre de la dureté des deux dernières proclamations: on n'y eut aucun égard, & l'on fut d'autant plus porté à les mépriser, qu'on apprit que deux jours avant, Amador d'Arouje s'étoit retiré du passage de Pinderama.

M. Hoek, Gouverneur de Rio-Grande, fit savoir au Conseil, que jusqu'alors, il n'y avoit eu aucun mouvement dans cette partie: qu'il avoit cependant désarmé les Portugais, & que les Tapoyers paroissent toujours bien disposés en faveur du Gouvernement. On lui donna ordre aussi-tôt, d'entretenir une bonne intelligence avec eux, & l'on y joignit des présents pour Jean Duvy. Quelques Portugais qui habitoient le Bresil Hollandois, demanderent au Conseil par une requête; que les six jours accordés aux femmes & aux enfants des Revoltés pour sortir du pays, fussent prolongés, jusqu'à ce que les chemins qui étoient alors couverts d'eau par le débordement des rivieres, fussent devenus

praticables. Cette requête fut rejetée sur les nouvelles qu'on reçut des violences que les Rebelles commettoient, pour forcer les Habitants de se joindre à eux.

NIEUHOFF,
Chap. VII;

An. 1645.

Le 13 de Juillet, le Conseil reçut avis du Colonel Haus, qu'il avoit passé la riviere Kapivaribi; qu'en passant par le Matta, il avoit rencontré quatre cents Rebelles, qui, à son approche, avoient pris la fuite à Moribeka; que quelques-uns avoient été taillés en pieces dans leur retraite, & qu'il marchoit à Saint Laurent, où il attendroit de nouveaux ordres du Conseil. On lui en expédia aussi-tôt, pour qu'il les poursuivît sans perdre de temps, afin de les empêcher de prendre de nouvelles forces; & on lui recommanda d'établir ensuite ses quartiers dans quelque endroit où il pût avoir des provisions, parce qu'on ne pouvoit partager avec lui celles du Receif. Le Colonel avoit déjà pris de lui-même ses précautions, ayant envoyé un renfort de cent Fantassins & d'une compagnie de Brasiliens, à M. Ley, Gouverneur de Moribeka, & de Saint Antonio,

Le Colonel Haus défait un petit parti de Rebelles.

NIEUHOPF,
Chap. VII.

An. 1645.

On envoya ordre au Gouverneur de Saint Augustin, d'augmenter ses fortifications, parce qu'il avoit reçu avis de Saint Antonio, que les Rebelles, commandés par Amador d'Arouje, & par Pedro Marina Falkao, avoient pris poste à la vue de M. Ley, qui espéroit les en déloger quand il auroit reçu quelque secours. Arouje avoit fait plusieurs tentatives pour forcer les habitants de Pojuka, à prendre les armes contre le Gouvernement, mais elles avoient été toutes infructueuses.

Pendant que le Colonel Haus étoit occupé contre les Rebelles, dans le Vergea, Pedro Falkao en rassembla un assez grand nombre, pour former le blocus de Saint Antonio, & pour couper les vivres que la Garnison recevoit des cantons voisins. Le Conseil donna ordre aussitôt au Colonel, de ne pas perdre de temps à secourir le Fort, & il se mit en marche la même nuit qu'il les reçut, laissant à Saint Laurent tous les malades avec une Compagnie, sous les ordres du Capitaine Wietfchut.

Paul de Linge, Gouverneur du

Parayba, par des lettres dattées du 12 de Juillet, informa le Conseil, que tout demeueroit tranquille dans son district; mais qu'il avoit beaucoup de peine à empêcher les Brasiiliens de piller les habitants Portugais, & que ces derniers se plaignoient fortement de ce qu'on avoit remis en liberté des Brasiiliens & des Tapoyers, qui leur avoient causé des dommages considérables. Sur cet avis, le Conseil lui expédia aussi-tôt des ordres pour qu'il arrangeât cette affaire le mieux qu'il lui seroit possible, & en même-temps, on lui envoya une proclamation à faire publier, portant défense à tout Militaire, sous peine d'encourir l'indignation du Gouvernement, de rien enlever qui appartint à aucun des Sujets Portugais, qui auroient prêté un nouveau serment de fidélité.

Le 15 de Juillet, le Conseil fut informé par M. Ley, que les Rebelles avoient tué quelques Soldats de la Garnison de Saint Antonio, qui étoient sortis pour y faire entrer quelques troupeaux, & qu'ils bloquoient la place de si près, qu'il ne lui étoit plus possible de recevoir

NIEUHOF, Chap. VII.

An. 1645.

Ilz font le blocus de Saint Antonio On y envoie du secours.

NIEUHOFF,
Chap. VII.

An. 1645:

aucunes provisions. Il ajoutoit, qu'il n'y en avoit que pour très-peu de jours, ce qui mettoit la place dans le plus grand danger. Aussi-tôt le Conseil ordonna au Colonel Haus de partir de Saint Laurent avec quelques petits partis qu'on lui joignit, pour secourir Saint Antonio; mais on ajouta, que si le Colonel pensoit qu'il fût imprudent de s'y rendre en personne, le Capitaine Blaar entreprendroit cette expédition, d'autant que la conservation du Cap Saint Augustin, dépendoit entièrement de celle de cette place.

Conformément à ces ordres, le Colonel Haus se mit en marche, avec tant de succès, que Pedro Falkao, sur la première nouvelle qu'il eut de son approche, leva le siege, rassembla plusieurs petits détachements qui étoient répandus dans les environs de Saint Antonio, Pojuka & Moribeka, & avec environ six cents hommes, se retira au corps d'armée des Rebelles, dans le Vergea de Moribeka.

CHAPITRE VIII.

Instructions du Conseil au Colonel Haus : Le Roi Jean Duvy , offre de lever des troupes & de marcher contre les Rebelles : M. Ley propose aussi d'en enrôler : Les Tapoyers massacrent trente-cinq Portugais , qui avoient mis bas les armes : Les Rebelles sont défaits : Ils remportent peu de temps après , une grande victoire sur les troupes Hollandoises , commandées par le Colonel Haus : Les Hollandois sont harassés de plusieurs côtés : Ils envoient en Europe pour solliciter du secours de leur pays : Conduite dissimulée du Gouverneur des Isles de Bahia : Combat naval entre les Portugais & les Hollandois : Les premiers sont entierement défaits : Il court des bruits fâcheux au désavantage des Hollandois : Ils sont détruits par l'Amiral Portugais.

LE Conseil fut informé par des lettres du Colonel Haus, qu'il avoit été obligé de mettre ses troupes

NIEUHOFF,
Chap. VIII.

An. 1645.

NIEUHOPF,
Chap. VIII.

An. 1645.

Ordres
du Conseil,
au Colonel
Haus.

en quartier de rafraîchissement, à Moribeka, parce qu'elles avoient été très-fatiguées par la longueur des marches; mais qu'il avoit envoyé le Capitaine Blaar avec des Soldats frais & courageux pour s'emparer de deux barques chargées de munitions, que Pedro de Kunha avoit conduites dans le Port de Gallinas. Le Conseil approuva la conduite du Colonel, & lui donna de nouvelles instructions pour qu'il veillât soigneusement sur les mouvements des Rebelles, qui s'étoient retirés dans les bois, avec ordre, s'il jugeoit qu'ils devinssent trop forts pour leur tenir tête, de se retirer au Receif. Il fut aussi averti, qu'Amador d'Arouje, avec les différents partis de Rebelles, rassemblés de Saint Antonio & de Pojuka, étoient partis le jour précédent, de Moreno Gardo, pour joindre leurs troupes, commandées par Fernandez Vieira.

Rio-Grande étant menacé d'une invasion, par Kamaron, du côté du sud, & par les Brasiliens de Siara & de Maranhaon, du côté du nord, les habitants Portugais furent tous désarmés; on mit leurs armes dans

le Fort Keulen, & l'on arrêta un nommé Antonio Vitello, avec son fils, par le Conseil du Roi Duvy, qui les chargea d'avoir eu part au meurtre des Hollandois, à Siara, & d'avoir commis plusieurs autres actes de rebellion. On porta au Grand Conseil, des plaintes contre plusieurs Portugais de ce district, qui avoient opprimé les Hollandois, & l'on apprit en même-temps, que le Roi Duvy étoit prêt à conduire ses Tappoyers contre les Révoltés.

Le 24 de Juillet, M. Ley se rendit au Conseil, & y fit plusieurs propositions. Il dit qu'il croyoit à propos de forcer les jeunes gens de la ville Maurice & de Saint Antonio, de prendre les armes contre les Rebelles, parce qu'il y en avoit un grand nombre qui ne vouloient pas s'engager volontairement; qu'il seroit d'une bonne politique, de faire sortir la garnison de Porto Calvo, pour paroître plus formidable en campagne; ainsi que de partager les troupes de terre en deux corps, afin qu'elles fussent mieux en état de se soutenir dans le plat pays, & de donner du secours à la garnison de Saint

NIEUHOFF,
Chap. VIII.

An. 1645.

Le Conseil refuse de lever des hommes par force.

NIEUHOFF,
Chap. VIII.
An. 1645.

Antonio. Le Conseil n'approuva que cette dernière proposition, & défendit de prendre de force aucun des habitants de Saint Antonio, Pobjuka ou Moribeka; mais on donna pouvoir à Messieurs Ley & Heck, d'enrôler tous ceux qui s'offriroient volontairement pour quatre mois, à la paye de neuf écus par mois. A l'égard de Porto Calvo, on jugea qu'il seroit trop dangereux de laisser cette Place sans garnison; & quand au partage des troupes de terre, on résolut de consulter le Colonel Haus.

Par des lettres que Hans-Vogel écrivit de Sergippe del Rey, le 18 & le 27 Juillet, le Conseil fut informé que le même Vogel, ayant envoyé un parti pour avoir quelques nouvelles de Kamaron, on avoit pris un Portugais chargé de lettres pour Rio-Francisco; que ce Portugais lui avoit dit, que Kamaron étoit entré dans le Sergippe del Rey, & que trois ou quatre petits vaisseaux, avec des troupes à bord, sous les ordres d'André Vidal, avoient mis à la voile de Bahia pour Marahaon & Tiara. Les lettres interceptées aux Portugais, furent examinées dans le

Conseil, & fournirent des preuves évidentes que ceux de Bahia avoient au moins part à la rebellion : on en trouva une entre autres, de l'Evêque de cet endroit, à un Moine du Receif, où il disoit à ce Pere, qu'il espéroit qu'ils se verroient dans peu. En conséquence de cette découverte, on donna ordre au Procureur fiscal de faire des recherches, & de connoître à fond, s'il lui étoit possible, la secrete correspondance qu'il y avoit entre l'Evêque & le Religieux. Pendant qu'on étoit occupé de ces objets au Receif, on apprit que les Tapoyers de Rio-Grande, avoient massacré trente-cinq Portugais, dans le moulin à sucre de Kuncha, ce qui causa beaucoup de chagrin au Conseil, parce qu'ils étoient du nombre de ceux qui avoient mis bas les armes, conformément à la premiere proclamation, ce qui pouvoit donner un grand avantage aux Rebelles, & en attirer beaucoup à leur parti par la crainte d'un semblable événement. M. Linge demanda du renfort pour tenir en respect les Tapoyers; mais le Conseil préféra

de donner ordre à un détachement ;
 NIEUHOFF, de les conduire au Receif.
 Chap. VIII.

An. 1645.

Le Colonel
 Haus est dé-
 fait par les
 Rebelles.

Les troupes du Colonel Haus étant suffisamment rafraîchies, il se mit en marche, du consentement du Conseil, pour chercher les Rebelles, les rencontra & les attaqua avec tant de succès, qu'ils se retirèrent d'un lieu à un autre, jusqu'au 3 d'Août, qu'ils se mirent à couvert sous une hauteur escarpée, où ils formerent un retranchement, & où ils n'étoient accessibles que d'un seul côté. Le Colonel, dans l'espérance d'une victoire complete & décisive, les y poursuivit ; mais les suites fâcheuses d'une entreprise aussi imprudente que hardie, prouvent clairement que le courage sans conduite, est une vertu inutile ou plutôt dangereuse dans un Commandant. Les Rebelles profitant de l'avantage de leur situation & de la supériorité du nombre, l'obligerent de se retirer avec perte de cent hommes, quelques-uns disent même de cinq cents, entre lesquels fut le Capitaine Lor.

Après cette défaite, & sur la nouvelle que les Rebelles attendoient

du secours de Bahia, Haus jugea qu'il devoit se retirer au Receif, & que les troupes étoient absolument nécessaires à la défense de cette place.

NIEUHOFF,
Chap. VIII.

An. 1645.

Le premier d'Août, deux Portugais, nommés Gonsalvo Cabral de Kaldos, & Thomas Pais, furent condamnés comme complices de la rebellion. Le même jour, on reçut des lettres de Serenhaim, par lesquelles le Conseil fut informé, qu'il avoit paru beaucoup des Révoltés aux environs; qu'ils s'étoient rendus maîtres de la riviere; avoient coulé à fond toutes les barques; avoient pillé d'Ingenio Formoia, & avoient tué tous les animaux qui appartenoient aux Hollandois, sans faire aucun mal à ceux des Portugais.

Ils rem-
portent plu-
sieurs avan-
tages.

Le Conseil allarmé & embarrassé par les nouvelles désagréables qu'il recevoit de toutes parts, jugea avec raison, qu'il n'y avoit que la force qui pût ramener les Rebelles; mais comme ce moyen n'étoit pas en son pouvoir, & que les troupes Hollandoises diminuoient de jour en jour, on prit la résolution d'envoyer en Hollande M. Vander Voerden,

On de-
mande du se-
cours en Hol-
lande,

NIEUHOFF,
Chap. VIII.

An. 1645.

pour instruire le Conseil des dix-neuf, de l'état actuel du Bresil. On lui donna les instructions nécessaires, & il mit à la voile du Receif, avec une lettre, dans laquelle on exposoit dans tout son jour, la conduite perfide d'Antonio Telles de Silva, qui, sous le masque spécieux de l'amitié, s'efforçoit secrettement de corrompre un des Officiers Hollandois, & qui envoyoit des secours aux Rebelles. Le Grand Conseil du Bresil, soumettoit l'examen de cette affaire au Conseil des dix-neuf, & demandoit que leurs Seigneuries prissent les moyens les plus prompts & les plus efficaces, pour prévenir la destruction totale de la Colonie, en y envoyant les secours nécessaires à sa défense.

On arme
une flotte à
Bahia.

Après avoir suivi les Hollandois dans toute leur conduite, il est temps que nous retournions à Bahia. Aussitôt après le départ de Messieurs Vander Voerden & Hoogstrate, le Gouverneur Silva donna les ordres, pour que toutes les troupes de terre & de mer qu'on put rassembler, montassent à bord de douze vaisseaux, qui étoient prêts à les recevoir

avec

avec les armes, les munitions & les provisions nécessaires, pour l'invasion projetée. Jérôme Serao de Payvo, fut nommé Commandant de la flotte, & les troupes de terre furent mises sous les ordres du Colonel Martin Moreno.

Cet armement qu'on avoit équipé sous prétexte de forcer les Rebelles à l'obéissance, eut ordre de faire voile le plus secrettement qu'il seroit possible de Bahia à Fernambouc, pour y débarquer les troupes de terre au port le plus convenable, qu'on jugea être celui de Tamandre; après quoi, la flotte devoit se rendre au Receif, où l'Amiral avoit ordre de remettre lui-même une lettre du Gouverneur au Grand Conseil.

Les troupes de terre, qui furent débarquées le 28 de Juillet, étoient commandées par le Colonel Martin Moreno, & par André Vidal. Elles étoient composées de dix-huit cents ou deux mille hommes, entre lesquels il y avoit plusieurs excellents Officiers, & tout le corps étoit très-bien fourni de toutes sortes de munitions de guerre.

Les Portugais commencent ouvertement les hostilités.

Le flotte Portugaise de l'Amiral

Tome V.

P

NIEUHOFF
Chap. VIII.

AN. 1645.

Payva, fut jointe par une autre flotte de Rio de Janeiro, que commandoit l'Amiral Salvador, & elles dirigèrent ensemble leur cours vers la baie de Fernambouc.

La premiere nouvelle que le Grand Conseil reçut de ces mouvements des Portugais, fut par le Capitaine d'un petit vaisseau, qui rencontra leur flotte, composée de vingt-huit ou trente voiles, à la hauteur d'Una, & qui fut poursuivi par trois, qui lui envoyerent plusieurs volées de canon. Vers le même temps, le Major Moogstrate écrivit du Cap Saint Augustin, pour donner avis qu'un corps de troupes débarqué à Una, avoit marché à Serenhaim, avoit pris cette Place, & avoit donné quartier aux Hollandois; mais que les Brasiliens avoient été passés au fil de l'épée. Le Conseil donna ordre à M. Ley, de quitter le Fort Saint Antonio, & de marcher avec sa garnison au Cap Saint Augustin, où l'on envoya un secours de provisions. On fit aussi mettre en état, la petite flotte que les Hollandois avoient dans le pays, afin de servir à défendre leurs territoires, & en même

temps on fit savoir l'arrivée des ennemis à tous les Gouverneurs, dans les différents districts.

NIEUHOFF.
Chap. VIII.

An. 1645.

Le flotte Portugaise jetta l'ancre pendant la nuit, devant le Receif, & le lendemain matin, l'Amiral envoya deux Députés à bord de l'Amiral Hollandois. Ils étoient chargés de deux lettres du Gouverneur de Bahia, d'une de l'Amiral Salvador, & d'une de l'Amiral Payva, outre une du Gouverneur Silva, à Vieira & à Kavalkanti. L'Amiral Lichthart, ayant mis les Députés à terre, ils remirent les lettres au Conseil; elles furent traduites, & l'on trouva qu'à l'exception de quelques belles paroles & des protestations d'amitié, elles ne contenoient que des arguments pleins de sophismes, pour persuader au Conseil Hollandois, que leur bon ami, le Gouverneur Silva, leur envoyoit du secours par terre & par mer, pour détruire la rébellion, quoiqu'ils lui eussent déclaré qu'ils seroient beaucoup plus satisfaits s'ils faisoit publier une proclamation severe contre les Rebelles. Les Députés ajouterent de bouche, que le Gouverneur auroit

NIEUHOFF,
Chap. VIII.

An. 1645.

Conduite arti-
ficiense du
Gouverneur
de Bahia.

obligation au Grand Conseil, s'il vouloit bien écrire à son maître, le Roi de Portugal, pour lui faire connoître sa conduite.

En rapportant la conduite artificieuse de Silva, on ne doit pas omettre d'observer, que dans la lettre à Vieira & aux autres Rebelles, il les nommoit Sujets du Roi, pour la défense desquels il avoit envoyé les secours nécessaires : mais avec la pitoyable restriction qu'ils devoient employer tous les moyens de douceur pour ramener les Rebelles à l'obéissance envers le Gouvernement Hollandois.

En examinant la maniere d'agir du Gouverneur, on voit évidemment, qu'elle étoit contraire aux intérêts & aux intentions du Conseil, & que bien loin de rappeler ses Sujets Portugais qui s'étoient joints aux Révoltés, il leur envoyoit des troupes pour les soutenir. Il paroît aussi que l'arrivée d'une flotte aussi formidable devant le Receif, n'avoit d'autre objet que d'encourager les Rebelles ; aussi les Hollandois le regarderent comme un traître & comme un ennemi plein de projets arti-

ficeux. La présence des Portugais leur causa d'autant plus de chagrin, que toutes les forces navales Hollandoises en cette partie du monde, n'étoient composées que de cinq vaisseaux. Il est vrai qu'ils étoient prêts à mettre à la voile ; mais en général assez mal équipés, & aussi mal pourvus de munitions, particulièrement de poudre à canon.

Le Conseil, après avoir mûrement délibéré sur les circonstances actuelles, résolut d'une voix unanime, d'envoyer remercier l'Amiral Salvador du secours qu'il proposoit, & le prier pour différentes raisons, de sortir du Port avec sa flotte. Conformément à cette résolution, le Grand Conseil écrivit à l'Amiral, dans l'espérance, au moins, de gagner du temps pour armer deux vaisseaux, & les joindre à la flotte Hollandoise, afin de la mettre en état de tenir contre les Portugais, s'ils commençoient les hostilités : mais il ne resta plus aucun doute, quand on vit que les vaisseaux ennemis étoient sous voile le 14, dès le point du jour.

Tous les Membres du Conseil jugerent alors que le Gouverneur de Bahia, n'avoit d'autres vues que de les amuser, jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion favorable de détruire leur Gouvernement, & l'on donna ordre à l'Amiral Lichthart, de traiter les Portugais en ennemis, par tout où il les rencontreroit.

On fut informé que les Portugais avoient dessein de débarquer quelques troupes dans la Baye de Frackona, & M. Linge eut ordre de rassembler tous les Soldats & les Tappoyers qu'il pourroit trouver, afin d'empêcher la jonction des Portugais avec les Rebelles, dans cette Capitainerie. On mit en question, s'il ne seroit pas à propos d'y envoyer quelques vaisseaux, sous les ordres de l'Amiral Lichthart, avec des ordres positifs d'attaquer les Portugais le plutôt qu'il seroit possible; mais après plusieurs débats, on convint qu'il étoit plus à propos d'attendre que les forces navales Hollandoises eussent acquis toute l'augmentation qu'on pouvoit leur donner, en équipant diligemment tous les

vaisseaux, & en suppléant au défaut de Matelots par tous les hommes qu'on trouveroit en état de faire ce service, dans les troupes de terre, qui étoient au Receil.

NIEUHUIS.
Chap. VIII.

An. 1645.

L'affaire étant alors dans le plus fort de la crise, le Conseil fit tous les préparatifs nécessaires tant pour se défendre que pour attaquer. Aussitôt que la flotte fut en état, elle mit à la voile, sous les ordres de l'Amiral Lichthart, pour la baie de Tamandre, où elle attaqua les Portugais, Amiral contre Amiral. Après un combat très-vif, où il y eut plus de sept cents ennemis de tués, leur Amiral fut fait prisonnier, & plusieurs de leurs vaisseaux furent coulés à fond. Lichthart fit part de ce succès au Conseil par une lettre, dans laquelle il lui promit de revenir promptement au Receil, d'autant qu'il n'y avoit pas apparence d'engager le combat de nouveau.

La flotte Portugaise est défaite.

Le bruit se répandit, que dans cette action entre les deux flottes, les Hollandois avoient agi très-cruellement; mais l'Amiral Portugais Payva, écrivit à André Vidal,

justifia leur conduite, & fit les plus
grands éloges du traitement géné-
reux que les prisonniers & les blessés
en avoient reçu.



C H A P I T R E I X.

Le Fort Serenhaim est pris par les Portugais, qui y commettent plusieurs cruautés : Ils font leurs efforts pour s'en justifier : Les Hollandois réfutent leurs raisons : Les Portugais attaquent le Cap Saint Augustin, qui est livré pour une somme d'argent avec toute la garnison : Portrait du traître qui vend cette place : Le Colonel Haus se retire avec ses troupes : Résolution des Brasiliens : Plusieurs Officiers Hollandois sont faits prisonniers, traitement qu'ils éprouvent : Zweers & Broekhausen sont en danger d'être assassinés : Le premier est mis à la torture : On les envoie en Hollande : Nouvelles fâcheuses de Rio Saint Francisco : Amnistie publiée par le Conseil Hollandois.

EN réponse à la lettre de l'Amiral en faveur de la conduite des Hollandois, André Vidal répliqua qu'on pouvoit produire un grand nombre d'exemples des cruautés commises contre les Sujets de Sa Majesté

P V

NIEUHOFF,
Chap. IX.

An. 1645.

Lettres insultantes de Vidal, contre les Hollandois.

NISUHOFF,
Chap. IX.

An. 1645.

Portugaise, dont il espéroit qu'on tireroit une vengeance aussi prompte que rigoureuse. En même-temps, il écrivit au Grand Conseil, une lettre remplie de plaintes, dans laquelle il demandoit, ou plutôt il ordonnoit aux Membres de prendre garde à la conduite qu'ils tiendroient à l'avenir avec les Portugais, pour ne les pas mettre dans la nécessité d'user de représailles.

Les Portugais s'emparèrent de Serenhaim.

En s'emparant du Fort Serenhaim, les Portugais publièrent une déclaration spécieuse, où ils disoient qu'ils étoient venus comme médiateurs dans les territoires Hollandois : mais que trouvant leurs compatriotes traités avec une barbarie sans exemple, & même craignant pour leur propre sûreté, quoiqu'ils vinsent en qualité d'amis, ils étoient forcés de se précautionner contre les trahisons des Hollandois. Il parut évidemment, que ceux qui faisoient ces plaintes, étoient en effet les plus coupables; car aussi-tôt après la reddition de Serenhaim, contre les termes exprès de la capitulation, ils commencèrent à dominer dans tout le pays, comme s'ils en eussent été

les maîtres incontestables. Ils mirent à mort trente Brasiliens, quoique protégés par le traité, & commirent plusieurs autres actes de violence, également injustes, quoiqu'ils ne fussent pas aussi cruels. Cependant ils donnerent des sauvegardes aux habitants Hollandois; mais il y en eut deux qui quitterent le district de Serrenhaim, voyant que les affaires tournoient aussi défavantageusement.

Les Commandants Portugais, qui vouloient toujours donner une couleur favorable à leur conduite, écrivirent une longue lettre au Grand Conseil, où ils répeterent avec les plus grandes exagérations, les plaintes qu'ils avoient déjà faites, & en ajouterent de nouvelles, pour prouver leurs intentions pacifiques. En même-temps qu'ils envoyèrent cette lettre, ils firent publier une proclamation pour ordonner à tous Portugais, de quelque état qu'ils fussent, de comparoître devant eux, dans l'espace de huit jours, afin de rétablir la tranquillité publique, par la réconciliation des Parties contendantes. Le Grand Conseil résolut de ne faire à cette lettre, qu'une très-

courte réponse, & il ordonna aux deux Conseillers de Wit & Mouche-ron, de réfuter la proclamation, conjointement avec Monsieur Walbeck, par une autre piece de même nature, où ils prouverent que les désordres survenus, devoient uniquement leur origine aux Rebelles & à leurs adhérents, afin de justifier & d'éclaircir la conduite du Conseil du Bresil aux yeux du Conseil des dix-neuf en Hollande.

Hoogstrate
livre aux Por-
tugais le fort
Saint Augus-
tin.

Après que ces discussions par écrit, eurent préparé à celles qui devoient se faire par les armes, les troupes Portugaises, débarquées depuis peu, venant de Bahia, marcherent vers le Cap Saint Augustin, où elles furent jointes par Kamaron Dias & par les Habitants. Ils résolurent d'assiéger le Fort de Vander Dussen; mais le Grand Conseil, ayant été informé de ce projet, envoya Monsieur Bullaestre & l'Amiral Lichthart, pour examiner les fortifications, & pour les mettre dans l'état de la meilleure défense qu'il seroit possible, vû les circonstances actuelles. Ils remplirent leur commission avec la plus grande diligence, mais on n'en retira

que très-peu d'avantage, par ce qui arriva peu de temps après. Le Major Hoogstrate sur la fidélité duquel le Grand Conseil croyoit être en assurance, vendit le Fort pour la somme de dix-huit mille écus, jointe au commandement d'un régiment de déserteurs Hollandois. C'est ainsi qu'une place d'aussi grande importance, fut livrée par la trahison d'un homme qui paroissoit hors du danger de la corruption, après les découvertes qu'il avoit faites secrètement au Grand Conseil. Cet homme qui devoit toute sa fortune à la Compagnie, non-seulement, fut assez ingrat pour vendre le Fort, mais encore pour livrer toute la garnison aux ennemis. Pour aggraver sa trahison, supposé qu'une action aussi horrible, puisse recevoir quelque nouveau degré d'atrocité, on reconnut par plusieurs lettres qu'il en avoit formé le projet même avant le temps où il alla avec Monsieur Voerden, en qualité de député à Bahia. On peut donc conclure avec justice, que la découverte qu'il fit des propositions du Gouverneur, étoit pour écarter tout soupçon, pour gagner

la confiance du Grand Conseil, & pour s'assurer les moyens de trahir sa patrie en général & ses amis en particulier.

Le Colonel Haus, craignant que les troupes Hollandoises qui étoient dans le camp, ne fussent en danger d'être taillées en pieces par la supériorité des ennemis, proposa de les faire retirer au Receif, tant pour leur propre sûreté que pour la défense de cette place. Après quelques oppositions, la proposition fut approuvée, & il fut résolu le 15 d'Août, que ces troupes se retire-roient au Receif avec la plus grande diligence; mais le Capitaine Wiltshut avec cinquante hommes, eurent ordre de demeurer pour protéger les Fourageurs.

Les Hollan-
dois sont mis
en déroute,

Conformément à cette résolution, Haus partit du Receif pour commander la retraite; mais il fut si lent, dans ses opérations, qu'il laissa écouler une nuit & un jour sans faire aucun mouvement, ce qui donna le temps à André Vidal de tomber sur lui. Les troupes ennemies étant de beaucoup supérieures en nombre à celles des Hollandois, Haus fut mis

en déroute, & lui-même fut forcé de fuir dans la maison de de Wit, où il se rendit ensuite à discrétion. Ce malheur vint entièrement de la négligence ou de l'ignorance de Haus ; comme le Capitaine Wiltfchut le lui fit bien sentir. Le Colonel lui ayant demandé ce qu'il croyoit qu'on dût faire, le Capitaine répondit, « Monsieur, vous ne nous demandez jamais mais nos avis, que lorsque les affaires sont dans un état irréparable ; faites ce que vous jugerez être le mieux ».

NIEBUHFF,
Chap. IX.

An. 1645.

Les Portugais commirent encore en cette occasion, de nouveaux actes de cruauté. Les Hollandois eurent quartier par la capitulation ; mais les Brasiliens, qui avoient embrassé leur parti, furent passés au fil de l'épée. Cette barbarie jetta leurs femmes dans un tel désespoir, que saisies d'indignation, par une intrépidité qui fait horreur à la nature, elles cassèrent la tête à leurs enfants, pour qu'ils ne tombassent pas au pouvoir des ennemis.

Cruauté des
Portugais.

Tous les Hollandois, au nombre de deux cents cinquante, ayant été faits prisonniers, avec le Colonel

NIEUHOFF,
Chap. IX.

An. 1645.

Haus, ainsi que les Capitaines Blaar & Listry; Fernandès Vieira & plusieurs Habitants sollicitèrent André Vidal de les leur remettre entre les mains, sans doute pour les sacrifier à leur vengeance. Vidal fut assez généreux pour les leur refuser, & il envoya sous une bonne escorte, les prisonniers à Bahim. Ils y furent assez mal entretenus, n'ayant que deux schellings & sept sols & demi par semaine, avec une mesure de farine pour dix jours. Le principal corps des Hollandois échappa ainsi par les soins de Vidal, au danger d'être massacré; mais les malades, & ceux qui, par quelque autre accident, furent obligés de demeurer, devinrent les victimes de la cruauté de leurs ennemis.

Les prisonniers de Bahia eurent la liberté de se promener dans la ville, à l'exception du Colonel & des Capitaines, qui furent consignés dans leurs maisons, avec défense de les laisser parler à personne, sans une permission particulière.

Les prison-
niers Hol-
landois en-
voient des
Espions à
leurs com-
patriotes.

Après la reddition du Cap Saint Augustin, la garnison fut défarmée, & conduite à Saint Antonio. Du

nombre des prisonniers , étoient Isaac Zweers, depuis Vice-Amiral de Hollande, Abraham Van Millingen, & Jean Broekheusen : le traître Hoogstrate fit ses efforts pour les séduire, & pour les porter à s'engager au service Portugais; mais il ne put y réussir, parce que ces hommes étoient d'une fidélité à toute épreuve. Bien loin de chercher à se tirer de captivité par des vues sordides, ils travaillèrent au bien de leur pays; car ayant appris que les Ennemis devoient attaquer l'isle de Tamarika, ils résolurent de le faire savoir, s'il étoit possible, au Grand Conseil. Isaac Zweers gagna avec beaucoup de peine, & par des promesses d'une grande récompense, un Trompette Hollandois, nommé Stomp, pour être le porteur de cet avis, & crainte que quelque accident ne l'empêchât de remplir sa commission, Zweers acheta un autre messager, nommé Pierre Ritvaur, Boulanger, & il lui donna sur sa propre demande, une lettre, par laquelle il certifia que cet homme n'avoit jamais servi les Portugais.

NIEUHOFF,
Chap. IX.

An. 1645.

Les prisonniers Zweers & Broek-

Ils sont découverts.

heufen, ayant appris que leurs vies étoient en danger, jugerent qu'on avoit fait quelque découverte de leurs couriers secrets, & qu'il étoit à propos qu'ils se missent en sûreté. Ils demanderent permission au Colonel Falkao, d'aller à Algodais, ce qu'il leur accorda; mais ils se trouverent bien-tôt dans le danger le plus imminent. Le Boulanger avoit été pris par deux Portugais; il fut retenu à cause du certificat qu'on trouva sur lui, & on le mit à la torture, ce qui causa un si grand mouvement parmi les habitants de Saint Antonio de Cabo, qu'ils insisterent à ce qu'on leur fît remettre Zweers & Broekheufen, des Algodais, afin de les mettre en pieces. Ils auroient certainement exécuté leurs menaces, sans l'interposition du Capitaine Ley.

Ce fut avec beaucoup de peine, que le secret fut gardé de ce côté, mais le Boulanger, malgré la torture, ne déclara rien d'important. Il fut prêt d'être découvert par une autre voie: la femme du Trompette dit à quelques personnes de sa connoissance, que son mari étoit allé au

Receif, quoiqu'on lui eût répété plusieurs fois, qu'elle devoit dire qu'il avoit pris une autre route. S'il est vrai que son imprudence prouve qu'il est presque impossible à une femme de garder le secret, au moins elle fit voir, en souffrant la torture sans rien découvrir de plus, que les personnes de son sexe, ont assez de résolution pour être inébranlables aux tourments.

NIEUHOFF,
Chap. IX.

An. 1645.

Le Major Hoogstrate jugeant qu'il étoit dangereux de garder plus longtemps les prisonniers à Fernambouc, ils furent tous envoyés aux Algodais, On leur demanda durement s'ils vouloient se mettre au service de Sa Majesté Portugaise, en déclarant que ceux qui le refuseroient, seroient envoyés à Bahia, dont le chemin par terre, étoit très-long & très-rude. Lorsqu'on fit cette question à Zweers & à Broekheusen, ils répondirent, comme ils avoient déjà fait avec la résolution la plus généreuse, qu'ils mourroient plutôt que de prendre les armes contre leur patrie. On les emmena avec les autres prisonniers à Pojuka, & à peine y furent-ils arrivés, qu'il y eut des ordres pour ra-

On met un
Officier à la
question.

mener Zweers au Cap Saint Augustin. Il y fut mis à la question, pour savoir de lui la raison du voyage du Trompette au Receif: mais il eut le courage de souffrir la rigueur de la torture & de tromper l'espérance de ses bourreaux. Enfin étant demeuré six semaines en prison, il fut envoyé à Bahia, où Monsieur Broekheusen & les autres prisonniers arriverent le 28 de Novembre, après un voyage aussi ennuyeux que fatigant.

Pendant qu'ils y demeurèrent; Zweers & Broekheusen intercepterent une lettre d'Hoogstrate, qui contenoit plusieurs objets importants. On découvrit leur larcin, & ils furent mis dans une tour très-mal saine, où ils souffrirent excessivement, & furent bien près d'y mourir de faim. Après toutes ces miseres, on les envoya en Portugal, d'où ils s'embarquerent pour la Hollande.

La défaite du Colonel Haus, jetta le Grand Conseil & tous les habitants du Receif, dans la consternation. Ils s'imaginèrent continuellement voir les Rebelles à leurs portes,

& toutes leurs pensées se tournerent vers leur défense. Pierre Bas fut nommé Commandant en chef du Receif, l'Amiral Lichthart eut la conduite de l'artillerie, & Moucheron fut choisi pour commander dans la ville Maurice.

Malgré ces actes d'hostilité, si souvent répétés. André Vidal écrivit encore au Conseil, disant qu'il avoit la plus forte inclination à maintenir la paix; mais que plusieurs raisons devoient justifier les mesures qu'il avoit prises. Le Conseil lui répondit que sur des preuves évidentes, il regardoit ses déclarations comme des subterfuges, de même que celles du Gouverneur Silva; qu'il protestoit contre toute sa conduite, & que s'il avoit réellement quelque égard aux traités, il devoit se retirer immédiatement avec ses troupes, à Bahia.

Après la défaite de Haus, on jugea qu'il ne falloit rien négliger pour retirer les garnisons des Forts de Rio de Saint Francisco, & de Sergippe del Rey, parce qu'elles ne pouvoient de ces endroits, rendre aucun service important au Receif. Quand le Conseil eut approuvé cette

NIEUHOFF,
Chap. IX.

An. 1645.

Succès des
Portugais.

NIEUHOF,
Chap. IX.

An. 1645.

démarche, on fit partir deux barques & un vaisseau pour Rio Francisco; mais il trouverent un navire Portugais rempli d'hommes armés, qui les empêcha de poursuivre leur cours. Le Conseil fut obligé d'envoyer pour les soutenir, un yacht & trois autres barques: on mit ce petit armement sous les ordres du Capitaine William Lambartz, & il revint au Receif le 1^r d'Octobre, où il rapporta, en rendant compte de son expédition, que trois jours avant son arrivée, le Fort Rio de Francisco s'étoit rendu faute de provisions & de bois, après un siege de vingt-six jours; que les ennemis avoient pris de si justes mesures, que Sergippe ne pouvoit manquer de tomber entre leurs mains, & qu'ils s'étoient aussi rendu maîtres du Fort Dos Affagados, où M. Bullaestrete avoit été fait prisonnier. Le Capitaine Lambarts ajouta que dans une aussi terrible situation des affaires, il avoit cru que la prudence exigeoit qu'il revint au Receif, où il n'apportoit que de fâcheuses nouvelles, au lieu des succès qu'il avoit espérés.

Par les articles de capitulation.

les Garnisons de Rio Saint Francis-
co, de Sergippe & de Porto Calvo,
devoient être envoyées au Receif:
mais les Portugais n'y eurent aucun
égard, & ceux qui les composoient,
furent emmenés prisonniers à Bahia.
Plusieurs Soldats, dans la crainte
d'une marche aussi pénible, entre-
rent au service des Portugais; mais
il y en eût soixante & quatre avec le
Capitaine Nicolas Nicolson à leur
tête, qui désertèrent peu de temps
après, & retournerent aux Hollan-
dois. Cet événement mit les Portu-
gais dans une telle fureur, qu'ils pas-
sèrent au fil de l'épée, tous ceux qui
étoient demeurés avec eux, & qu'ils
massacrèrent aussi plusieurs des ha-
bitants Hollandois.

Les succès des Rebelles donnant
courage aux mécontents de Parayba,
ils prirent les armes contre le Gou-
vernement: mais les soins & la vigi-
lance de Monsieur Linge, qui, par
une espece de miracle, les avoit
maintenus jusqu'alors dans la tran-
quillité, rendirent encore leurs ef-
forts infructueux. Voyant qu'ils ne
pouvoient réussir par la force, ils
eurent recours à l'artifice, & firent

NIEUHOFF,
Chap. IX.

An. 1645.

proposer dix-neuf mille écus au Gouverneur; mais il leur prouva que les principes d'Hoogstrate n'étoient pas communs à tous les Officiers, & fit pendre celui qu'ils avoient chargé de lui en porter la parole.

Le Conseil, pour avoir le plus de forces qu'il seroit possible, envoya aux Chefs des Tapoyers, deux Députés qui leur représenterent la nécessité de joindre leurs troupes à celles des Hollandois, & d'agir conjointement pour leur défense mutuelle. En même-temps, on publia une proclamation pour offrir le pardon à tous ceux qui avoient déserté, ou qui étoient passés au service Portugais, à condition de revenir à celui des Hollandois. On n'excepta de cette amnistie, que Hoogstrate & quelques autres traîtres semblables.



CHAPITRE X.

Les Rebelles & les Portugais font le blocus du Receif: Ils attaquent les Hollandois près de Tamarika; Mais ils sont repoussés: Les Hollandois les mettent une seconde fois en déroute: On trouve une très-belle femme au nombre des Prisonniers: Projet pour brûler la flotte Hollandoise: Cruauté & conduite barbare de Kamarinon: Jacob Rabbi est tué en trahison: Le Colonel Garsman est mis aux arrêts: Etat des affaires entre les Portugais & les Hollandois, en Europe: Le Capitaine Lambarts est tué: Jean Vieira d'Allegoas est accusé de trahison, convaincu & puni: Le Receif est dans un grand embarras.

L Es Rebelles, conjointement avec les Portugais, bloquerent tous les chemins qui conduisoient au Receif, & parurent déterminés à réduire cette place par la famine; mais voyant qu'on étoit trop bien préparé pour qu'ils y pussent réussir,

NIEUHOFF,
Chap. X.

An. 1645.

Les Révol-
tés attaquent
inutilement
Tamarika.

NIEUHOFF
Chap. X.

An. 1645.

ils résolurent de tourner leurs armes contre Tamarika. Ils y envoyèrent la plus grande partie de leurs troupes, en diligence : elles attaquèrent les Hollandois sur une hauteur, près de la Ville, & les obligèrent de se retirer dans leurs retranchements qui étoient voisins de l'Eglise. Les ennemis les y attaquèrent jusqu'à trois fois, & furent toujours repoussés avec une perte considérable : enfin Kamaron & Hoogstrate ayant été bléssés, ces défaites répétées, forcèrent les Rebelles de quitter cette Isle.

Le Grand Conseil, ayant été informé que les Portugais avoient été encouragés à attaquer Tamarika par des promesses de secours venant de quelques ennemis secrets, jugea qu'il convenoit de rappeler le Capitaine Sluyter, avec sa Compagnie. Il fut remplacé par celle qui étoit sous les ordres du Capitaine Lambarts, qui fut aussi nommé Commandant en chef de toutes les troupes de ce poste. On reçut vers le même temps des lettres d'André Vidal qui proposoit un cartel pour l'échange des prisonniers, & demandoit que les

habitants Portugais qu'on retenoit, furent remis en liberté au moyen d'une rançon convenable; mais le Conseil ne voulut pas y consentir.

NIEUHOFF,
Chap. X.

An. 1645

Les Ennemis, trompés dans leur espérance de se rendre maîtres de Parayba par trahison, reprirent leur projet de forcer, par la famine, la garnison du Receif à capituler; mais les Tapoyers de Rio-Grande étant plus forts dans ce district que les Portugais, ce canton fournit des provisions au Receif. Les Rebelles envoyèrent plusieurs détachemens pour les couper, & ils eurent si peu de succès, qu'ils furent obligés de se retirer à Parayba.

Suivant le rapport du Capitaine Nicholson, dont nous avons déjà parlé, les huit Compagnies des Hollandois, qui étoient passées au service des Portugais, sous les ordres de Hoogstrate, montoient à deux cents cinquante-sept hommes, munis de diverses sortes d'armes. Il estima que celles qui étoient venues de Bahia, pouvoient être au nombre des sept cents, & qu'il y avoit de plus environ trois cents quarante vagabonds de différentes Nations.

NIEUHOF, Chap. X.

An. 1645.

Les Brasiliens de Parayba, demeurent attachés aux Hollandois.

Le 2 de Novembre, M. Linge écrivit de Parayba au Grand Conseil, pour lui donner avis que Vidal étoit entré dans cette Cpitainerie, à la tête de deux cents hommes, & que Kamaron avoit fortement sollicité son parent Pierre Potti de se révolter avec ses Brasiliens ; mais que tous ses efforts avoient été sans effet, & que Potti, avec son parti, demeuroient constamment attachés aux Hollandois. Il en donna des preuves convaincantes en envoyant au Receif toutes les lettres que les ennemis leur avoient écrites, & qui n'avoient pas même été ouvertes, ce qui, joint à d'autres circonstances, mit leur fidélité hors de tout soupçon.

Le 14 de Novembre, on apprit qu'un parti de trois cents Hollandois, avec quelques Brasiliens, avoit défait, après un combat très-vif, un corps de huit cents ennemis, dont il en étoit péri un grand nombre. Ce succès encouragea tellement les Brasiliens qu'ils parcoururent tout le plat pays, & passerent au fil de l'épée tous les Portugais qu'ils rencontrèrent, à l'exception d'une jeu-

ne fille d'une si grande beauté, que ses charmes suspendirent la fureur de ces barbares, qui, sans lui faire aucun outrage, la conduisirent prisonnière au Fort de Parayba.

NIEUHOFF,
Chap. X.

Ann. 1643.

Peu de temps après, on donna ordre à un détachement de trois cents soixante hommes de Kunhao, d'attaquer les ennemis qui marchaient de Rio-Grande à Parayba. Les Rebelles en furent instruits & se retirèrent dans des retranchements, entre quelques marais où ils reçurent si bien les Hollandois, que ceux-ci furent obligés d'abandonner cette entreprise, & de se retirer avec quelque perte au Château de Keulen, tant pour s'y rafraîchir que pour empêcher les Portugais de pénétrer plus avant dans le pays.

Le Conseil, qui desiroit avoir quelques connoissances des forces navales de Bahia, envoya un vaisseau croiser aux environs, avec ordre de faire des prises s'ils pouvoient rencontrer quelques bâtimens ennemis. En même-temps on fit savoir aux Chefs Brasiliens qu'on avoit reçu une grande quantité de munitions, avec des nouvelles de Hollande, qui

NIEUHOFF,
Chap. X.

An. 1645

assuroient que dans peu, une puissante flotte alloit mettre à la voile pour secourir le Bresil Hollandois. Cet artifice causa une satisfaction d'autant plus grande aux Brasiliens qu'ils avoient été un peu intimidés par les bruits que les Portugais avoient eu l'adresse de faire répandre, qu'on n'avoit aucun secours à espérer du côté de la Hollande.

Artifice des
Portugais.

Au mois de Décembre, un nommé Gaspar Gonsalves fut arrêté à Tamarika, & l'on trouva, après un mûr examen, que c'étoit un Agent des Portugais, envoyé pour persuader aux Brasiliens que les Hollandois traitoient secrettement pour abandonner cette Colonie au moyen d'une somme d'argent; qu'ils étoient déterminés à se retirer avec leurs effets en Hollande, & qu'ils laisseroient leurs amis à la merci d'un ennemi en fureur. Ce rapport artificieux eut tout l'effet que les Portugais pouvoient desirer & il s'éleva un si grand mécontentement parmi les Brasiliens, que Gaspar Honyhousse, qu'on avoit nommé pour leur Chef, depuis que Listry avoit été

fait prisonnier, eut beaucoup de peine à les appaiser.

Les ennemis firent plusieurs entreprifes infructueufes pour brûler la flotte Hollandoife, & ils envoyèrent trois cents hommes pour attaquer Pierre Potti dans fes retranchements; mais peu de temps après le même Potti, avec cent cinquante Brafilienf, attaqua quatre cents ennemis qu'il mit en fuite, après en avoir tué vingt, & bleffé plufieurs, fans autre perte qu'un feul homme bleffé de fon côté.

Le Confeil reçut avis de Monsieur Linge, que Kamaron, à la tête de cinq cents foldats de bonnes troupes, s'étoit mis en marche de Parayba à Rio-Grande, dans le deffein d'empêcher qu'on n'envoyât des fecours, de provifions de ce diftrict, aux garnifons Hollandoifes. Il efpéroit, par ce moyen, les obliger à fe rendre promptement: mais le Confeil, après une mûre délibération, réfolut de tirer cent foixante hommes de Tamarika, & un pareil nombre de Parayba: on les mit fous le commandement du Capitaine Velling & du Lieutenant Brefman, qui

HIEUHOFF:
Chap. X.

An. 1645

Embarras
des Hollan-
dois.

eurent ordre de marcher à Rio-Grande, pour s'opposer aux projets des ennemis dans cette partie, & pour les rendre infructueux.

M. Bas, Membre du Grand Conseil, qu'on avoit envoyé à Parayba, pour consulter avec M. Linge, sur les meilleurs moyens de défense, envoya une lettre du château de Keulen, dans le district de Rio-Grande, par laquelle il marquoit; qu'une tempête l'avoit empêché de débarquer ses troupes à Kunhao, où il avoit espéré se joindre au Capitaine Rhinebergh, mais qu'il les avoit fait descendre près de Peringi. Que dans le même temps, Kamaron s'étant ouvert un passage par le Matta, avoit surpris plusieurs des Habitants, & les avoit tous passés au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe; qu'ensuite il avoit porté ses troupes, composées de quatre cents hommes, avec autant de Brasiliens & quatre-vingt Tapoyers, où il avoit jugé qu'elles pourroient le plus aisément couper les provisions aux Hollandois; & que ceux-ci, au nombre de mille hommes, s'étoient mis en marche, le 23 de Janvier, pour

attaquer les ennemis, & pour les chasser, s'il étoit possible, de Rio-Grande. Dans l'état où se trouvoient les affaires, il étoit fort douteux que les Portugais acceptassent la bataille, & le Conseil examina s'il seroit prudent de les poursuivre à Parayba, supposé qu'ils s'y retirassent, & si l'on seroit ses efforts pour recouvrer cette Capitainerie. On jugea que cette entreprise seroit téméraire; elle fut rejetée, & l'on envoya ordre à Monsieur Bas & aux autres Officiers commandants, de se conduire avec la plus grande circonspection, pour reprendre Rio-Grande, sans rien entreprendre de plus.

NIEUHOF, Chap. X.

An. 1645.

Suivant les lettres de Monsieur Bas, dattées du Fort Keulen, le 30 de Janvier 1646, le Capitaine Rhinebergh avoit attaqué six fois les ennemis, & quoiqu'il eût eu du dessous dans quelques actions, ils avoient cependant pris le parti de se retirer à Parayba.

An. 1646.

Le 4 de Mars, Monsieur Bas ayant ramené à Monsieur Linge, les troupes qui avoient été tirées de Parayba quelque temps avant, revint au Receif avec cinq cents hommes, & le

NIEUHOF,
 Chap. X.

lendemain il remit au Conseil, un Journal de son expédition.

An. 1646.

Depuis le 9 de Mars jusqu'au 30, il y eut plusieurs escarmouches, sans aucun avantage remarquable de part ni d'autre. Le Conseil fut encore alarmé de la nouvelle que Kamaron étoit rentré dans Rio-Grande; mais le Colonel Garfman le rassura bientôt, en lui faisant savoir que les ennemis s'étoient retirés sans avoir rien entrepris d'important. Peu de jours après, le Conseil apprit que Jacob Rabbi, l'Agent le plus industrieux des Portugais, & le plus adroit de leurs partisans, pour attirer les Tapoyers dans leur parti, avoit été tué en trahison, à l'instigation du Colonel Garfman. Cet événement causa beaucoup de chagrin aux Membres, à cause des suites fâcheuses qui en pouvoient arriver; & pour faire voir combien ils désapprouvoient toute conduite illégitime, aussi-tôt que le Colonel fut retourné au Receif, ils donnerent des ordres pour l'arrêter & pour l'envoyer prisonnier sur un vaisseau nommé le *Hollandia*.

Manifestes
des deux par
tis.

On distribua quelques papiers séditieux, destinés à corrompre les

esprits des Soldats Hollandois; quelques-uns furent remis au Conseil, qui, aussi-tôt fit publier une proclamation, contenant des reproches contre ceux de leurs compatriotes, qui, par un esprit de trahison, avoient passé du côté des ennemis; mais on les exhortoit en même-temps à rentrer sous l'obéissance de leurs véritables maîtres. On publia aussi la copie d'une lettre du Roi de Portugal, remise aux Etats Généraux, par l'Ambassadeur de ce Prince à la Haye. On y ajouta la réponse de leurs Hautes Puissances, pour faire voir que le Monarque défavouoit la guerre & la conduite du Gouverneur Silva, & dans l'espérance que cette lettre pourroit faire ouvrir les yeux aux Habitants Portugais, d'autant qu'elle leur prouveroit que c'étoit en vain qu'ils attendroient quelque secours du Portugal; on espéra aussi qu'elle pourroit occasionner quelques divisions entre eux & les Commandants Portugais.

Par les dispositions des troupes des Rebelles & de leurs alliés, les provisions commençoient à devenir très-rares au Receif, & l'on envoya

NIEUHOFF,
Chap. X.

An. 1646.

plusieurs partis pour en faire venir; mais ce fut sans aucun succès. Il y eut une escarmouche dans l'isle de Tamarika, où seize Hollandois furent tués & vingt-six blessés; le Capitaine Lambarts fut du nombre des premiers.

On punit
un des Chefs
de la révolte.

Le Conseil fut informé, par une lettre en datte du 3 de Mai, que les Brasiliens de Tamarika avoient été engagés par les artifices des ennemis, à refuser leur service aux Hollandois; mais que Monsieur Aprisus, un de leurs Ministres, les avoit ramenés à leurs premiers engagements & avoit appaisé, au moins pour le temps actuel, l'inquiétude qui les agitoit. Les provisions commençoient à devenir si rares, non-seulement au Receif, mais encore à Tamarika, à Parayba & à Rio-Grande, qu'on regarda la pêche comme un secours absolument nécessaire. On s'appliqua donc à l'encourager puissamment; & M. Hamel, ainsi que M. Bas, donnerent des ordres pour acheter toute la laine filée qu'on pourroit trouver, afin d'en faire des filets. Un Portugais, qui avoit commis un meurtre à Angola, vint au

Receif, pour se soustraire aux poursuites, & donna des informations contre Jean Vieira d'Allegoas, comme étant traître à l'Etat: Vieira fut mis en prison; le Portugais le chargea de lui avoir donné un parchemin écrit en caractères inconnus, avec une boîte, qui contenoit plusieurs autres papiers, pour les remettre aux ennemis, & en même-temps, ce Portugais remit le tout à la Cour. Vieira nia le crime dont on l'accusoit, & il fut mis à la question, qu'il supporta avec constance; mais on trouva dans ses papiers, la clef des caractères écrits sur le parchemin: un Juif réussit à les déchiffrer, & l'on vit alors qu'il donnoit aux ennemis, un état exact & circonstancié du Receif, avec des instructions pour s'en pouvoir rendre maîtres. Cette découverte, qui rendoit son crime évident, fut plus forte contre lui que la torture; il avoua les charges que le Portugais avoit portées contre lui, & il fut condamné à mort & exécuté.

Vers le premier de Juillet, les magasins se trouverent si mal pourvus, qu'il n'y avoit plus que pour

peu de semaines de provisions. On commença alors à distribuer le pain en quantité réglée, & les Membres du Grand Conseil, eux-mêmes, se soumirent au retranchement. Pour prévenir le mécontentement des Soldats, on leur donna à chacun douze sols par jour, au lieu d'une livre de viande qu'ils avoient auparavant; mais pour le pain, leur avantage étoit considérable, puisqu'il leur en fut accordé trois livres par semaine, au lieu que tout autre n'en avoit que deux livres.

Le Conseil ayant appris que Garfman avoit fait ses efforts, sans en avoir reçu aucun ordre, pour attirer les Tapoyers dans Rio-Grande, fut très-surpris de cette démarche imprudente, qui n'avoit servi qu'à diminuer les secours de provisions, & elles y étoient devenues d'une rareté excessive. On prit aussi-tôt les mesures convenables pour faire retourner volontairement ces Tapoyers dans leurs habitations, & cette conduite prudente du Conseil, réussit si bien, que par les secours de Rio-Grande, le Receif fut suffisamment muni jusqu'à l'arrivée de ceux

de Hollande. On jugea en général que cette Capitainerie auroit fourni plus long-temps tout ce qui étoit nécessaire pour les Garnisons méridionales ; mais comme douze cents Brasiliens se trouvoient réduits à la plus grande disette dans l'isle de Tamarika, le Conseil donna ordre de les faire passer à Rio-Grande, pour y subsister de ce que le pays leur pourroit fournir, & l'on envoya des bâtimens pour les y transporter, conformément à cette décision.

Dans un état aussi fâcheux, on ne doit pas être surpris qu'il fut mis sur le tapis, & discuté plusieurs propositions extravagantes; mais la prudence ne fut pas assez déconcertée par le malheur, pour empêcher le Conseil de prendre la sage résolution d'attendre les secours de Hollande, plutôt que de tout hasarder par des efforts qui auroient pû être infructueux.



CHAPITRE XI.

Les Portugais , sous les ordres d' André Vidal , somment Tamarika de se rendre : Découverte d'une conspiration : Les Habitants du Receif sont réduits à la plus fâcheuse extrémité : Ils sont soulagés par des secours de Hollande : Les Ennemis se retirent de Tamarika : Ils sont chassés du pas de Barelta , qui est fortifié par le Colonel Schoppe : L'ancien Conseil se demet de l'autorité entre les mains de nouveaux Membres envoyés de Hollande : Lettres réciproques du nouveau Conseil & du Gouverneur de Bahia : Menaces terribles de Fernandez Vieira : Le Colonel Schoppe attaque & réduit Rio S. Francisco : Un parti de Hollandois est défait près de cette Place , & plusieurs Officiers sont tués.

NIEUHOFF,
Chap. XI.

AN. 1646.

LES Ennemis ayant appris que le départ des Brasiliens de Tamarika, avoit considérablement affoibli la Garnison, résolurent d'attaquer cette Isle, & y débarquerent

au nombre de deux mille. André Vidal & Fernandez Vieira, écrivirent à M. Dortmund, en termes polis, quoiqu'avec hauteur : ils lui marquerent qu'ils vouloient traiter avec lui, suivant les regles de la guerre; que ne pouvant ignorer la supériorité de leurs forces, & l'impossibilité de leur résister, sans s'exposer à une perte infaillible, ils comptoient qu'il ne refuseroit pas leurs propositions, & qu'ils en attendoient la réponse le jour suivant. Cette sommation porta M. Dortmund à presser le Conseil de lui envoyer immédiatement du secours; mais dans cette fâcheuse conjoncture, où les malheurs se succédoient de toutes parts, on étoit hors d'état de le satisfaire, parce qu'on manquoit d'hommes & encore plus de provisions. Quelques Canonniers furent convaincus d'avoir reçu de l'argent pour livrer le Fort d'Orange : deux furent condamnés à mort pour cette trahison, & les autres furent assez heureux pour échapper au châtiment qu'ils méritoient.

Les Habitants & la Garnison du Receif se trouverent alors réduits à

NIEUHÖFF,
Chap. XI.

An. 1646.

Les Portugais somment le Gouverneur de Tamarika.

Etat fâcheux
du Receif.

un état si fâcheux, qu'il est presque impossible d'en donner la description. Leur ville étoit environnée au dehors d'ennemis implacables, & attaquée au-dedans par la famine & par ses effets les plus funestes. Le désespoir sembloit les couvrir d'un nuage épais, & la nature épuisée, gémissoit sous le poids de la misère: les chiens, les chats & même des nourritures infectes, étoient regardées comme des viandes précieuses, & ceux qui pouvoient en avoir leur suffisance étoient estimés très-heureux. Des gens qui, peu de temps avant, jouissoient de toutes les douceurs attachées à la splendeur, & qui étoient habitués à satisfaire la sensualité de leur goût par les mets les plus délicats, étoient alors très-contents de manger ce que les plus pauvres des mendiants auroient méprisé, & ce qui auroit été rejeté par la plus vile populace. Dans cette affreuse situation, sans aucune espérance de secours, & sans pouvoir prendre de résolution fixe sur ce qu'on pouvoit faire, la vie leur paroissoit un fardeau insupportable; & l'on convint unanimement que mou-

tir en faisant un effort généreux pour recouvrer la liberté, & essayer d'avoir des vivres, étoit de beaucoup préférable à l'état horrible de périr par la faim. Ils pensèrent qu'après avoir attendu du secours, tant que la nature avoit pû les soutenir, ils ne pouvoient être condamnés de tout risquer par un dernier effort. Le Conseil & tous ceux qui étoient dans la ville, résolurent donc de faire une sortie, dans l'espérance que le désespoir dont ils étoient animés, les pourroit faire réussir, & ils étoient prêts à exécuter cette funeste résolution, quand ils apperçurent devant la ville, deux vaisseaux avec pavillon Hollandois. Cet heureux incident parut écarter toutes les horreurs de la calamité: la joie, comme un rayon de lumière, perça le nuage ténébreux qui les environnoit; & ces premiers mouvements se changerent en un transport universel, quand les bâtimens eurent jetté l'ancre, & que par trois coups de canon, ils eurent assuré qu'ils venoient de Hollande. Ceux que leur foiblesse empêchoit de marcher, se traînoient pour ainsi dire, en rampant jusques

NIEUHOFF,
Chap. XI.

AN. 1646.

au Port, où ils reçurent la nouvelle agréable que tout le convoi étoit près d'arriver. Ce secours qui paroiffoit envoyé par la Providence, eut non-seulement les plus heureux effets pour délivrer le Receif de la famine, mais encore les Hollandois en retirèrent un grand avantage pour Tamarika, parce que les Rebelles, aussitôt qu'ils furent instruits de son arrivée, quitterent cette Isle, prévoyant avec raison que la retraite leur seroit bien-tôt coupée par les vaisseaux qui arrivoient de Hollande. Les malheurs qui accabloient la Colonie, parurent presque dissipés, & le désespoir fit place à l'espérance, l'un des plus grands soutiens de la vie.

Arrivée de
la flotte Hol-
landoise.

La flotte équipée en Hollande pour donner du secours au Receif, avoit trouvé des obstacles, qui sembloient s'être accumulés pour empêcher qu'elle ne fût à sa destination, & à peine étoit-elle en mer, que les éléments parurent déchaînés contre elle, ce qui retarda considérablement son arrivée. C'étoit Bankert, Amiral de Zélande, qui avoit le commandement de tous les vais-

seaux, & l'on avoit confié celui des troupes de terre, au Colonel Sigifmond Schoppe, Officier très-expérimenté.

NIEUHOFF
Chap. XI.

An. 1646.

Outre les Militaires embarqués sur cette Escadre, il y avoit cinq nouveaux Membres du Grand Conseil destinés à relever les anciens. Lorsque tous les vaisseaux furent arrivés, on apprit que les Ennemis avoient dessein d'élever un Fort au pas de Baretta, & l'on convint unanimement que ce poste étant de la plus grande importance, on ne devoit rien négliger pour s'en rendre maîtres & pour le bien fortifier. Le Colonel Schoppe avec toutes les troupes qu'il put rassembler immédiatement, se mit en marche, & donna ordre que les matériaux nécessaires pour les fortifications, le suivissent à la première marée. Il délogea aisément les Ennemis, & prit lui-même possession de la maison de Baretta.

Les nouveaux Membres du Grand Conseil étant tous arrivés au Receif; Changement dans le Gouvernement. M. Hamel, M. Bullaestrete & M. Bas, convoquerent une Assemblée générale, tant civile que militaire,

NIEUHOF
Chap. XI.

AN. 1646.

Les anciens Membres remirent les rênes du Gouvernement à ceux qui étoient nommés pour leur succéder; marquerent leur reconnoissance à tous les ordres du peuple, de l'attachement qu'ils avoient fait paroître pour leurs personnes, pendant qu'ils avoient été Gouverneurs, & leur recommanderent de le conserver également pour le nouveau Conseil. Les Membres commencerent de ce moment, à conduire les affaires publiques; mais les anciens furent priés de les aider de leurs avis dans celles qui seroient les plus importantes.

On jugea qu'il étoit nécessaire de faire une revue générale, les ordres en furent donnés, & l'on envoya des Officiers chargés de ce dénombrement dans toutes les Places où il y avoit garnison. En même-temps on publia de nouvelles propositions de pardon aux Rebelles, & elles leur furent envoyées avec une lettre adressée aux Commandants Portugais des troupes venues de Bahia, pour demander encore qu'ils retirassent leurs troupes. Le Colonel Portugais fit une réponse qu'on lut en plein Con-

feil, & l'on trouva qu'elle ne contenoit que des fauffetés & des subterfuges. On faisoit un détail pompeux des forces des Ennemis, dans cette lettre, de même que dans celles qui furent écrites par Fernandez Vieira, à plusieurs Marchands Hollandois. Ce fameux Rebelle y prenoit un style de conquérant, leur marquoit qu'il étoit impossible à la puissance Hollandoise, de tenir contre ses forces, dans cette partie du monde, d'autant qu'il paroïssoit que la Providence combattoit pour lui, comme il prétendoit le faire voir par des preuves évidentes. Il faisoit des menaces terribles aux Habitants qui auroient l'audace de paroître en armes contre lui, & se plaignoit fortement de ce qu'un Officier qu'il avoit envoyé avec des lettres au Grand Conseil, avoit été interrogé contre les usages de la guerre, & de ce qu'on lui avoit cherché querelle pour éviter de lui donner une réponse positive. « Mais, ajoutoit-il, s'ils osent » paroître en campagne, je verrai » si leurs épées sont aussi actives que » leurs langues, & je leur apprendrai le respect qui est dû aux Dé-

NIEUHOFF,
Chap. XI.

» putés deceux qui ont ici le suprême commandement ».

An. 1646.

Le 14 de Septembre, il arriva au Receif, une autre vaisseau de guerre de Hollande, qui avoit fait la traversée en quatorze semaines; & vers le même-temps, les Ennemis publierent plusieurs feuilles insolentes, dans lesquelles ils propofoient d'accorder la grace à tous ceux qui se mettroient sous leur protection.

Foiblesse
des Hollan-
dois.

Le Colonel Schoppe ayant attaqué plusieurs fois les Ennemis presque toujours avec peu de succès, les forces des Hollandois en furent tellement diminuées, qu'ils ne se jugerent pas en état de faire tête aux Portugais, près le Receif. Cependant le Conseil résolut d'essayer à reprendre Rio Saint Francisco, & l'on chargea de cette entreprise le Colonel Henderson, qui exécuta ses ordres sans beaucoup de difficulté, parce qu'il ne trouva qu'une très-légere opposition.

Le 30 de Novembre, les Etats Généraux firent une perte considérable par la mort de l'Amiral Lichthart, elle fut la suite de l'imprudence qu'il eut, de boire une grande quantité

quantité d'eau froide après s'être excessivement échauffé. M. Nieuhoff eut ordre de se rendre à Rio Saint Francisco, & fut bien près d'être noyé, sa barque s'étant renversée. On envoya quelques détachements pour parcourir le pays, & ils amenèrent sept cents bœufs avec trois cents veaux. Quelque temps après, le feu prit dans les quartiers des Soldats, & un grand nombre y perdirent leurs habits; mais cette perte fut réparée par les ordres du Colonel. Si cet accident fût arrivé de nuit, il auroit pû avoir des suites d'autant plus fâcheuses, qu'il étoit vraisemblablement l'effet de quelque trahison.

NIEUHOFF,
Chap. XI.

AN. 1646.

On donna avis aux quartiers Hollandois, que les Ennemis paroissent en un corps considérable, & l'on envoya cinq compagnies tant pour les attaquer, que pour s'emparer de tous les bestiaux qu'on pourroit rencontrer. Les premières nouvelles qu'on reçut de ce détachement, furent que les Ennemis l'avoient enveloppé de façon, qu'il étoit difficile qu'un seul homme en pût échapper. La consternation de-

Leurs trou-
pes sont dé-
faites.

NIEUHOFF,
Chap. XI.

An. 1646.

vint universelle; mais elle fut portée à son comble quand on fut que le parti avoit été entièrement mis en déroute, & que les Capitaines Schut, Coufin & la Montagne, avoient été tués avec un grand nombre de leurs gens. Ce malheur fut entièrement attribué à l'imprudence des Hollandois, qui, malgré les ordres que leur avoit donnés le Colonel Henderfon, après avoir déchargé leurs mousquets, étoient tombés l'épée à la main sur les Ennemis, qui les avoient attirés dans une embuscade. Quelques-uns avoient pris la fuite de leurs postes, & ils furent condamnés à mort; mais après avoir éprouvé toutes les terreurs des préparatifs du supplice, on leur accorda leur grace. Le Lieutenant du Capitaine Gyfeling reçut cependant la punition de sa poltronnerie; il fut envoyé au Receif; on rompit son épée sur sa tête, & il fut déclaré indigne de jamais servir la Compagnie, quoique sept années employées pour elle avec fidélité, eussent dû parler en faveur de cet Officier. Entre les circonstances fâcheuses qui contribuerent dans le même temps, à ruiner de

plus en plus les affaires de la Compagnie, on peut mettre pour une des plus importantes, la révolte des Tappoyers, qui abandonnerent le parti des Hollandois, à cause du meurtre de Jacob Rabbi; le bannissement du Colonel, & la confiscation de ses biens, ne purent les ramener à leur ancienne amitié.

NIEUHOF, Chap. XI.

An. 1646.

On fit plusieurs propositions sur les moyens de nuire aux Ennemis; le Conseil les examina; & voyant qu'il n'y en avoit aucune qui n'eût de grands inconvénients, elles furent toutes rejettées. Quelqu'un avoit dit entre autres, qu'il pourroit être utile de refuser tout quartier; mais après une mûre délibération, on se décida pour la négative, parce qu'on jugea que cette conduite seroit plutôt capable de faire révolter ceux qui, jusqu'alors, étoient demeurés tranquilles, que de remplir l'objet qu'on se proposoit.

Le 30 de Décembre, on fut informé qu'un parti de deux cents hommes, commandé par le Colonel Rebellia, étoit arrivé de Bahia, dans une Isle près de Rio Francisco, & que les Ennemis attendoient dans

NIEUHOFF,
Chap. XI.

An. 1646.

peu d'autres renforts, non-seulement du même endroit, mais encore de Vargea. On apprit en même temps, que quelques troupes Hollandoises avoient attaqué un corps des Rebelles, sans y avoir eu d'autre avantage que de s'être rendu maîtres de leurs armes & de leurs habits; mais peu après, ils revinrent avec des troupes plus nombreuses, & mirent en déroute les Hollandois, qui eurent cent cinquante hommes de tués, en y comprenant un Capitaine, & cinq Officiers subalternes furent faits prisonniers.

Succès des
Rebelles.

On délibéra sur la proposition de rassembler un gros corps de troupes pour entreprendre quelque action importante, en y joignant celles qu'on pourroit tirer de Parayba; mais le Conseil jugea que cette démarche exposeroit ce district à un danger évident, & la proposition fut rejetée. Les nouvelles qu'on reçut peu de jours après, firent connoître qu'on avoit pris le parti le plus prudent: les Ennemis entrèrent dans le Parayba, avec un gros corps de troupes, menaçant de ruiner tout ce pays; & ils commencerent par massa-

crer cinquante Hollandois & Brasiliens, entre lesquels il y avoit plusieurs femmes & plusieurs enfans; mais voyant que cette Capitainerie étoit en meilleur état de défense qu'ils ne l'avoient pensé, ils en sortirent peu de jours après qu'ils y furent entrés.

Le 22 de Janvier 1647, les Ennemis commencerent à battre un fort de bois, près de Baretta; quoi qu'il fût peu considérable en lui-même, & qu'il parut presque ne pas mériter qu'on le défendit, on envoya, par le Conseil de M. Hamel, cinq Compagnies pour le renforcer, dans l'espérance que les Ennemis, voyant la difficulté de réduire un aussi petit Fort, craindroient de former quelque entreprise plus considérable de ce côté. On fit une vigoureuse défense, & ils leverent le siege, le 24 du même mois. Cet événement fut regardé comme d'autant plus heureux pour les Hollandois; que de jour en jour, ils étoient accablés de nouveaux malheurs: la défection se mit dans leurs troupes, & des simples Soldats, elle gagna bien-tôt les Officiers.

NIEUHOFF,
Chap. XI.

An. 1646.

An. 1647.

Les Ennemis qui resserroient de très-près le Receif du côté de terre, formerent le projet de s'en rendre maîtres par trahison. Pour y parvenir, un Portugais invita les principaux Commandants à un grand repas, sous prétexte de ses noces, & pendant qu'on auroit été dans la joie du festin, les troupes auroient surpris la ville; mais ce dessein fut découvert par quelques Portugais & par des Juifs, ce qui le fit manquer. Ils continuerent le siege & battirent la ville avec tant de fureur, que les Habitants épouvantés, cherchoient leur salut dans des caves, pendant que les morts, les mourants & les blessés présentoient de toutes parts, le spectacle le plus affreux. Entre plusieurs autres incidents tragiques, M. Nieuhoff en vit un propre à inspirer autant d'horreur que de pitié: ce fut celui d'une très-belle personne, niece de l'Amiral Lichthart, dont les deux jambes furent emportées par un boulet de canon, qui tua en même-temps à côté d'elle une de ses amies, nouvellement mariée. Le Colonel Schoppe s'étoit rendu maître de Taperika, qu'il fit démolir;

mais les forces des Hollandois diminuant de jour en jour , par les fréquents échecs qu'elles recevoient, on résolut de faire une sortie générale, puisqu'on n'avoit aucune espérance d'un prompt secours. Le Colonel Schoppe s'opposa à cette proposition, ainsi que plusieurs autres Officiers ; mais le sentiment contraire l'emporta , & l'on donna le commandement de cette sortie au Colonel Brink, parce que M. Schoppe n'étoit pas encore rétabli des blessures qu'il avoit reçues dans une rencontre précédente.

Les troupes Hollandoises étant forties en bon ordre , attaquèrent les Ennemis avec la plus grande fureur , & les pressèrent vivement pendant quelques temps ; mais ceux-ci animés par leurs succès précédents & par la supériorité du nombre , repoussèrent bien-tôt les Hollandois, qui perdirent tant dans le combat, que dans leur fuite , onze cents hommes , du nombre desquels fut le Colonel Brink & plusieurs Officiers distingués. Ils perdirent aussi dix-neuf drapeaux , avec tout le canon

NIEUHOFF,
Chap. XI.

An. 1647.

Les Hollandois sont battus dans une sortie.

NIEUHOFF,
Chap. XI.

AN. 1647.

& toutes les munitions qu'ils avoient apportées dans leur sortie. Cette défaite générale termina toutes contestations en campagne, & ils ne s'occupèrent plus que de la défense du Receif, qui ne pouvoit tenir long-temps, s'il ne leur venoit du secours de Hollande. Pour comble de maux, la division se mit entre les différens Membres du Gouvernement : le Grand Conseil attribua la défaite à la mauvaise conduite du Conseil de guerre, dont les Membres rejeterent la faute sur ceux du Grand Conseil, qui n'avoit pas soin que les Soldats fussent bien payés & bien entretenus. Enfin, les affaires parurent prendre un si mauvais tour, avec l'attente de les voir encore dans un état plus fâcheux, que M. Nieuhoff sollicita un passeport pour revenir en Hollande. Il eut beaucoup de peine à l'obtenir ; mais aussitôt qu'il l'eut reçu, il fit tous les préparatifs nécessaires pour ne pas retarder son voyage.

Après avoir donné le récit de ce qui se passa de plus intéressant, pendant que M. Nieuhoff résida dans

le Bresil, nous allons parler en peu de mots, de ce qui concerne les habitants, les animaux & les végétaux de ce pays, comme nous l'avons recueilli de cet Auteur, que nous accompagnerons ensuite jusques dans sa patrie.

NIEUHOF.
Chap. XI.

An. 1647.



CHAPITRE XII.

De la division des Habitants du Bresil en différentes classes : Acte de désespoir d'un Negre : Cruauté politique des Portugais , quand ils se rendirent maîtres de ce pays : Mœurs des Naturels en général : Leurs Armes : Notions qu'ils ont de l'Être suprême : Leur connoissance de l'avenir : Leur prétendue habileté dans la magie : Leurs usages envers les malades & leur vénération pour les morts : Description des Tapoyers : Deux d'entre eux entreprennent de combattre un Taureau sauvage , & réussissent à le vaincre.

NIEUHOF, Chap. XII.

An, 1647.

Division des Habitants du Bresil, en différentes classes.

DANS le temps dont nous parlons , les habitants du Bresil, suivant la division la plus naturelle, formoient deux classes; les hommes libres , & les esclaves. Les Sujets libres, étoient les Hollandois, les Portugais & les Brasiliens; mais les Portugais étoient les plus nombreux & les plus riches. Les Marchands Hollandois, qui vendoient leurs effets

avec un bénéfice considérable, auroient certainement acquis des fortunes immenses, s'ils ne les avoient données à crédit aux Portugais, qui prirent la résolution de ne les jamais payer, comme nous l'avons vû dans les Chapitres précédents.

NIEUHOFF,
Chap. XII.

An. 1647.

Entre les Habitants libres du Brésil Hollandois, qui n'étoient pas au service de la Compagnie, il y avoit des Juifs qui y tenoient un rang considérable. Leur commerce étoit beaucoup plus étendu que celui de toute autre nation; ce qui les mit en état d'acheter plusieurs moulins à sucre, & d'élever de magnifiques édifices au Receif, pour y faire leur habitation. Ils auroient été très utiles pour donner de nouvelles forces au Brésil Hollandois, si leur commerce avoit été retenu dans de justes limites.

Les Esclaves étoient en partie Negres, & en partie Naturels du pays: ces derniers étoient des prisonniers de guerre pris dans le Maranhon, ou dans le pays des Tappoyers, dont l'usage est de vendre leurs Captifs pour Esclaves, ou de leur donner la mort. Tous les autres Brasiliens jouissoient des douceurs

NIEUHOFF,
Chap. XII.

de la plus parfaite liberté sous le
Gouvernement Hollandois.

an. 1647.

Des Negres.

Du temps de Nieuhoff, il y avoit près de quarante mille Negres employés aux moulins à sucre, entre Rio-Grande & Saint Francisco. La plus grande partie y avoient été amenés des Royaumes de Congo, d'Angola & de Guinée. Ils ont la peau noire & luisante, le nez plat, les levres épaisses, & des cheveux courts & crépus, toutes marques de beauté parmi ces peuples. Le prix de ces Negres augmente ou diminue, suivant les circonstances. Lorsque le commerce y étoit florissant, ils se vendoient soixante & dix, quatre-vingt ou cent pieces de huit, & quelquefois on en vendoit jusqu'à quatorze & quinze cents écus, quand ils étoient plus intelligents & plus en état de rendre service que le commun des Esclaves; mais quand le commerce tomba en décadence, quarante pieces de huit furent regardées comme un prix considérable.

Ces Negres sont très-adroits à nager & à plonger, & ils font ce dernier exercice avec tant de dextérité, qu'ils vont chercher une piece

de huit au fond de l'eau, quoique très-profonde. Ils sont aussi très-habiles pêcheurs, & gagnent beaucoup d'argent à ce métier. M. Nieuhoff rapporte que pendant qu'il étoit au Bresil, un certain Negre, grand pêcheur, fut vendu trois fois différentes, & qu'il fut si mécontent de changer ainsi de maître, qu'il se mit un jour en mer, s'attacha une pierre à une jambe, & se laissa couler dans l'eau où il se noya.

NIEUHOFF,
Chap. XII.

An. 1647.

Les Negres, comme on l'a remarqué en une infinité de circonstances, sont très-vindicatifs, & ne négligent aucune occasion de satisfaire leur vengeance. Quelques-uns, quand ils deviennent vieux, portent de longues barbes grises, & leurs cheveux deviennent de la même couleur.

Les Naturels du Bresil sont partagés en quatre différentes Nations: il y en a trois qui parlent la même langue & ne different que par la dialecte; mais la quatrième, qui est celle des Tapoyers, est subdivisée en différents districts, qui, tous different de langage & de coutumes.

Des Natu-
rels du pays.

Les Brasiliens qui habitent au milieu des Européens, sont de moyenne

taille, d'une forte complexion, les yeux noirs, la bouche large, les cheveux noirs & crépus, & le nez écrasé; ce qu'on regarde dans le pays comme si essentiel à la beauté, que les peres & meres applatissent le nez de leurs enfants, pendant qu'ils sont encore au berceau. Ils se peignent le corps de diverses couleurs; leurs femmes sont aussi de moyenne taille, bien proportionnées, & avec des traits assez réguliers. Leurs cheveux deviennent noirs & leurs corps tannés par l'ardeur excessive du climat, quoiqu'ils ne naissent pas de cette couleur. Les Brasiliens arrivent promptement à la maturité, & vivent jusqu'à un âge très-avancé, ce qui vient en grande partie du climat, puisqu'on y voit souvent des Européens qui y parviennent à cent & cent vingt ans. On trouve très-peu de gens estropiés ou contrefaits parmi les Brasiliens, ce qu'on ne peut attribuer qu'à l'usage où ils sont, de ne jamais emmailloter aucune partie de leurs enfants, à l'exception des pieds.

Durété
du Gouver-
nement Por-
tugais.

Avant que les Hollandois eussent mis le pied dans le Bresil, les Natu-

rels étoient absolument réduits en esclavage par les Portugais, qui regardoient leur destruction comme une partie importante de leur politique. En effet, ils en avoient si bien formé & suivi le plan, que la Capitainerie de Rio-Grande, qui, en 1545, pouvoit mettre sur pied cent mille combattants, en put à peine fournir trois cents en 1645. La cruauté de ces maîtres occasionna une haine implacable entre eux & les malheureux Brasiliens, & cette prodigieuse diminution fut causée en grande partie par les guerres qu'ils soutinrent, ainsi que par quelques maladies épidémiques qui se répandirent parmi eux. Le petit nombre de ceux qui restèrent, vécurent dans des villages qui leur furent assignés; y firent leurs plantations, & y habiterent dans des maisons de bois couvertes de feuilles de palmier. Les Brasiliens en général, ont un grand amour pour la liberté, particulièrement les Tapoyers. Ils vivent avec assez d'union entre eux, excepté quand l'ivresse, qui est leur vice favori, les fait tomber dans quelque désordre. Ils sont passionnés pour la

NIEUHOF, Chap. XII.

AN 1647.

danse, ont naturellement une grande indolence, & dorment volontiers vingt-quatre heures de suite. Ils resteroient toujours dans une profonde tranquillité, si les besoins de la nature ne les en faisoient sortir. Ils entretiennent du feu dans leurs huttes le jour & la nuit : pendant le jour, pour préparer leur nourriture, & durant la nuit, pour corriger la fraîcheur de l'air, qui y est plus vif que dans plusieurs parties de l'Europe, parce que les jours & les nuits y sont d'égale longueur, pendant presque toute l'année.

Les femmes y sont malheureuses.

Les Brasiliens de l'intérieur du pays, vont entierement nuds : mais ceux qui habitent près les rivages de la mer, portent différentes sortes d'habillemens. Quelques-uns ont seulement une chemise de toile ou de coton, & d'autres plus policés, s'habillent à la maniere des Européens. Les femmes suivent toujours leurs maris, même à la guerre, où les hommes ne portent rien que leurs armes ; & ce sont elles qui leur servent de chevaux de bâts, en se chargeant non-seulement des provisions, mais encore de tout ce qu'ils

jugent leur être nécessaire, un ou plusieurs enfants, un perroquet ou un singe sur un bras, & un chien attaché à une corde, de l'autre côté.

NIEUHOF, Chap. XII.

An. 1647.

Ils s'arrêtent près des haies ou au milieu des campagnes, où quelque ruisseau leur fournit l'eau dont ils font alors leur unique boisson, excepté celle qu'ils trouvent quelques fois dans les creux de certains arbres qu'ils appellent *Karrageata*. Vers le soir, ils suspendent leurs hamacs à des arbres, ou au moins, ils les attachent à des pieux, & ils s'y garantissent de la pluie par le secours de quelques feuilles de palmier. Quand ils sont dans leurs maisons, les hommes sortent assez ordinairement le matin avec leurs arcs & leurs fleches, pour tuer quelques oiseaux ou quelques bêtes fauves, & d'autres fois, ils vont à la pêche, pendant que les femmes travaillent à la plantation, à moins qu'elles n'accompagnent leurs maris pour rapporter ce qu'ils ont tué. Ils tuent & prennent les bêtes sauvages de différentes façons, quelquefois à coups de fleches, d'autres fois au piège.

Les Brasiliens ne sont pas somp-

NIEUHOFF,
Chap. XII.

An. 1647.

tueux dans leurs meubles : leurs hammacs ou ini, comme ils les appellent, en font la principale pièce : ils sont faits de coton, & ressemblent assez à un filet de six ou sept pieds de long & de quatre de large. Les Tappoyers en ont de douze ou quatorze pieds de long, qui peuvent contenir quatre ou six personnes. Leurs pots & leurs gobelets ou tasses sont faits de callebasses, & l'on en trouve qui tiennent jusqu'à trente ou trente-cinq pintes ; mais en général, ils les coupent & les partagent en plusieurs parties. Les plus pauvres se servent de pierres au lieu de couteaux : mais les autres en achètent des Européens.

Leurs armes.

Les armes des Brasiiliens sont les arcs, les fleches & les massues : leurs arcs sont d'un bois très-dur, qu'ils nomment Visapariba : les cordes sont de coton filé, & leurs traits, de roseaux sauvages avec des pointes très-dures, qu'ils arment souvent de dents du poisson, nommé Jacru : quelques-uns ont plusieurs pointes, & d'autres n'en ont qu'une seule.

Ils comptent leur âge en mettant à part une chataigne chaque année,

dont ils commencent à compter le cours, par le lever d'une étoile, qu'ils appellent Taku ou étoile de la pluie, qui paroît dans le mois de Mai, & ils donnent aussi le même nom à l'année. Quelques-uns des Brasiliens enfoncés dans les terres, n'ont aucune espece de religion, ni aucune notion de l'Être suprême : cependant il leur est resté une légère idée du déluge universel, & ils croient que toute la race des hommes fut alors détruite, à l'exception d'un seul, qui demeura avec sa sœur, laquelle étoit enceinte avant le déluge, ce qui servit peu-à-peu à repeupler la terre. On juge qu'ils n'ont aucune notion de la Divinité, sur ce qu'ils n'ont pas même de mot pour l'exprimer, si ce n'est celui de Tuba, qui signifie quelque chose de très-excellent. Ils appellent le tonnerre, Tubakunungo, ce qu'on peut interpréter, bruit fait par la suprême excellence : ils n'ont point d'idée d'aucun état particulier pour l'avenir; mais il leur est resté une tradition que les ames ne meurent point avec les corps, & qu'elles sont transportées dans des régions & des vallées

agréables, situées, disent-ils, au-delà des montagnes, où elles jouissent des plus grands plaisirs, tels que de celui de danser, de chanter, & d'autres qu'ils peuvent imaginer; mais cet état de félicité, n'est que pour les hommes & les femmes, qui, pendant leurs vies, ont fait des actions méritoires, comme de tuer & de dévorer un grand nombre de leurs ennemis: les autres qui sont demeurés dans l'oïveté, sont tourmentés par des diables, auxquels ils donnent divers noms.

Quoiqu'ils n'ayent aucune forme de religion, ni aucun objet particulier de culte, ils ont cependant entre eux, des hommes qu'ils nomment Payes ou Prêtres, qui sont des espèces d'Instituteurs prophétiques, & ils les consultent dans toutes les occasions importantes, particulièrement pour la guerre. Ils ont une si grande crainte des esprits, auxquels ils donnent différents noms, que plusieurs sont morts par la seule frayeur d'une prétendue apparition. Quoiqu'ils ne leur rendent aucun culte, quelques-uns prétendent apaiser leur colere, par des présents

qu'ils suspendent à des poteaux plantés en terre pour cet usage. Il y a une nation de Brasiliens, nommée le Potiguaras, si savante, dit-on, dans la forcellerie, qu'ils peuvent enchanter leurs ennemis, jusqu'à les faire mourir.

NEUHOF, Chap. XII.

Ann. 1647.

Les Brasiliens qui vivent parmi les Européens, suivent à quelques égards, les principes de la Religion Chrétienne; mais il est rare qu'ils l'embrassent avec beaucoup de zèle, à moins qu'ils n'y aient été élevés dès leurs plus tendres années. Quelques Ministres Hollandois & quelques Prêtres Portugais ont assez bien réussi à y opérer des conversions, & plusieurs Naturels, ont appris à lire & à écrire dans les écoles Hollandoises.

Il y a plusieurs maladies communes en Europe, qui sont entièrement inconnues au Bresil. Il y en a qui sont particulières au climat, & qu'ils guérissent avec des médicaments simples, parce qu'ils méprisent tous ceux qui sont composés. Ils apportent tous leurs soins à bien traiter les malades: mais s'ils voyent qu'après toutes leurs peines, la maladie

Leurs usages envers les malades.

continue, ils leur cassent la tête, & disent qu'il est plus avantageux pour eux, de mourir tout d'un coup, que de souffrir les peines qui accompagnent l'état de celui qui rend naturellement le dernier soupir. Quand ils sont morts, ils exercent la même cruauté sur les corps de leurs amis que sur ceux de leurs ennemis, quoique par des motifs différents, ils les déchirent en morceaux & en mangent la chair avec avidité.

Les Brasiliennes sont très-fertiles, & accouchent si aisément qu'aussi-tôt qu'elles sont délivrées, elles vont à la rivière la plus proche, pour se purifier: alors le mari se met au lit, & pendant vingt-quatre heures on le nourrit, & on a pour lui toutes les attentions qu'on apporte en Europe pour les nouvelles accouchées. Les meres pleurent la mort de leurs enfants avec des cris affreux, pendant trois ou quatre jours: quand leurs amis ont été long-temps absents, ils vont au-devant d'eux, les bras ouverts, en répandant des larmes & avec toutes les marques possibles d'affection. Quoique les Brasiliens actuels soient les descendants de ces

Cannibales dont nous parlons, leur mélange avec les Hollandois & les Portugais, les a presque tous corrigés de cette inhumanité, & ils sont devenus aussi affables & aussi humains que le sont plusieurs Nations Européennes.

NEUHOFF,
Chap. XII.

An. 1647.

Les Tapoyers sont de plus haute taille, & ont plus de force de corps que les autres Brasiliens: leur couleur est d'un brun foncé, avec des cheveux noirs, qui pendent sur leurs épaules, & ils les coupent seulement sur le front, parallèlement aux oreilles. Ils ont soin de n'avoir aucun autre poil sur tout le reste de leurs corps, & même ils arrachent celui de leurs sourcils. Leurs Rois & leurs Chefs sont distingués du vulgaire, par leurs cheveux, qui servent à faire connoître leur qualité, & en général, les Brasiliens font une grande estime de la longueur des ongles.

Des Tax
poyers.

On reconnoît les Rois, en ce que leurs cheveux sont coupés en forme de couronne, & en ce que l'ongle de leur pouce est conservé très-long, ornement qui ne convient qu'à la Majesté Royale; les Princes du sang & les Grands, peuvent bien

avoir les autres ongles longs : mais non ceux des pouces.

NIEUHOFF,
Chap. XII.

An. 1647.

Comme ces Peuples sont très-forts, & ont une grande agilité, le Prince Maurice ordonna à deux d'entre eux, d'attaquer un Taureau sauvage, ce qu'ils firent aussi-tôt. Ils le fatiguerent long-temps à coups de fleches, ensuite l'un des deux sauta sur le dos de l'animal, le prit par les cornes, le renversa, & secondé par son camarade, il réussit à le tuer. Ils le firent rôtir aussi-tôt, en mettant du feu dessous, suivant leur coutume, & ils se régalerent de sa chair avec tous les autres Tapoyers qui avoient assisté au combat.

Les Tapoyers des deux sexes & de tout état, depuis le Roi jusqu'au Papan, vont entierement nuds, à la réserve de ce que la pudeur oblige de cacher, ce qu'ils font très-soigneusement. Les hommes portent sur la tête, une espece d'ornement, formé des plumes d'un oiseau nommé Guara, avec de longues queues d'un autre oiseau, appelé Arara, qui leur tombent sur les épaules. Quelquefois ils portent seulement un cordon de coton autour de la tête,

tête, & ils y attachent des plumes de diverses couleurs. Ils ont aussi des especes des manteaux tissus de coton, travaillé comme un filet, & ornés de plumes de différentes sortes d'oiseaux diversement colorés, qui avancent les unes sur les autres comme des écailles de poisson. A l'extrémité de ces manteaux, est un capot ou capuchon, qui sert à couvrir leur tête. Le tout ensemble descend plus bas que les genoux; mais ces sortes d'habillement ne sont que pour les jours de fête, à moins qu'ils ne les portent quelquefois pour se garantir de la pluie, en quoi ils sont assez utiles.

A la mort de leur pere ou de leur mere, les Tapoyers s'arrachent tous les cheveux. Ils ont des trous aux oreilles, aux levres & aux joues, pour y pendre quelques pieces de bois ou quelques pierres qui leurs servent d'ornement. Leurs corps sont peints d'une liqueur brune, qu'ils expriment du fruit nommé Janipapa: souvent ils s'attachent avec du mastic ou du miel sauvage, des plumes sur tout le corps, ce qui les fait ressembler de loin à de gros oiseaux.

NIEUHOFF,
Chap. XII.

AN. 1647.

Ils portent autour des jambes, des bracelets du fruit de l'arbre nommé Aguay, & ont des souliers faits d'écorce de Kuragua. Quelques-uns des Tapoyers ne se servent ni d'arcs, ni de fleches, mais seulement de dards; leurs massues sont d'un bois très-dur, fort grosses par le bout & garnies de dents ou de pierres très-aiguës. Ils ont trois sortes d'instrumens à vent; les premiers sont faits d'os humains, les seconds, de cornes & les autres de roseaux. Les Tapoyers ne sont pas estimés aussi bons soldats que les autres Brasiliens & dans le danger, ils ont plus d'inclination à faire usage de leur agilité que de leur force. Il est vrai qu'ils courent avec une si grande vitesse qu'il est très-difficile de les atteindre. Ils sont en général très-indolents, & plutôt que de se donner la peine de cultiver la terre, ils préfèrent de vivre de ses productions sauvages. Ils mangent de la chair humaine; & si une femme fait une fausse couche, elle se nourrit aussitôt de la chair de l'enfant, disant qu'il ne peut avoir un meilleur tom-

beau que les entrailles d'où il est venu.

Les Tapoyers ressemblent aux Arabes, en ce qu'ils menent une vie vagabonde; mais avec cette différence, qu'ils se contiennent dans des limites particulieres, changeant d'habitation, suivant les différentes saisons de l'année. Ils aiment beaucoup les amusements, & se servent de leurs arcs avec tant d'adresse, qu'ils abattent à la volée autant d'oiseaux qu'il leur plaît d'en avoir.

Quand une femme devient grosse; son mari n'approche plus d'elle, jusqu'à ce qu'elle soit accouchée, & même ordinairement, tant qu'elle donne à tetter. Si une femme mariée a un commerce illégitime avec un autre homme, son mari peut la chasser; mais s'il la surprend en adultere, il est maître de tuer l'un & l'autre. Ils ont quelques usages qui précèdent le mariage, & que nous nous dispenserons de rapporter, pour ne pas offenser la modestie en satisfaisant la curiosité. Après avoir parlé des habitants du Bresil, nous allons passer aux animaux & aux autres objets qui nous paroîtront mériter d'être remarqués.

Sij

CHAPITRE XIII.

Des différentes especes d'Oiseaux & d'autres Animaux qu'on trouve au Bresil.

NIEUHOF, Chap. XIII.

An. 1647.

Animaux du Bresil. Le Porc-Epic.

LA premiere espece d'animal par-
ticuliere au Bresil, qui se pré-
sente à nous, est le Porc-épic, que
Les Brasiliens nomment Kuandu. Il
est à peu près de la grosseur d'un
singe, & son corps est entierement
couvert de pointes qui ont trois ou
quatre pouces de longueur, au lieu
de poils. Quand l'animal est irrité,
il lance ces pointes avec tant de
force, qu'elles peuvent blesser &
même tuer un homme. Ses yeux sont
ronds, étincelants, & semblables à
des escarboucles par leur couleur. Il
a de grandes moustaches comme les
chats, ses pieds ressemblent à ceux
du singe, avec quatre doigts seule-
ment à chacun, mais sans pouce, &
ses pattes de devant sont plus cour-
tes que celles de derriere. Cet ani-
mal dort ordinairement pendant le
jour, & va chercher sa proye durant

la nuit : il aime excessivement les oiseaux , & monte très-bien sur les arbres , quoique ce soit avec lenteur. Les habitans en mangent la chair rôtie , & le goût en est assez agréable.

NIEUHOF, Chap. XIII.

AN. 1647.

Le Paresseux , ainsi nommé , à cause de la lenteur de sa marche , qui ne lui fait faire en quinze jours qu'environ l'espace d'un jet de pierre , est à peu près de la grosseur d'un Renard. Ses pattes de devant ont sept pouces de longueur depuis les pieds , & celles de derrière n'en ont pas plus de six ; il a la tête ronde , & sa gueule , qui est toujours écumante , est aussi ronde & petite ; ses dents sont petites & plates ; son nez est noir , élevé , & doux à toucher. Ses yeux sont petits , noirs , & sans vivacité ; son corps est couvert d'un poil cendré. La raison de cette lenteur excessive , vient de ce que ses membres sont , pour ainsi dire , disjointes par le milieu. Il vit sur les arbres , & se nourrit de feuilles , sans aucune boisson : il craint tellement la pluie , qu'il se cache aussi-tôt qu'elle approche. Quoique les membres de cet animal soient très-foibles ,

Le Paresseux.

il est très-fort difficile de lui arracher ce qu'il tient ; son cri , de même que celui du Porc-épic , est assez semblable au miaulement d'un chat.

Les Fourmilliers ou mangeurs de fourmis , ainsi nommés à cause de leur nourriture , sont de deux espèces , les grands & les petits ; les premiers qui sont à peu près de la grosseur d'un chien de moyenne taille , ont la tête ronde , avec un groin alongé , mais sans dents. Pour attraper les fourmis , cet animal pose sa langue , qui est de vingt-cinq pouces de long , & quelquefois de trente , sur un tas de fumier , jusqu'à ce que sa proie y soit montée , & quand il en sent une quantité , il les avale toutes ensemble. Les petits sont de la grosseur d'un Renard du Brésil ; leurs pieds de devant portent quatre griffes crochues , & ils ont deux larges bandes noires sur le dos. Cette bête est très-sauvage , elle saisit tout ce qu'elle peut prendre avec ses pattes ; lorsqu'on la frappe de quelque coup , elle se leve comme un Ours , & saisit dans sa gueule l'instrument qui l'a touché. Elle dort pendant tout le jour , les pattes de devant posées

NIEUHOFF,
Chap. XIII.

An. 1647.

Mangeur de
fourmis.

sur son col ; la nuit elle cherche sa proie ; quand elle boit , l'eau sort aussi-tôt par les narinnes.

NIEUHOFF,
Chap. XIII.

An. 1647.

L'animal nommé Armadilla , ou Porc cuirassé , parce qu'il est couvert d'écailles , qui ressemblent à un bouclier , est à peu près de la même grosseur & de la même figure que nos cochons domestiques ; il a sur le dos plusieurs séparations , entre lesquelles on voit une peau d'un brun foncé ; sa tête est parfaitement semblable à celle des autres Porcs , & il a un nez pointu , qui lui sert à fouiller la terre ; ses yeux sont petits & enfoncés dans la tête ; sa langue est petite & pointue ; ses oreilles presque noires , sans poil ni écailles. La poitrine , le ventre & les jambes sont également sans écailles. Cet animal est en général très-gras : il se nourrit de racines , & de toutes sortes d'ordures , boit excessivement : & quoiqu'il soit au nombre des bêtes terrestres , il aime particulièrement les endroits marécageux. Pour en faire la chasse , on se sert d'un petit chien , qui aboie aussi-tôt qu'il sent l'endroit où cet animal s'est caché sous la terre ,

NIEUHOFF,
Chap. XIII.

& on le trouve en y creusant : sa chair est assez bonne à manger.

An. 1647.

Oiseaux du
Bresil,

On trouve dans le Bresil une espece de Chauve-souris de la grosseur d'un Corbeau, elle est très-sauvage, & mord vivement avec des dents extrêmement aiguës : sa retraite ordinaire est dans les trous des arbres & dans les vieux murs. On y voit aussi une espece d'Oyes sauvages qui ressemblent beaucoup à celles d'Europe ; elles sont seulement un peu plus grosses, & leur couleur est plus variée ; ce sont des oiseaux aquatiques fort charnus & d'un très-bon goût.

Le Toucan.

L'Oiseau à grand bec ou Toucan, est à peu près de la grosseur d'un pigeon de bois : il a autour du col, comme un cercle couleur de safran de trois ou quatre pouces de tour, ses plumes sont jaunes sur l'estomac, & noires dans toutes les autres parties, avec les extrémités rouges. Son bec est de la longueur de la paume de la main, & très-profond ; il est jaune en dehors, & rouge en dedans. L'animal s'en sert avec la plus grande activité.

Le Kiokoi.

Les Brasiliens ont un autre Oi-

seau, qu'ils nomment Kiokoi, qui paroît être une espèce de Grue, à peu près de la grosseur de nos Cigognes, & très-agréable à voir; son bec d'un jaune tirant sur le verd, d'environ six pouces, est droit & pointu; son col est de quinze pouces de long, le corps en a dix, & la queue cinq; ses pattes, qui peuvent être d'environ quatorze pouces, sont couvertes de plumes jusqu'à moitié de leur longueur; son col & son jabot son blancs, sa tête noire, avec un mélange de couleur cendrée. A la partie inférieure du col, il porte de longues plumes blanches dont on se sert pour écrire. La chair de cet oiseau est bonne & d'un fumet agréable. Il y en a d'autres d'une plus petite espèce, à peu près de la grosseur d'un Canard, dont la chair est aussi de très-bon goût, & a quelque chose d'apochant de celle de la Grue.

L'Oiseau-Grenier est remarquable par sa singularité; il a un bec de près de sept pieds & demi de long, avec une espèce de couronne de plumes vertes & noires sur la tête, dont la moitié n'a point de plumes, non plus

NIEUHOF, Chap. XIII.

An. 1647.

L'Oiseau grenier.

NIEUHOFF,
Chap. XIII.

AN. 1647.

que la moitié de son col. Il est à peu près de la grosseur d'une Cigogne ; on le mange bouilli, après en avoir ôté la peau, & son goût est assez agréable.

Le Bresil produit beaucoup d'autres especes d'oiseaux sauvages, qui différent très-peu de ceux d'Europe, à l'exception de celui qu'on appelle l'Oiseau Mouche : il n'est pas plus gros que le doigt, & cependant il fait un très-grand bruit : ses plumes sont si changeantes, qu'en le tournant de différents côtés, il paroît toujours varier de couleur. Les femmes du Bresil en mettent un de chaque côté pour leur servir de pendants d'oreilles.

Poissons &
Serpens.

Les rivieres & les lacs, de même que la mer sur la côte du Bresil, sont remplis d'une grande quantité de poisson de diverses especes. On trouve aussi dans ce pays plusieurs fortes de serpents, dont il y en a un qu'on appelle Gekko, qui fait un sifflement continuel. La piquure de cet animal est mortelle, à moins qu'on ne coupe promptement la partie endommagée, ou qu'on ne la brûle avec un fer chaud ; son sang est aussi un poison très-subtil, & les

habitans de Java, qui ont beaucoup de ces serpents dans leur isle, y trempent leurs flèches, pour en rendre les blessures mortelles. Lorsqu'ils prennent un de ces animaux, ils l'attachent au plancher; & quand il est fortement irrité, il vomit une liqueur jaune, qu'ils rassemblent dans des pots, & qui se coagule au soleil, pour le même usage. On voit combien ce serpent est venimeux par les effets terribles de son urine, qui, appliquée extérieurement sur la peau, la fait devenir noire, & cause la gangrène. La racine de Curcuma, que nous nommons Turmeric, est, suivant les Brasiliens, le plus puissant remède contre ce poison.

Le Serpent à sonnettes, ainsi nommé, à cause du bruit que fait sa queue, se meut avec une vitesse qui ressemble à la fuite. Le milieu de son corps est à peu près de la grosseur du bras d'un homme vers le coude, & il va en diminuant, tant du côté de la tête, que de celui de la queue. Ce serpent est très-venimeux; mais comme on l'entend de fort loin, il en est moins dangereux. Le principal remède dont se servent les Bra-

NIEUHOF, Chap. XIII.

An. 1647.

Serpent à sonnettes.

NIEUHOFF,
Chap. XIII.

An. 1647.

Le Guaku.

liens contre la piquure de ce Serpent, & de la plupart des autres especes, est une emplâtre faite de têtes de serpent, broyées & mêlées avec de la salive d'un homme à jeun.

Le Guaku, ou Liboya, est un serpent d'une grandeur monstrueuse, puisqu'on en voit de dix-huit, vingt-quatre, & même trente pieds de long, aussi gros que le corps d'un homme; les Portugais le nomment serpent chevreuil, parce qu'il dévore souvent de ces animanx, de même que ceux d'autres especes qu'il peut rencontrer. Il n'est pas si venimeux que les autres serpents, & quelques gens prétendent même que sa chair est bonne à manger; mais il est très-vorace, & s'élançe des haies, où il se retire, sur les hommes & sur les bêtes. Outre ceux dont nous avons déjà parlé; il y a encore plusieurs autres especes de serpents, qui sont la plupart venimeux, & qui ne diffèrent entr'eux que par la taille & par la couleur.

Crocodile
de terre.

Le Senembi, ou Crocodile de terre, est un animal fort commun au Bresil; il est rare qu'il ait plus de cinq pieds de longueur. Il peut vivre deux

ou trois mois fans manger ; sa chair est auffi bonne & auffi blanche que celle du Lapin. On trouve dans sa tête quelques pierres, dont on prend le poids de deux dragmes à la fois, & qui font un remède infailible pour la gravelle.

NIEUHOFF,
Chap. XIII.

An. 1647.

On trouve auffi dans le Bresil des Lézards & des Scorpions. Les premiers ont quelquefois jusqu'à quatre pieds de long, & les Negres les mangent fans crainte, quoique leur piquure soit venimeuse, de même que celles des Scorpions, qui en ce pays deviennent très-gros. On y voit auffi différentes especes de fourmis, qui pour la plûpart ne ressemblent en rien à celles d'Europe, étant beaucoup plus grosses, & plus dangereuses pour les fruits de la terre. Il y a plusieurs fortes d'Abeilles, qui servent comme les nôtres à faire du miel ; mais avec cette différence, qu'on ne les rend pas des animaux domestiques comme en Europe, en les mettant sous des ruches. Elles s'établissent dans les trous des arbres, où elles font leur travail, & on en retire les fruits par différents moyens.

Araignées.

Entre plusieurs especes d'Araignées, il y en a une dont la grosseur

est remarquable. On la trouve ordinairement dans les tas de fumier, & dans les trous des arbres, où elle forme sa toile comme les autres animaux de la même nature; quand elle est irritée, elle fait une piquure si petite, qu'à peine est-elle visible; mais si dangereuse, qu'il se forme une tumeur bleue très-douloureuse, & qui causeroit la mort, si on n'y apportoit remède par les antidotes convenables.

Le Brésil produit une grande quantité de bêtes féroces, particulièrement des Léopards & des Tigres. Les derniers sont si voraces, qu'ils dévorent souvent des animaux, & même des hommes. Il y a encore, vers les côtes, une espèce d'animal qu'on appelle Jack ou Godenot, qui est très-agile, & si cruel, qu'il déchire tout ce qu'il trouve de plus foible que lui.

Arbres
du Brésil. Le
Manioc.

Après avoir parlé en général des animaux qui sont particuliers au Brésil, nous devons aussi faire connoître quelques arbres & quelques racines qui y croissent. L'arbrisseau, nommé Manioc, qui fait en grande partie la nourriture des Brésiliens,

est le premier qui mérite notre attention. Cet arbrisseau se nomme ordinairement dans le pays Maniiba, ou Mandiiba, & il y en a de différentes especes ; mais la racine est toujours nommée Manioc. On la fait sécher ; on la réduit en poudre ; on la fait cuire au four, comme le pain en Europe, & c'est la nourriture ordinaire des habitans de l'Amérique. Cette racine a quelque ressemblance avec nos panais ; elle ne croît que dans les terrains secs : elle a deux ou trois pieds de long, & est grosse comme le bras d'un homme. Quand elle est parvenue à maturité, chaque arbrisseau produit trois, quatre, & quelquefois vingt racines, qu'on ne peut conserver plus de trois jours hors de terre, sans les faire sécher & sans les réduire en farine. Quand on presse cette racine nouvellement tirée de terre, il en sort un jus épais, dont on peut se servir au lieu de colle ; & en le mêlant avec du sucre & de l'eau de fleur d'orange, on en fait une conserve très-agréable. Il y a différents moyens de préparer le Manioc pour s'en servir ; mais comme c'est toujours pour le même usa-

NEUHOF;
Chap. XIII.

AN. 1647.

ge, nous ne nous arrêterons pas à le détailler. Le Manioc a une propriété très-singulière: c'est que si on le mange frais, il est un poison mortel pour les hommes, & qu'il n'a aucune qualité dangereuse quand il est desséché. Il faut encore remarquer, que quoique toutes sortes d'animaux mangent de cette racine, & qu'elle serve à les engraisser, le jus en est aussi pernicieux pour eux que pour l'espèce humaine. Environ trois boisseaux de farine de Manioc, suffisent pour nourrir un homme de travail pendant un mois, & une piece de terre qui en est plantée, produit le quadruple de ce qu'elle donneroit si elle étoit semée en froment.

La Sensi-
tive. Les Ca-
labasses.

La plante Sensitive se trouve aussi au Bresil, de même que le fruit nommé Calabasses, dont l'écorce est si forte, que quand elle est sèche, elle peut servir de tasse, d'écuelle, & à plusieurs autres usages. Ce fruit varie beaucoup en grosseur & en figure; il y en a de ronds, & d'autres longs: l'arbre fleurit & produit une fois par mois cette espèce de fruit, qui est aussi agréable au goût; mais que sa qualité trop astringente rend dangereux.

L'arbre que les Brasiliens nomment Imakaru, n'a rien de remarquable, & nous en parlons seulement pour ne pas obmettre son nom. Ils en ont un autre appelé Pako Kaatinga, qui approche beaucoup du roseau : la tige porte un fruit qui ressemble assez à la pomme de Pin : on en mâche les côtes, qui sont très-bonnes pour le rhume, & l'on prétend même qu'elles ont la force de dissoudre la pierre dans la vessie.

Dans tout le Bresil, mais particulièrement dans l'Isle de Tamarika, croît un arbre nommé Katjou, qui porte deux différentes sortes de fleurs & de fruits. Les fleurs blanches produisent une espece de pomme douce & spongieuse, dont les Brasiliens font une boisson assez semblable à notre cidre : on y joint du sucre, ce qui lui donne le goût de vin du Rhin : cette liqueur porte fortement à la tête; mais elle n'est pas nuisible, en ce qu'elle passe promptement.

Le Lada du Chili, ou Poivre du Bresil, vient sur des tiges noueuses d'environ cinq à six pieds de hauteur. L'écorce, qui est d'un verd obscur, est comme partagée par des

NIEUHOF, Chap. XIII.

An. 1547.

Le Katjou

Le Poivre du Bresil.

NIEUHOF, Chap XIII.

An. 1647.

Les Cannes de sucre.

anneaux blancs, d'où sortent de petites branches d'environ quatre pouces de long : elles portent de petites fleurs blanches, qui produisent les grains de Poivre.

Les Cannes de Sucre, que les Brasiiliens appellent Viba, sont de deux sortes ; les unes ont des petites feuilles, & les autres en ont de larges. Les dernières qu'on regarde comme la meilleure espece, poussent de longues tiges, à peu près de la grosseur du bras d'un enfant. Ces Cannes viennent de petites boutures, qui, étant mises dans un terroir, dont on a soin d'ôter les mauvaises herbes, produisent en six mois une graine brune au sommet, & alors elles sont bonnes à être coupées. Si on les laisse plus long-temps, le jus diminue & s'aigrit. Les terrains bas sont plus favorables pour les Cannes de Sucre que les hauteurs, & elles croissent le mieux dans les endroits qui sont fréquemment submergés par le débordement de quelque riviere. Il faut beaucoup de travail pour tirer le Sucre de ces Cannes; mais comme cette marchandise est d'un grand produit, on en est bien récompensé.

Du temps de Nieuhoff, on estimoit que le Bresil en fournissoit deux cents ou deux cents cinquante mille caisses chaque année.

CHAPITRE XIV.

Conclusion de la Description du Bresil, donnée par Nieuhoff.

LE bois de Bresil, bien connu en Europe, par son utilité dans la teinture, se coupe sur des arbres, qui ont depuis douze jusqu'à dix-huit pieds de circonférence. Ils n'ont rien de remarquable; mais il est nécessaire d'en faire mention, parce qu'ils font une branche considérable du commerce de ce pays. Il en est de même d'un autre arbre, nommé Timbo, dont on fait des cerceaux, à cause de sa flexibilité, & l'on tire une espee de chanvre de son écorce.

Entre différentes especes de Palmiers, qu'on trouve au Bresil, celui qui se nomme Pindava a la préférence, comme le plus beau & le plus propre à l'ornement. Il y en a une

NIEUHOF.
Chap. XIV.

An. 1647.

Bois de
Bresil.

Des Palmiers

NIEUHOFF,
Chap. XIV.

An. 1647.

autre sorte, que les Portugais appellent Tamar, ou Date, parce qu'il porte un fruit semblable à celui du Datier; mais ni le fruit, ni le bois de cet arbre, n'est pas d'un grand usage; le Pindava ne sert guere qu'à orner des jardins: cependant il porte au lieu d'écorce, une excrescence ou mousse blanche & forte, qui contient une substance sulphureuse que les Brasiliens préparent pour en faire de forte lessive. Il porte aussi un fruit qui est assez bon à manger.

Cocotiers.

On trouve dans le Brésil un grand nombre de Cocotiers: cet arbre en général vient très-tortu; la grosseur en est ordinairement de quatorze à quinze pieds de circonférence, & il monte jusqu'à la hauteur de cinquante pieds. Il est remarquable que ces fortes d'arbres n'ont point de branches: mais autour, souvent on voit quatorze ou quinze feuilles, qui croissent jusqu'à la longueur de quatorze ou quinze pieds.

M. Nieu-
hoff s'embar-
que pour re-
passer en Eu-
rope.

Sans nous arrêter plus long-temps à décrire les animaux & les différentes productions du Brésil, dont nous avons eu seulement dessein de don-

ner une idée générale, revenons à M. Nieuhoff que nous avons laissé préparé à repasser en Hollande. Il s'embarqua le 23 de Juillet 1649 à bord du Navire l'Union, commandé par le Capitaine Albert Jantz, & arriva sans aucun événement remarquable à l'Isle de Corfou, qui est une des neuf que les Hollandois appellent les Isles Flamandes. La plus grande de toutes, nommée Tercère, a environ seize lieues de tour : elle est fertile, quoique pierreuse, & l'on y trouve une grande quantité de gros bétail. Il y a dans cette Isle une fontaine, si remplie de sous pierreux, que le bois s'y pétrifie en peu de temps ; d'autres sont si chaudes, qu'on peut aisément y faire cuire des œufs : Tercère est encore remarquable par les tremblements de terre qui y sont très-fréquents.

De l'Isle de Corfou, M. Nieuhoff continua son voyage, & il arriva sans aucun accident à Flessingue, le 19 de Septembre : Il y passa cinq jours pour prendre du rafraîchissement, & se rendit ensuite en son pays natal. Pour récompense des dangers & des

NIEUHOFF,
Chap. XIV.

AN. 1647.

Il arrive à
Flessingue.

NREUHOFF.
Chap. XIV.

An. 1649.

fatigues de son voyage du Bresil, il eut l'unique satisfaction de trouver tous ses parents & tous ses amis en bonne santé.

Il s'éleva beaucoup de disputes, au sujet de la perte du Bresil Hollandois, & quelques mécontents prétendirent qu'elle devoit être attribuée à la mauvaise conduite, ou même à la trahison du Grand-Conseil, dans le temps où Mrs Hamel, Bullaestrete & Bas en étoient membres. Tout fut éclairci par les informations exactes qu'on fit sur cette affaire; ceux qui étoient injustement accusés furent déchargés, & le blâme tomba uniquement sur ceux qui furent trouvés coupables.

Causes de
la perte du
Bresil, pour
les Hollan-
dois.

Entre un grand nombre de raisons qu'on a alléguées pour la révolte des Portugais, il paroît que celle de recouvrer leur liberté, est la principale & la plus conforme à la nature. Lorsqu'on differe si essentiellement de langage, de mœurs, & sur-tout de religion, il n'est pas étonnant qu'il se forme de secretes antipathies, qui animent les peuples à en détruire la cause. Outre cette raison générale,

la foiblesse où étoit alors le Bresil Hollandois, pouvoit seule suffire à engendrer un esprit de révolte; & l'on doit aussi convenir que le Grand-Conseil manquoit également de force, de sagesse, d'intégrité & d'activité. Un des premiers principes de la politique, est qu'un pays conquis doit être conservé par la puissance militaire, à moins qu'on ne préfère la méthode suivie par quelques-uns des conquérants Espagnols & Portugais, de détruire les naturels en les massacrant. Comment auroit-il été possible de défendre le Bresil Hollandois contre une multitude d'ennemis qu'il avoit dans son sein, lorsque les garnisons n'auroient pas même suffi pour tenir en respect les mécontents dans un gouvernement bien établi. Pouvoit-on donc espérer de les contenir dans un pays conquis, où l'on tenoit les naturels en esclavage, & qui étoit encore habité par un grand nombre d'hommes d'une nation rivale, qui regardoient le gouvernement avec des yeux de jalousie, & qui ne cherchoient que les occasions de troubler la tranquillité publique.

NIEUHOFE,
Chap. XIV.

AN. 1649.

Dans le temps de la conquête du Bresil par les Hollandois, les Portugais demeurèrent tranquilles possesseurs de leurs moulins à sucre & de leurs plantations, ce qui empêcha les Hollandois de prendre dans le pays d'aussi fortes racines qu'ils auroient pû le faire. On imposa des taxes très-pesantes, que les sujets Hollandois ne pouvoient supporter, parce qu'ils étoient plus pauvres que les Portugais. Au contraire, si l'on avoit suivi les regles d'une bonne politique, il auroit fallu accorder des immunités, qui auroient au moins mis les Hollandois dans un état aussi respectable que celui des Portugais, & peut-être fait pencher la balance de leur côté. Enfin l'établissement militaire fut si mal soutenu, que quoique le Comte Maurice eût prouvé en 1641, la nécessité d'entretenir au moins sept mille hommes pour défendre les places où il y avoit Garnison, les Etats de Hollande, après la Trêve de dix ans conclue avec le Portugal, ne voulurent pas en accorder plus de deux mille sept cents.

On

On fit des remontrances réitérées contre une réduction si contraire à la politique ; mais les Etats persisterent dans leur résolution , & quand il s'éleva des mouvements intérieurs , soutenus par des forces étrangères , qui mirent les affaires dans la situation la plus déplorable , la Hollande envoya des secours si lents & si peu considérables , qu'elles allèrent toujours de plus mal en plus mal jusqu'en 1654 , où toutes les places fortifiées tombèrent entre les mains des Portugais. Ils furent confirmés dans leur possession par la paix de 1660 , où entr'autres articles on convint des trois suivans.

NEUHOFF.
Chap. XIV.

AN, 1648

Premierement , que pour dédommagement du Brésil Hollandois , les Portugais payeroient aux Etats Généraux , quatre - vingt tonnes d'or , soit en espèces , soit en marchandises , ou par des engagements sur les Douanes de Portugal. Secondement , que les places demeureroient de chaque côté , entre les mains de ceux qui les tenoient alors , sans qu'ils pussent être troublés dans leur possession. Enfin , que les Hollan-

dois auroient le commerce libre en Portugal, en Afrique & au Bresil, sans être assujettis à d'autres droits que ceux qui étoient imposés sur les Naturels Portugais.

Fin du Tome cinquieme.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce cinquieme Volume.

A

ALB, Ville bâtie dans le Groenland, sa description, 5
Anglois (les) envoient des vaisseaux à la pêche de la Baleine, 70. Huit hommes descendent à terre, 71. Le retour au vaisseau leur est coupé par les glaces, 72. Ils veulent gagner Bell-Sound, 73. Ils s'en écartent par l'entêtement du Canonnier, 74. Ils trouvent que tous les vaisseaux sont partis 76. Ils se munissent de provisions, 77. Ils se déterminent à hiverner à Bell-Sound, 79. Ils élèvent une plus petite maison dans une plus

Tome V.

grande, 81. Leurs précautions pour se garantir du froid, 82. Ils conservent un feu continu pendant huit mois, 83. leur nourriture. 86. Ils tombent dans une nuit continuelle, 87. Ils tuent une Ourse, 88. Oiseau singulier qu'ils voyent dans ce pays, 90. Les vaisseaux Européens arrivent sur la côte, 91. Ils reviennent en Angleterre, 93. Brutalité d'un Capitaine, *Ibid.*

Angrim Ionas, Auteur qui a donné une description de l'Islande, 122. Voyez *Islande*.

Araignées du Bresil. DeC.

T

cription de ces insectes ,
421
Ar dilla , animal du
Bresil ; sa description
415.

B

B A L E I N E S , leurs
différentes especes , 46.
Description de celles
qu'on nomme de la
grande baie , 47. Gros-
seur de leur langue ,
48. Comment on pêche
la Baleine , 50. Quan-
tité d'huile qu'on en
tire , 54.
Bankert , Amiral Hollan-
dois , commande l'ar-
mement qu'on envoie
d'Europe au Bresil ,
380.
Bas , (M. Pierre) est
nommé pour comman-
der au Receif , 357.
Compte qu'il rend au
Conseil de l'état des
affaires , 368.
Bresil. Description de ce
pays , 226. Divisions du
Bresil , 227. Capitaine-
rie de Seregippe-del-
Rey , 228. Capitainerie
de Fernambouc , 229.
Capitainerie de Tama-
rika , 237. Capitaine-
rie de Parayba , 239.

Capitainerie de Rio-
Grande , ou de Porcigi ,
242. Capitainerie de
Potigi 244. Capitaine-
rie de Siaro , 245. Des-
cription du Bresil Hol-
landois , 249. Remar-
ques sur les courants de
la côte , 250. Gouver-
nement Ecclesiastique ,
251. Capitaineries des
Portugais , 252. Diver-
ses classes de Brasiliens ,
394. Juifs puissants dans
ce pays , 395. Des Ne-
gres , 396. Des natu-
rels du pays , ou des
Brasiliens proprement
dits , 397. Dureté des
Portugais envers eux ,
398. Misere des femmes
Brasiliennes , 400. De
leurs Hammacs , 402.
Leurs armes, *Ibid.* Leur
Religion 403. De leurs
Prêtres, 404. Soins qu'ils
prennent des malades ,
405. Ils cassent la tête à
ceux qu'ils ne peuvent
guérir, 406. Ils sont de-
venus plus policés, 407.
Des Tapoyers , 408.
Voyez *Tapoyers*. Des
animaux du Bresil , 412.
Des Oiseaux , 416. Des
Poissons & des Ser-
pens , 418. Des arbres

& des plantes, 421. Du bois qu'on appelle de Bresil, 427. Ce pays passe sous la domination des Portugais, 433.

C

CALEBASSES ou Gourdes. fruits du Bresil, leur description, 424.

Cannes de Sucre, leur description, 426.

Chancellor, (Richard) est envoyé pour chercher un passage au nord, 35. Il aborde en Russie, & en fait la découverte, 36. Il y établit un commerce avec l'Angleterre. 37.

Charles-Town, Isle ainsi nommée par les James, 206. Sa description, *Ibid.* Animaux qu'on y trouve, 207.

Cheval-Marin, Description de cet animal, 38.

Cocotiers du Bresil, leur description, 428.

Crocodile de terre du Bresil. Description de cet animal, 420.

E

ECHES, ancienneté de

ce jeu dans le nord, 132.

Epée (poisson à) sa description : comment il combat la Paleine, 50.

Eriek Danois, le premier qui aborde au Groenland : 30.

F

FERNAMBOUC Capitainerie du Bresil : sa description, 229

Flacco, découvre l'Islande avec des Corbeaux, 145.

Fourmiller, ou mangeur de fourmis, animal du Bresil : sa descrip. 414.

Frobisher (Martin) fait de vains efforts pour retrouver le vieux Groenland, 19. Il aborde au nouveau, dont il fait la découverte, 20.

G

GARDE, premiere ville bâtie dans le Groenland, 5.

ГЕККО, serpent du Bresil : sa description, 420.

Groenland, (ancien) situation de ce pays, 1. Comment il a été peuplé, 2. Origine de son

- nom, 3. Son administration Ecclésiastique, 5. Il est assujetti aux Rois de Norvege, 6. Fertilité de ce pays, 8. Animaux qui y sont communs, 10. Météores, & phénomènes du Groenland, 15. Le Roi de Norvege défend d'y passer sans permission, 17. Ce qui a causé la perte de ce pays, 18. Tentatives inutiles pour le retrouver, 19. Christiern IV. en fait de nouvelles, 24. Conjectures sur la perte du Groenland, 35.
- Groenland* (nouveau) est découvert par Frobisher, 19. Férocité des naturels, 20. Leur description, 21. Description de leurs canots, 22. Ils n'ont point d'animaux venimeux, 23. Ils préfèrent la vieille huile, au meilleur vin, 25. On en conduit plusieurs en Dannemark, 26. Conjectures qu'il y a des mines d'or dans ce pays, 30. Nourriture de ceux qu'on amène en Dannemarck, 31. Ils font leurs efforts pour s'échapper, 322. Ils meurent de chagrin, 33. Conjectures sur leur Religion, 34. Voyez *Spitzbergen*.
- Guacu*, serpent du Bresil, sa description, 420.

H

- H A U S* Colonel Hollandois, se dispose à attaquer les révoltés du Bresil, 311. Avantages qu'il remporte sur eux, 325. Il les force de lever le siège de San Antonio, 328. Il est battu par les rebelles, 334. Il se retire au Receif, 335. Il est encore battu, 350. Il est fait prisonnier, 351.
- Hollandois* du Bresil, s'emparent de la Capitainerie de Parayba, 242. Ils se rendent maîtres du fort Theulen, & de la Capitainerie de Portigi, 243. Ils prennent celle de Siara, 246. Leurs expéditions par mer dans ce pays, 252. Ils font une treve de dix ans avec les Portugais, 256. Mesures qu'ils prennent pour faire

re fleurir le commerce, 258. Déclin du crédit public, 259. Il est suivi d'une mortalité, 262. Décadence de leurs affaires, 264. Elles se relevent par une sage administration, 266. Ils envoient une députation au Gouverneur Portugais de Bahia, 276. Rapport des Députés, 279. On arrête deux des chefs de la révolte, 290. On offre inutilement une amnistie, 295. Les révoltés commencent les hostilités, 296. Les Hollandois remportent quelques avantages, 299. Ils prennent la résolution d'accorder un pardon général, 311. On renvoye les femmes & les enfants aux révoltés, 313. On confisque les biens des Chefs, 314. On envoye une nouvelle députation à Bahia, *Ibid.* Retour des Députés, & réponse du Gouverneur, 320. Les Hollandois refusent de lever des Soldats par force, 331. Ils demandent du secours en Europe,

336. Ils remportent un avantage sur les révoltés, 364. Leur artifice pour faire croire qu'il leur vient du secours, 365. Ils publient un Manifeste, 371. Ils tombent dans une disette de vivres, 373. Il leur arrive du secours d'Europe, 379. Obstacles qui en avoient retardé le voyage, 380. Changement dans le Conseil, 381. Etat de foiblesse où ils se trouvent, 384. Un gros corps de leurs troupes est passé au fil de l'épée, 385. Suites de leurs infortunes, 388. Désertion de Soldats & d'Officiers, 389. Ils sont battus dans une sortie du Receif, 391. La division se met entre les Chefs, 392. Causes générale de leurs désavantages au Bresil, 430. Ils perdent entièrement ce pays, 433.

Hoogstrate, Député Hollandois, déclare que le Gouverneur de Bahia a voulu le séduire, 321. Il vend le Fort Saint - Augustin aux

Portugais, 349. Il est blessé à l'attaque de Tamarika, 361. Nombre des hommes qu'il fait passer aux Portugais, 363.
Hudson, (Déroit de) description des Habitants, 57. Description du pays, 162.
Huntington, fait de vains efforts pour retrouver le Groenland, 19.

I

JAMES (Thomas) fameux voyageur Anglois, part de Bristol, pour faire des découvertes, 150. Obstacles que les glaces lui opposent, 151. Il arrive au Cap de Désolation, 152. Il reconnoît l'isle de la Résolution 153. Il s'amarre à un grand glaçon, 155. Il aborde à un port, qu'il nomme de la Providence Divine, 157. Il descend dans une Isle déserte, 158. Il nomme Port-du-Prince l'endroit où il jette l'ancre, 159. Il désespere de trouver un passage, 162. Il arrive

à l'isle de Mansfield; *Ibid.* Il croit avoir perdu une partie de son équipage, 164. Ses gens reviennent au vaisseau, 165. Il rencontre le Capitaine Fox, 166. Ses provisions sont gâtées, 167. Il manque de faire naufrage, 168. Il perd sa chaloupe, 169. Il aborde à l'isle du Comte de Bristol, 170. Il jette l'ancre à l'isle de Thomas Rowe, 171. Il mouille aux isles du Comte de Danby, 172. On fait une cabane à terre, 174. Il trouve un étang d'une odeur empestée, 175. Il perd son Canonier, 176. Il fait échouer son vaisseau, 177. Il se détermine à construire une Pinasse, 179. Rigueur excessive du froid, 182. Il nomme l'endroit où il hiverne, forêt de Winter, 184. Il observe divers phœnomènes, 185. Ses gens font des chasses infructueuses, 189. Il commence à dégager son vaisseau, 191. Il réussit à faire agir la pompe, 192. Il

commence à voir des oiseaux, 195. Il retire plusieurs effets du vaisseau, 196. Il sème des pois dans l'Isle, 197. Il retrouve son gouvernail, 199. Ses gens sont guéris par l'usage des pois, 200. Il prend possession du pays pour le Roi d'Angleterre, 201. Le feu prend dans toute l'Isle, 203. Ils sont excessivement incommodés des cousins, 204. Il trouve de la Cueillerée, 205. Il donne à cette isle le nom de Charlton, 206. Description de la cabane des Anglois, 208. Leur nourriture, 210. Il met à la voile, 211. Il aborde au cap Marie-Henriette, 214. Difficultés de sa Navigation, 215. Il arrive à Bristol, 218. Mauvais état de son vaisseau, *Ibid.* Son sentiment sur le passage au nord-ouest, 219.

Ingulf, Norvegien, établit la première Colonie en Islande, 146.

Islande, isle de la mer glaciale; sa situation,

122. D'où elle tire son nom, 123. Des lacs & des rivières, 124. Description du Mont Hécla, 125. Les Habitants le croient le séjour des damnés, 126. Portrait & mœurs de ces Habitants, 127. Leur longue vie: sorciers qui vendent le vent, 128. Ils prostituent leurs filles, 129. Jonas prétend qu'on les calomnie, 130. Leur passion pour les échecs, 134. Histoire de l'Islande, *Ibid.* Leurs Poètes, 35. Leur Mythologie, & leur Religion, 136. Victimes humaines, 137. Division de l'Islande, 138. Loix du pays, 39. Cette isle soumise aux Rois de Dannemarck, 140. Des bois & des animaux, 141. L'Imprimerie y est établie, 143. Comment l'Islande a été découverte, 144. En quel temps le Christianisme y a été établi, 147.

K

KAMARON, l'un des Chefs de la révolte du

- Bresil , marche contre les Hollandois , 323. Il est blessé à l'attaque de Tamarika , 361. Il se met en marche , pour couper les secours de Rio Grande , 367.
- Karyalho* (Sebastien) est arrêté au Bresil , 289. Sa déposition au sujet de la révolte , 290. On lui rend la liberté , 291.
- Katjou* , arbre & fruit du Bresil , sa description , 425.
- Kindelfjord* , Ville du Groenland , 7.
- Kiokoi* , oiseau du Bresil : sa description , 417.

L

- L A D A* du Chili , ou Poivre du Bresil : ses qualités , 425.
- Lambartz* , Capitaine Hollandois , est nommé commandant de toutes les troupes de Tamarika , 362. Il est tué au Réceif , 372.
- Liboya* , serpent du Bresil : sa description . 420.
- Lichtart* , Amiral Hollandois , a ordre d'attaquer les Portugas , 342. Il

remporte une victoire , 343. Sa mort , 384.

Licornes , les cornes de ces prétendus animaux ne sont que des poissons , 11.

Lief , fils d'Elick , introduit la Religion Chrétienne au Groenland , 4.

Lindenau , Danois , cherche inutilement le vieux Groenland : il aborde au nouveau , 24. Il en amene des Habitants , 25. Il tente une nouvelle expédition , 27.

Linge , (Paul de) part pour une expédition contre les révoltés du Bresil , 292.

M

- Maniken* (Jean Cornelle de) va à la pêche de la Baleine , 118. Il trouve en mer un glaçon chargé de quatre hommes , 119. Leur histoire , 120.
- Manioc* , arbrisseau du Bresil , sa description , 422. Usage qu'on fait de sa racine , 424.
- Maurice* (le Comte) fait bâtir une ville de son

nom

nom au Bresil , 232. Il est Gouverneur du Bresil Hollandois ; 252. Il découvre une conspiration des Portugais , 268. Il remet le Gouvernement, 274. Il revient en Europe , 275. Il emmene la plus grande partie des troupes , 276.

Maurice , isle au Bresil , 232. Mesures qu'on prend pour la fortifier , 308.

Maurice (isle de Saint) au Groenland , sept Hollandois entreprennent d'y passer l'hiver , 96. Ils manquent à prendre plusieurs Baleines , 98. Le froid devient excessif , 100. Ils tuent deux ours , 101. Ils sont renfermés dans leur tente , 104. Ils sont attaqués du scorbut , 105. Il en meurt deux , 107. Fin de leur Journal , 108. On les trouve morts dans leurs lits , *Ibid.* Conjectures sur la cause de leur mort , 109. Sept autres prennent leur place , & sont plus heureux , 111. Journal des sept qui leur succèdent ,

Ibid. Ils cessent de voir le soleil , & sont attaqués du scorbut , 112. Il en meurt trois , les autres sont attaqués du flux de sang , 114. Fin de leur Journal , 115. On les trouve tous morts , 117.

Monck , fameux voyageur , ses commencemens , 55. Il met à la voile pour faire des découvertes au nord , 56. Variation des temps étonnante , *Ibid.* Il aborde dans une isle du Détroit d'Hudson , 57. Il se détermine à y passer l'hiver , 59. Ses conjectures sur les Habitants , 60. Monck & ses gens se construisent des huttes , 62. Phœnomènes qu'il observe , 63. Rigueur excessive du froid , 64. Il perd la plus grande partie de ses gens , *Ibid.* Il tombe malade , 65. Il reste avec deux hommes , 66. Il se rembarque , *Ibid.* Il retourne en Dannemarck , 67. Il forme un nouveau projet : sa mort , 68.

N

NIEUHOF (Jean)
 Voyageur Hollandois :
 ses commencemens ,
 223. Il arrive à Saint-
 Thomas, 224. Il abor-
 de au Bresil , 226. Il
 manque d'être noyé ,
 385. Il se dispose à re-
 venir en Hollande, 392.
 Son embarquement ,
 429. Il arrive à Elestin-
 gue, *Ibid.*

O

OISEAU , grenier du
 Bresil ; sa description ,
 417.

Oiseau mouche du Bresil ;
 sa description. 418.

Olinde , ancienne ville du
 Bresil , 229. Sa des-
 cription , 230.

Ours blancs , animaux
 amphibies , leur fu-
 reur , 10.

P

PALMAÏRA) grand &
 petit) village fameux
 du Bresil , habité par
 des Negres , 234. Leurs
 usages , 235.

Palmiers du Bresil , leur

description , 427.

Paraïba , Capitainerie du
 Bresil , 239. Ville de
 même nom , bâtie par
 les Portugais , 240.
 Denrées qu'on y trou-
 ve , 241. Les Hollan-
 dois s'en rendent mai-
 tres , 242.

Parasseux , animal du
 Bresil ; sa description ,
 413.

Pavaora , ville dans l'isle
 de Saint Thomas , 225.

Pindava , espece de pal-
 mier du Bresil ; sa des-
 cription , 427.

Porc-épic du Bresil ; des-
 cription de cet animal ,
 412.

Porcigi ou Rio-Grande ,
 Capitainerie du Bresil ,
 241. Elle appartient
 aux François , 243. Les
 Hollandois s'en rendent
 maîtres , *Ibid.*

Portugais remportent au
 Bresil plusieurs avanta-
 ges sur les Hollandois ,
 254. Ils font une treve
 de dix ans , 256. Ils se
 disposent à se révolter
 contre les Hollandois ,
 267. Ils donnent du se-
 cours aux Rebelles .
 293. Plan général de la
 révolte, 299. Ils feignent

de vouloir secourir les
Hollandois , 339. Ils
prennent le Fort de Se-
renhaim , 346. Prétex-
tes dont ils couvrent
leurs hostilités , 347.
Leur cruauté , 351. Ils
attaquent inutilement
Tamarika , 361. Leur
artifice, pour détacher
les Brasiliens des Hollan-
dois , 366. Ils font un
débarquement à Tama-
rika , 376. Leurs suc-
cès continuels , 388.
Conditions auxquels le
Bresil leur est cédé ,
433.

Porigi , Capitainerie de
Bresil , 244.

R

Receif , ville du Bresil : sa
description , 231. Isle
du même nom , 232.
Mesures qu'on prend
pour la fortifier contre
les Portugais , 303.
Etat affreux où elle se
trouve réduite , 378.
On y reçoit du secours
de Hollande , 379. Les
ennemis poussent forte-
ment le siège , 390.
Rennes , description de ces
animaux , 43.

Tome V.

Richardson est envoyé en
Groenland par le Roi de
Dannemarck , 28. Son
peu de succès , 29.
Rio-Grande , Capitaine-
rie du Bresil, la même
que *Porcigi* , 247.

S

SCAGENFIORD , ville du
Groenland , 7.

Schoppe (Sigismond) com-
mande le secours qu'on
envoie de Hollande au
Bresil , 381. Il s'empa-
re de Baretta , *Ibid.* Son
peu de réussite , 384. Il
s'oppose à une sortie du
Receif , 391.

Senembi , ou Crocodile
de terre du Bresil ; sa
description , 420.

Seregippe-del Rey , Capi-
tainerie du Bresil, ville
du même nom , 228.

Les Hollandois s'en ren-
dent maîtres , 229. El-
le est prise par les Por-
tugais , 358.

Serenhaim Fort du Bresil ,
est pris par les Portu-
gais , 346.

Serpent à sonnettes ; des-
cription de cet animal ,

419.

Siana , Capitainerie du

T vjj

Breil, 245. Elle passe au pouvoir des Hollandois, 246. Les Brasi-liens massacrent leur garnison, 248. *Spitzberg*, ou *Spitzbergen*, découvert par les Hollandois, & par les Anglois, 39. Il s'établit une Compagnie exclusive pour ce pays, 40. Le commerce y devient libre, 41. Animaux du pays, 43. Température de l'air, 44. Stérilité du *Spitzberg*, 45. *Sucre*, combien on en tire tous les ans du Bresil, 427. *Sylva* (Antonio Telles de) Gouverneur Portugais de Bahia, reçoit une députation des Hollandois, 276. Ils lui en envoient une nouvelle, 316. Sa réponse, 317. Il veut séduire un des Députés, 321. Il arme une flotte contre les Hollandois, 336. Elle commence les hostilités en mer, 338. Conduite artificieuse de Sylva, 340.

T

MAE, espece de pal-

mier du Bresil ; description de cet arbre, 428.

Tamarika, isle & Capitainerie du Bresil, 237. Rivieres & Villes de ce district, 239. La Capitale est attaquée par les Portugais, 361. Ils sont forcés de se retirer, 380.

Tapoyers du Bresil, se révoltent contre les Hollandois, 387. Leur description, 407. Leur force & leur courage, 408. Leur habillement, 409. Leurs instruments, 410. Ils vivent errants, comme les Arabes, 411.

Theule, Isle dont parle Strabon, & qu'on croit être l'Islande, 148.

Theulen Fort, dont s'emparent les Hollandois, 243.

Thomas (Saint) Isle près du Bresil, 224.

Toucan, oiseau du Bresil ; sa description, 416.

V

VIDAL l'un des Chefs des révoltés du Bresil, bat le Colonel Haus, 350. Il écrit au

Conseil Hollandois , avoir favorisé la révolte
 357. Il entre dans le du Bresil , 375
 camp de Parayba , 364.

Vieira (Jean Fernandez)

W.

découvre les commen-

WILLOUGHBY part d'An-

cements d'une révolte

gleterre pour faire des

contre les Hollandois ,

découvertes , 35. Il

268. On reconnoît qu'il

aborde en Laponie , 37.

trame une rebellion ,

Il y périt avec ses com-

284. On veut le faire

pagnons , 38.

arrêter : il s'échappe ,

WINTER (forêt de) en-

288. Requête qu'il pré-

droit où James est forcé

sente , conjointement

d'hiverner , 184.

avec les autres révoltés.

301. Motifs de sa ré-

volte , 307. Il acquiert

de nouvelles forces ,

310. Il fait sommer le

ZWERS, Officier Hollan-

Gouverneur de Tama-

rika , 377. Lettre insol-

lente qu'il écrit aux

Brasiliens , 383.

Vieira (Jean) de Alle-

goas , est accusé , con-

vaincu & puni , pour

On le met à la ques-

tion , 356.

Z.

Fin de la Table du cinquieme Volume.

E R R A T A.

- P**age 4 , ligne 72 , à , *lisez* la.
Page 17 , en marge peste , *lisez* perte.
Page 88 , ligne 18 , s'approche , *lisez* s'approcha.
Page 103 , ligne 9 , de , *lisez* des.
Page 114 , ligne 23 , retirent , *lisez* retirèrent.
Page 254 , ligne 6 , habitèrent *lisez* habitoient.
Page 429 . ligne 16 , sous , *lisez* succs.



